Dhauterive

LE FRANÇAIS ALSACIEN.

FAUTES DE PRONONCIATION ET GERMANISMES.

ESSAI

PAR I.... D....

Il discorso è il ritratto dell' anima.
L'ame est peinte dans le langage.

STRASBOURG,
CHEZ DERIVAUX, LIBRAIRE, RUE DES HALLEBARDES, 24.
1852.

STRASBOURG, IMPRIMERIE DE G. SILBERMANN.

PRÉFACE.

Il discorso è il ritratto dell' anima.

Ce proverbe, direz-vous, embrasse plus que mon sujet; il comprend le style entier avec toutes ses qualités et tous ses défauts; il comprend le ton, les inflexions diverses de la voix, les sentiments, les pensées. C'est dans ce sens que le langage est *le portrait, le miroir de l'ame*. Faire des fautes de prononciation et de syntaxe n'annonce pas toujours un manque de culture intellectuelle. Il faut tenir compte des localités : dans une ville frontière comme Strasbourg, ce défaut est inévitable pour tout le monde; mais chacun, remarquez-le bien, y supplée par la connaissance d'une langue étrangère. Appelleriez-vous mauvais payeur celui qui, pour finir la somme qu'il vous doit, vous donnerait le surplus en bonne monnaie allemande?

Je vous arrête à ce mot, *bonne monnaie allemande;* je soutiens, moi, que l'on ne paie, à Stras-

bourg, ni en bonne monnaie allemande, ni en bonne monnaie française. L'empreinte de l'une paraît sur celle de l'autre et réciproquement, de sorte que toutes deux en sont défigurées. C'est ce que je voudrais corriger. Puisque vous aimez les comparaisons, en voici une à mon tour : l'allemand et le français d'Alsace sont deux anges qui devraient voler ensemble en se tenant par la main ; et qui, malheureusement, entremêlent si fort leurs ailes et s'embarrassent tellement les jambes dans leurs habits flottants, qu'ils tombent à terre et sont obligés de marcher tant bien que mal en boîtant, eux qui étaient faits pour voler... pour voler, pour fendre les airs, l'un à côté de l'autre, mieux qu'ils ne le feraient isolément chacun chez soi. En effet, dans un pays de frontière, au contact de deux civilisations rivales, l'émulation s'éveille, tout s'anime, tout progresse, sciences, beaux-arts, commerce, industrie. Pourquoi le langage seul resterait-il en arrière? Pourquoi le nôtre nous ferait-il honte (car il nous fait honte), tandis que le reste nous fait honneur?... Pourquoi tel brave Allemand de Berlin, tel Russe de n'importe quel endroit, de Pskov, de Krasnobonsk, de Solvitschegodsk, de Tzakevokokaïsk parleraient-ils mieux que nous, mieux que des gens nés en France?

Vous me direz : En voici la raison : les étrangers qui apprennent notre langue, l'apprennent

par principes ; ils la prononcent, dès les premières leçons, avec *de bons maîtres*, tandis que nous, Alsaciens, nous l'apprenons dès le berceau, auf Gerathewohl, de la bouche d'une nourrice, de celle d'une bonne grand'mère, qui n'est pas une maîtresse de français, de celle d'une maman, qui ne l'est pas davantage, et qui s'abandonne trop à son affection pour bien surveiller sa langue. « Kæthele, dit-elle, venez *percer* l'enfant... Oui, mon petit *Schatz*, maintenant tu oses dormir... donne seulement encore un *paissé* à ta maman... un bon *Schmuzzele*... Oh ! les *ponnes* petites *choues* !... Allons ! tais-toi maintenant... Still jetzt !... Still !... Kæthele, *percez*-le donc ! »

Voilà ce que vous dites, mais c'est expliquer le mal sans répondre à ma pensée, qui est celle-ci : un étranger ne doit pas l'emporter sur nous dans l'usage de notre propre langue ; il ne faut pas que l'on puisse dire que tout poupon né à Strasbourg ferait mieux d'aller apprendre le français à Solvitschegodsk ou à Tzakevokokaïsk.

Hâtons-nous de rendre inutile ce long voyage, qui lui ferait d'ailleurs perdre énormément sous beaucoup d'autres rapports, et corrigeons notre français autour de lui ; mettons nos progrès, en ce genre, au niveau de tous nos autres progrès.

— Et vous voulez faire cela avec votre petit livre ?

— Je veux l'essayer.

— Vous voulez corriger nourrice, grand'maman, maman, domestiques, tout le monde autour des poupons nouveau-nés?

— Je désire ce progrès, et je l'obtiendrai avec la bonne volonté des Maiselokker. J'entends, peu à peu. D'ailleurs, une famille de Colmar l'a déjà fait, la famille Gutmann.

— Je ne connais pas cette famille.

— Je vous montrerai sa correspondance tout à l'heure.

En attendant, permettez-moi de le répéter : il faut corriger notre jargon alsacien ; il faut, avec mon petit livre, ou avec de meilleurs, corriger nos *durs* et nos *doux* et nos germanismes ; il faut mettre notre français à la hauteur de celui d'un Russe bien élevé ; il faut que dans nos salons, où tout est si propre, si élégant, si bien assorti, le langage ne fasse ni contraste ni tache ; il faut que ce portrait (*ritratto*) de l'ame alsacienne, franche et noble, nous charme au lieu de produire l'effet contraire ; que cette monnaie des bords du Rhin ait une empreinte irréprochable ; que nos deux anges volent enfin, fendent les airs sans gêne, en se tenant par la main, les ailes bien déployées et les écharpes flottant avec grâce.

PREMIÈRE PARTIE.

FAUTES DE PRONONCIATION.

Ein Hahn saß zwischen
Den Zweigen eines Baumes.
(Schiller)

Un coq était *berger*
Entre les branches d'un arbre.
(*Traduction alsacienne*)

AUX JEUNES MAISELOKKER.

Vous dont l'oreille aime tant la musique,
Jeunes amis, dans la place publique
Venez; j'ai vu sous l'aile de la nuit,
Des instruments se réunir sans bruit,
Cinquante au moins, une troupe complète
Qui va fêter quelque grosse épaulette.

Aux premiers sons, aux premiers beaux accords,
Ah! quel plaisir! Ah! quels subits transports!
Vers cet attrait aussitôt, vite, vite,
D'une aile prompte et d'un cœur qui palpite,
Vous accourez; j'avance aussi joyeux;
J'ouvre mon cœur aux sons harmonieux:
Longtemps après je les écoute encore.

Mais, je connais un autre aimant sonore,
Une harmonie, un charme saisissant;
Jeunes amis, c'est l'agréable accent,
C'est le concert d'un facile langage;
Maiselokker, c'est votre gai ramage;
C'est votre voix disant une leçon
Comme l'oiseau gazouille sa chanson,
D'un timbre frais, d'une inflexion pure,
Pleine d'accord et de juste mesure:
Cette musique épanouit le cœur,
Comme un rayon éclairant une fleur.

Mais à Strasbourg, combien ce charme est rare!
Hélas! hélas! une langue barbare,
Reste grossier des Normands et des Goths,
Y règne encore et torture les mots.
Jeunes amis, quelle fausse musique!
Ah! corrigez ce baragouin comique!
Ah! jouez mieux de vos doux instruments,
De vos gosiers, ces flageolets vivants!

Ignorez-vous le ridicule immense
Dont ce défaut vous couvrirait en France?
N'avez-vous pas entendu mille fois
Des bons Anglais contrefaire la voix?
Tenez... ce mot déjà vous fait sourire! —

Oh! s'il vous plaît, Monsieur, veuillez nous dire
Un quiproquo d'un Anglais, d'un milord. —

Petits rieurs, il vaudrait mieux d'abord
Rectifier votre propre langage;
Maiselokker, ce serait bien plus sage;
Mais soit! Voyons, je connais un récit
Dont vous pourrez tirer quelque profit.
Écoutez donc, voici mon aventure:
Un gentleman dont la langue peu sûre
Parlait très-mal un français mal appris,
Débarque un jour tout joyeux à Paris,
Et veut d'abord, dans l'auberge voisine,
Vite apaiser la faim qui le domine.
Il entre, il sent un parfum qui lui plaît.
Ce doux parfum vient d'un cochon de lait
Que va croquer une troupe friande.
Le gentleman leur fait cette demande:
« Disez, Monsiou... Je demande pardon...

« Ce bête-là, comment le pèle-t-on ? »
On lui répond : « C'est avec de l'eau chaude. »
Alors l'Anglais s'assied en lieu commode,
Et voulant faire une chère de roi,
« Garçon, dit-il, portez eau chaude à moi. »
Vite un garçon, à la main diligente,
Vient et lui sert de l'eau chaude fumante.
L'Anglais s'étonne et dit tout en courroux :
« Bête garçon, moi demander à vous
« Pas ce bouilloir, stioupide que vous être !
« Je demander un chose vous connaître
« Un chose rond avec un queue au bout. »
Notre garçon croit comprendre à ce coup,
Et va chercher cet instrument utile,
Recours fréquent de tout docteur habile,
Tube d'étain redoutable aux bobos,
Qui fait tourner au Tsar même le dos.
A cet objet, à son aspect vulgaire,
L'Anglais se sent enflammé de colère :
« Vous hhinsolent ! dit-il avec transport ;
« Vous hhinsolent ! Stioupide beaucoup fort !
« Moi boxer vous. » Il allait sur la place
Exécuter sa terrible menace,
Et le garçon sans doute eût riposté ;
Mais les voisins qui riaient à côté,
Par quelques mots préviennent la querelle.
L'Anglais comprend qu'il devait dire *appelle*,
Au lieu de *pèle*, et vexé de l'erreur,
Se lève et fuit de ce lieu de malheur.

O mes amis, retenez votre rire.
Songez à vous ; faut-il donc vous le dire ?
Le Strasbourgeois, l'accent alsacien
Est le pendant, est le frère du sien.

— Oh! non, Monsieur; nous ne dirions pas *pèle*!
— Hé bien! voyons, l'Anglais vous interpelle.

« Petits rieurs, qui moquez-moi si fort,
« Riez après, corrigez-vous d'abord.
« Yes. Vous parler lè langue maternelle;
« Eh bien! voyons, comment vous parler elle?
« Vous disez *su*, *deux sus*, au lieu de *sous*;
« *Ponchour*, *Monsieur*, *comment fous portez-fous?*
« *Fous*, *fous*, c'est dire une injure grossière.
« Mais vous disez d'un plus vilain manière :
« *Chai mal au cou*; vous criez à l'acteur :
« *Piss*, *piss*. Fi donc! Ce parler fait bhorreur!
« Et vous hosez à moi rire au figure!
« Moi boxer vous, si haviez le stature.
« Petits moqueurs, quittez votre pays;
« Disez vos *fous* et vos *piss* à Paris;
« Apportez-là votre français hétrange
« Et vous verrez comment on vous harange.
« Venez, disez d'un ton provincial :
« *Che voudrais bien foir le Balai-Royal!*
« *Chez le potier envoyer cette botte;*
« *Che voudrais foir de Neptune la crotte.*
« Au nez à vous on rira joliment;
« On moquera ce jargon allemand,
« Et vous ferez des visages très-drôles.
« Yes... Avez-vous oublié les paroles
« Qu'un Strasbourgeois, un savant, dit un jour,
« Un très-habile, au milieu de la cour,
« Par les journaux beaucoup fort reproduites?
« *Milords*, *Messieurs*, *nos brochets sont des truites!*
« La cour s'étonne; on creuse son cerveau
« Pour expliquer le miracle nouveau,
« Ces bêtes-là qui changent de nature;

« Mais c'est en vain, l'énigme est trop obscure.
« Maiselokker, vous ferez, je prévois,
« Quelque miracle aussi grand une fois;
« Yes, yes... Un jour avec votre langage,
« Vous nous mettrez des *choux* sur le visage.
« Vous taisez-vous... J'approuve beaucoup fort :
« Riez après, corrigez-vous d'abord. »

Le gentleman vous parle avec sagesse;
Profitez-en, ô rieuse jeunesse.
Entendez-vous un accent vicieux,
Retenez-vous, demeurez sérieux,
Par politesse autant que par prudence.
On eut souvent regret d'une insolence;
On vit souvent aboutir dans le sang
Un seul coup-d'œil, un sourire naissant.
Mais ce sujet, ces images sévères
Font peu d'effet sur vos têtes légères.
A vos mamans adressons ce discours;
C'est à leurs cœurs si craintifs pour vos jours
Qu'il faut montrer une chance funeste.
Tendres mamans, plus d'un fait nous l'atteste,
Figurez-vous que l'un de vos chéris
Quitte vos bras pour se rendre à Paris,
Au Havre, à Brest, à Lyon, à Marseille,
Sur son chemin blessant partout l'oreille.
Ah! que je crains pour le pauvre garçon
Quelque accident, quelque dure leçon!
Pour assouvir un appétit notable,
Comme l'Anglais, il court se mettre à table.
Qu'arrive-t-il au jeune Strasbourgeois?
Vous répondez qu'il mange comme trois;
Ah! c'est bien là le charme d'une mère!
Mais négligeons un détail si vulgaire.

Votre trésor se dit : « Goûtons un peu
« De ce poisson, de ces truites au bleu.
« Je voudrais voir si le goût en égale
« Le bon *projet*[1] de ma ville natale. »
Puis, d'une voix de haut diapazon :
« Garçon, dit-il, donnez-moi du *poison.* »
Au mot *poison*, aussitôt à la ronde
L'étonnement a saisi tout le monde.
Vers lui je vois se tourner tous les yeux,
J'entends tout bas des mots malicieux :
« De ce *poison*, dit l'un, j'ai bien envie ;
« Depuis longtemps je suis las de la vie. »
Un autre dit : « Si j'en prends un morceau,
« Je me guéris par un autre aussitôt,
« Car ce *poison* est homéopathique. »
Un autre pousse une plainte comique,
Dit qu'il ressent un malaise subit
Et l'attribue à ce *poison* maudit.
Puis il ajoute : « Au milieu de la table
« Cet Allemand est donc invulnérable,
« Lui, de *poison* intrépide mangeur ! »
A cet affront, voyez-vous la rougeur
De votre fils empourprer la figure,
Et son élan pour venger cette injure,
Et le cartel et peut-être... un malheur !

Quoi ! vous n'avez ni crainte, ni pâleur ?
Je vous comprends : Un voyageur d'Alsace
Dans un banquet est prudent et s'efface,
De son français connaît le pauvre aloi,
Toujours écoute et se tient toujours coi.
Hé bien ! je blâme encor plus son langage.
Au lieu de faire un muet personnage,

[1] Brochet.

Un fils du Rhin pourrait avec succès
Régler l'essor de notre esprit français;
Au beau coursier qui s'échappe et s'emporte
Tenir le frein d'une main douce et forte,
Et, profitant de sa bouillante ardeur,
Faire avec lui la course avec bonheur.
Mais, par prudence, il retient sa parole
Et de muet il accepte le rôle,
Et le mein Herr inutile en un coin,
Craint de lâcher un mot de baragouin.

Ah! si, tout jeune, un professeur habile
Eût exercé son organe docile;
L'eût conseillé, repris, admonesté
Avec douceur, avec sévérité!
Et si sa mère, à la leçon fidèle,
En le pressant tendrement sous son aile,
Eût d'une voix au timbre caressant,
Accompagné, guidé son jeune accent!
Sûr aujourd'hui d'un excellent langage,
Il ne craindrait ni banquet ni voyage,
Et ses discours feraient impression.

Mais, prévenons une autre objection.
« Ah! direz-vous, je parle mal moi-même!
« Et quel dépit, quelle douleur extrême,
« Si cet enfant, pressé contre mon cœur,
« Me reprenait d'un petit air moqueur!
« Non. J'aime mieux qu'il ait notre langage,
« Commun, fautif, mais de facile usage;
« Notre français, notre simple allemand,
« Qui vont tous deux franchement, bonnement.
« Zwi alti Freund' élevés au Gymnase:
« L'un reste court, l'autre finit la phrase;

« Ils vont ainsi bras dessus, bras dessous,
« Sans relever ni leurs *durs*, ni leurs *doux*.
« 'S ist besser so. » —

Calmez-vous, bonne mère;
Si votre enfant, virtuose en grammaire,
Vous reprenait d'un petit air moqueur,
Un doux savon laverait son erreur.
Ne craignez pas un peu de suffisance;
Songez plutôt à sa reconnaissance;
Songez qu'un jour son cœur pensant à vous
Et se voyant tout jeune à vos genoux,
Dira tout bas : Oh! l'adorable mère,
Elle qui sut feindre d'être sévère
Et qui m'ôta l'accent alsacien,
Pour m'en donner un meilleur que le sien!
Oh! maintenant, combien je l'apprécie!

Croyez, croyez à cette prophétie,
Et corrigez et corrigez encor,
Ces jeunes fils, votre vivant trésor.
Douces mamans, quand la saison nouvelle
Au Broglie[1] le soir, aux remparts vous appelle,
Vous étalez sur vos enfants chéris
De frais atours arrivés de Paris;
Non pas le bon, le simple, le commode;
Mais le piquant, mais les jeux de la mode,
Capricieux, bizarres, inconnus;
Vous entourez leurs gros petits bras nus
De broderie, élégante bordure;
Vous ombragez leur blonde chevelure
De chaperons au plumage ondoyant,
Et cet éclat, que produit-il souvent?

[1] Ce mot se prononce *Breuil*.

CHEZ DERIVAUX, LIBRAIRE, RUE DES HALLEBARDES, 24,
1852.

Un petit cœur vaniteux et frivole....
Ah! prenez soin plutôt de leur parole.
Vous ornerez bien mieux vos nourrissons
Qu'en les couvrant des plus brillants chiffons.
Que cette voix avec soin cadencée,
Que cet habit de leur jeune pensée,
Habit léger, d'un tissu merveilleux,
Se développe en sons mélodieux;
Que cet écho de leur âme naïve
Charme toujours notre oreille attentive,
Et toujours pur et d'un timbre parfait
D'un doux aimant sur nous fasse l'effet!

CHAPITRE PREMIER.

Bien. Vous voilà persuadés, chers Maiselokker. Vous voulez apprendre à bien prononcer le français et vos mamans le désirent encore davantage. A l'œuvre donc.

Mais comment faire? Un maître, quelque bon qu'il soit, reste trop peu de temps avec vous, et à peine est-il sorti, que viennent la bonne de Schiltigheim, le domestique, ex-chasseur d'Afrique, ou les gentils camarades avec lesquels se perd tout le fruit de la leçon.

Chers amis, c'est pour cela que j'ai écrit mon petit livre. J'ai voulu vous procurer un maître, un professeur en papier, que vous pourrez porter dans votre poche et consulter à chaque instant. Oui, à chaque instant, je l'entends ainsi, c'est-

STRASBOURG, IMPRIMERIE DE G. SILBERMANN.

à-dire, sans exagération, consulter beaucoup, *beaucoup fort*, quelques dix fois ou vingt fois par jour.

Certes, je voudrais bien qu'il en fût de mon petit professeur de papier comme des secrets du grand Albert : « Mettez cela sous votre chevet, le soir, en vous couchant, et tout sera dit ; le lendemain, vous parlerez admirablement. » Mais le vrai secret ici, chers amis, comme en tout, c'est l'étude, l'étude sérieuse ; c'est la persévérance. Étudiez donc, étudiez, persévérez : voilà le secret.

Je vous présente d'abord cinq exercices, dont je dois l'idée à un habile professeur de Colmar, à M. Jeanmougin, que je me plais à remercier ici plutôt que dans une note.

Les lettres difficiles à prononcer en Alsace sont au nombre de dix ; courte, mais terrible phalange :

Z, J, B, D, G.
S, CH, P, T, K.

Prenons-les deux à deux et parvenons à les distinguer en les prononçant comme on distingue des notes différentes de musique.

PREMIER EXERCICE.

Z et S.

Le z et l's entre deux voyelles se prononcent, dit M. Jeanmougin, avec un sifflement mou,

mande; je soutiens, moi, que l'on ne paie, à Stras-

zzzzzz... comme le bourdonnement d'un insecte. Il faut se représenter, sans doute, non un gros insecte, tel qu'un bourdon ou un hanneton, mais une abeille, une mouche damier qui vole dans un appartement et va heurter contre les vitres pour sortir. Ouvrez à la pauvre prisonnière, après avoir bien remarqué le son qu'elle fait entendre, zzzzz..

L'*s* non entre deux voyelles et le *c* devant *i*, *e*, se prononcent avec un sifflement dur, ssssss..., comme celui que l'on fait entendre pour imposer silence. J'aimerais mieux dire, comme celui du serpent dont l'*s* a la forme, ou si quelqu'un de vous n'a jamais entendu le sifflement du serpent, je lui citerai celui de l'oie qui ne peut lui être inconnu dans un pays où il y a tant de ces précieux volatiles.

Cela posé, prononcez les mots suivants en produisant exactement les sifflements indiqués :

Zône, zzzzzzône	Saône, Sssssssaône.
Zèle, zzzzzzèle.	Sel, sssssel.
Onze, onzzzzzze	Once, onecccccc.
Douze, douzzzzzze	Douce, douccccccc.
Rose	Rosse.
Ruse	Russe.
Désert	Dessert.
Poison	Poisson.
Embraser	Embrasser.
Base	Basse.
Baiser	Baisser.
Les os	Les sots.
Les honneurs	Les sonneurs.
Les heures	Les sœurs.
Les auteurs	Les sauteurs.
Les ours	Les sourds.

Les âges	Les sages.
Les olives	Les solives.
Les hommes	Les sommes.
Les angles	Les sanglés.
Les yeux	Les cieux.

DEUXIÈME EXERCICE.

J et CH.

Voici maintenant deux articulations voisines des précédentes et d'une parenté entr'elles aussi dangereuse.

J se prononce, dit notre auteur, avec un chuchottement mou, *jjjjjj*, et *ch* avec un chuchottement dur. Le premier rappelle le bourdonnement de l'insecte, et le second celui de la bouche quand on veut imposer silence. Même recommandation d'en prolonger le son, pour que l'organe ait le temps de prendre la position convenable.

Jjjjjoie	Chchchchchchoix.
Jjjjjoue	Chchchchchchou.
Jjjjjean	Chchchchchchant.
Jjjjjacques	Chchchchchchaque.
Jjjjjabot	Chchchchchchapeau.
Agile	Achille.
Gêne	Chêne.
Japon	Chapon.
Jaser	Chasser.
Égorger	Écorcher.
Jatte	Chatte.
Gager	Cacher.
L'âge	Lâche.
Marge	Marche.
Ange	Anche.
Gigot	Chicot.
Alléger	Allécher.

TROISIÈME EXERCICE.

B et P.

Ici le bourdonnement des insectes ne peut nous être utile. M. Jeanmougin a recours à un autre moyen très-original. Il faut, dit-il, préparer la prononciation du *b* et du *p* en la faisant précéder de celle d'un *m*. Ainsi, prononcez bambou, bon-bon. Bible : ᵐbam-ᵐbou, ᵐbon-ᵐbon, ᵐBi-ᵐble. C'est peu musical, mais c'est très-utile. L'auteur a pu de cette manière assouplir les organes de jeunes pâtres de la montagne, qui faisaient entendre le baragouin le plus caractérisé. Nous pouvons donc en attendre merveille de nos langues souples de Maiselokker. Quant au *p*, on le prononce seulement avec une pulsation plus forte. Attention.

ᵐBain	Pain.
ᵐBanc	Paon.
ᵐBois	Pois.
ᵐBuis	Puits.
ᵐBout	Pou.
Beau	Peau.
Badiner	Patiner
Badois	Patois.
Baigner	Peigner.
Baladin	Paladin.
Balai	Palais.
Baril	Pari.
Batterie	Patrie.
Bêche	Pêche.
Bercer	Percer.
Bière.	Pierre.

Blanche	Planche.
Boisson	Poisson.
Bottier	Pôtier.
Boulet	Poulet.
Briser	Priser.
Brochet	Projet.
Combat	Compas.

Avoir des mains blanches.
Le *pouls* est au *bout* du bras.
Le *dépit* l'empêcha d'avoir un beau *débit*.

QUATRIÈME EXERCICE.

D et T.

Pour préparer la première de ces deux lettres, on la fait précéder d'un petit *n*, ce qui rappellera aux musiciens les notes d'agrément. Ex. : ⁿDin-ⁿdon, ⁿdo-du, ⁿdé-ⁿdain, ⁿdé-ⁿdire.

Prononcez le *t* sans préparation, mais par une articulation plus forte. Les deux premiers mots de l'exemple précédent me font croire que l'auteur avait en vue cette petite phrase burlesque : *Didon dina, dit-on, du dos d'un dodu dindon*, et la liaison des idées me rappelle une autre phrase pareille que j'aurais pu joindre à l'exercice précédent : *Pauvre petit paysan, prends pourtant patience, pour pouvoir payer patente.*

An-ⁿdré	Entrer.
Cen-ⁿdre	Centre.
ⁿDent	Temps.
Daim	Teint.
Danser	Tancer.
Dard	Tard.
Dé	Thé.

Dette.	Tête.
Doigt	Toit.
Dôme	Tome.
Donner	Tonner.
Don	Ton.
Dos	Taux.
Dresser	Tresser.
Droit.	Trois.
Mode	Motte.
Odeur	Auteur.
Radeau	Râteau.
Badaud	Bateau.
Cadre	Quatre.
Garde	Carte.
Poudre	Poutre.

Le *thym* est brouté par le *daim*:
Dans quelque *temps* je n'aurai plus de *dents*.
Qui *dort*, au lieu d'étudier, *a tort*.

CINQUIÈME EXERCICE.

G et K ou C dur.

Enfin le *g* dur est préparé par l'articulation préalable *ng*. ngGo-sier, é-nggal, nggâ-ter, nggueux.

Le *k* et le *c* dur se prononcent avec une articulation plus forte et sans préparation.

Je vois d'ici les grimaces de quelques Maiselokker en prononçant les mots qui précèdent; ils changeront ainsi le *ng* en note de *désagrément* et feront une triste musique. Je leur rappelle donc le paragraphe où j'ai parlé du grand Albert, ou plutôt d'une étude sérieuse, et je les prie, ces chers étourdis, de ne pas ainsi nggâ-ter leur dernier exercice.

A-^{ns}guerrir . . .	Acquérir.
Ai-^{ns}grir . . .	Écrire.
^{ns}Goût	Cou.
É-^{ns}gard . . .	Écart.
Égorger	Écorcher.
Gager	Cacher.
Gant	Camp.
Garde	Carte.
Gâteau	Cadeau.
Gazette	Cassette.
Glace	Classe.
Goûter	Coûter.
Grain	Crin.
Gris	Cri.
Grotte	Crotte.
Guérir	Quérir.
Gueux	Queue.
Guider	Quitter.
Ongle	Oncle.

Il faisait le *guet* sur le *quai*.
Le gendarme *garrotta* le voleur.

J'ai mis à contribution, pour faire les cinq tableaux précédents, une autre brochure avec celle de M. Jeanmougin. Elle est sans nom d'auteur, et a paru chez M. Heitz, libraire, sous ce titre : *Exercices de prononciation sur les sons de la langue française qui offrent le plus de difficultés à la jeunesse allemande*. Excellent petit livre, quoiqu'il ne renferme ni vers ni exhortations, comme le mien. Je n'y trouve qu'un mot à critiquer, c'est celui de *jeunessse allemande*. Mes jeunes amis le récusent sans doute comme moi, et préfèrent celui de *jeunesse alsacienne, jeunesse française et très-française*.

CHAPITRE II.

Maintenant, mes jeunes amis, voici ma méthode à moi, après celle de M. Jeanmougin qui méritait la première place; voici cinq autres tableaux pour vous aider, au moins par la variété, à atteindre à votre but. Je remets en ligne la terrible phalange :

Z, J. B, D, G.
S, CH, P, T, K.

PREMIER EXERCICE.

Z et S.

N'est-il pas vrai qu'il existe une différence, en allemand, entre la prononciation de l'*s* dans Häseln et celle de la même lettre dans Nesseln? Double prononciation qui se trouve dans le mot Moses?

Oui sans doute. Le premier *s* est le doux, l'autre est le dur.

Hé bien! chers petits lecteurs, sachez bien que c'est la première de ces deux prononciations qu'il faut donner au *z* français et à l'*s* entre deux voyelles. Exercez-vous avec les mots suivants qui sont les mêmes dans les deux langues, et faites appel à toute la souplesse de votre langue, à toute

la finesse de votre oreille musicale. Ma méthode consiste donc à recourir à l'allemand pour corriger les fautes dont on le regarde comme l'auteur; c'est une application de l'homéopathie, ou, suivant un vieux proverbe, c'est employer le poil de la bête. La cure est un peu hasardée, mais j'espère que l'allemand, à qui je montre une telle déférence, se piquera d'honneur.

Prononcez avec le plus grand soin le mot de la première colonne avant de passer à son pareil dans la seconde.

Die Poesie . . .	La poésie.
Asien	Asie.
Die Prise	La prise.
Die Rose	La rose.
Kosen	Causer.
Die Kaserne . . .	La caserne.
Moses.	Moïse.
Die Musik	La musique.
Näseln	Nasiller.
Die Prosa . . .	La prose.
Die Prosodie. . .	La prosodie.
Der Fasan . . .	Le faisan.
Frisiren	Friser.
Die Krise. . . .	La crise.

Quant à l's dur, il est inutile d'en donner des exemples, puisque cette articulation est beaucoup plus facile et absorbe même la précédente. Cependant j'ai quelquefois remarqué que, par trop de zèle, on mettait l's doux où sa place n'est pas légitime; que l'on prononçait par exemple *treize* au lieu de *tresse*. C'est ce qu'on appelle tomber de

Charybde en Scylla. J'ajoute donc comme memento les mots suivants :

Die Assisen	Les assises.
Die Masse	La masse.
Der Baß	La basse.
Die Casse.	La caisse.
Das Fossil	Le fossile.
Die Tasse.	La tasse.
Die Tresse	La tresse.
Die Adresse	L'adresse.

DEUXIÈME EXERCICE.

J et CH.

Si je m'adressais à de purs Allemands, à des Allemands primitifs, sans la moindre teinture de français, je serais très-embarrassé. En effet, la première de ces articulations n'existe pas dans leur langue : point de *je* ni de *ge* dans tout l'allemand. On y trouve bien ces syllabes dans beaucoup de mots, tels que Jener, Genie, Segen; mais avec une prononciation différente. On y trouve des mots empruntés au français : *bagage, orange, potage*, mais prononcés *bagache, oranche, potache.*

Suffirait-il de leur dire que *je* ou *ge* tient le milieu entre *ze* et *che*? Que pour bien articuler *je*, il faut serrer les dents et avancer un peu les lèvres, tandis que pour la syllabe *che*, les dents se rapprochent un peu moins et les lèvres s'avancent un peu plus? Que le son de *je* s'étend dans les fosses nasales, tandis que celui de *che* reste entièrement dans la bouche?

Non, les jeunes *meinherrs* ne suivraient pas mon explication, et les vieux trouveraient que c'est trop de peine, et laisseraient leurs langues inflexibles articuler comme par le passé : *bacache, potache*. Mais heureusement c'est à vous, chers Maiselokker, que j'ai affaire, à vous, jeunes Français, qui connaissez très-bien l'articulation dont il s'agit et qui n'avez plus qu'à vous exercer à la distinguer de sa dangereuse voisine *ch*.

Pour cela, je vous renvoie au second exercice de M. Jeanmougin, en y ajoutant la conjugaison des verbes suivants.

Allécher.	Alléger.
Chasser	Jaser.
Boucher.	Bouger.
Juger	Jucher.
Figer.	fcher.

Insistez sur les imparfaits du subjonctif : *Que j'allechasse, que j'allégeasse ; que je chassasse, que je jasasse ; que je bouchasse, que je bougeasse ; que je jugeasse, que je juchasse ; qu'il figeât, qu'il fichât ; que nous allechassions ; que nous allégeassions, etc.* Nouvelle occasion de grimaces et de rires pour mes jeunes lecteurs, et pour moi, de leur rappeler quel est le grand secret du progrès, *l'étude, l'étude sérieuse*. Voici un encouragement : celui qui réciterait sans faute deux de ces verbes conjugués de front du commencement à la fin, *n'aurait plus besoin de leçon !*

TROISIÈME EXERCICE.

B et P.

Celles-là sont bien dans la langue allemande, dans l'ancienne et dans la moderne. Elles y présentent même le changement que nous voulons empêcher ici. Comparez, pour vous en convaincre, les deux colonnes suivantes, dont l'une est formée des mots anciens et l'autre des modernes :

Salpa[1]	Salbe
Raupan	Rauben.
Preit.	Breit.
Pluoma	Blume.
Prust	Brust.
Puruc	Burg.
Lipan	Leben.
Upil	Uebel.
Tupa.	Taube.

Je puis donc supposer que mes jeunes Alsaciens distinguent très-bien ces deux articulations en allemand, et je leur propose un exercice formé de mots identiques, ou à peu près, dans les deux langues. Le mot allemand bien prononcé les guidera pour le mot français :

Das Bad	Le bain.
Der Ball	Le bal.
Die Bank.	Le banc.
Der Barbier. . . .	Le barbier.

[1] Ausführliche Teutsche Sprachlehre, von Fr. Schmitthenner.

Der Bart.	La barbe.
Der Baß	La basse.
Die Bibliothek . .	La bibliothèque.
Das Bier.	La bière.
Die Bombe . . .	La bombe.

Der Papa . . .	Le papa.
Das Papier . . .	Le papier.
Das Paradies . .	Le paradis.
Die Pastete . . .	Le pâté.
Die Perle. . . .	La perle.
Die Perrücke . . .	La perruque.
Die Pistole . . .	Le pistolet.
Das Portrait . .	Le portrait.
Die Prise. . . .	La prise.
Das Pulver	La poudre.

QUATRIÈME EXERCICE.

D et T.

Même remarque pour ces deux lettres, considérées dans l'allemand ancien et dans le moderne; même substitution de l'articulation douce à la forte. Ex. :

Manot	Mond.
Nit	Neid.
Pintan	Binden.
Port	Bord.
Plint	Blind.
Hunt.	Hund.
Munt.	Mund.

Redoublez ici d'attention, car j'ai cru remarquer que la prononciation de ces deux lettres est pour vos petites langues l'écueil le plus dangereux. Je suppose toujours que vous distinguez très-bien les deux articulations en allemand, du

moins quand vous êtes avertis et que vous ne prononcez jamais ni n'écrivez Doctor comme Tochter. Attention :

Der Däne	Le Danois.
Die Donau	Le Danube.
Die Dame	La dame.
Die Dattel . . .	La datte.
Der Despot . . .	Le despote.
Das Diadem . . .	Le diadème.
Der Diamant . .	Le diamant.
Der Doctor . . .	Le docteur.
Der Drache . . .	Le dragon.
Das Duzend . . .	La douzaine.
Der Dukaten. . .	Le ducat.
Die Dynastie. . .	La dynastie.

Der Tabak	Le tabac.
Der Telegraph . .	Le télégraphe.
Der Tempel . . .	Le temple.
Der Teppich . . .	Le tapis.
Das Theater . . .	Le théâtre.
Der Thee	Le thé.
Der Thermometer .	Le thermomètre.
Der Thron	Le trône.
Die Trompete . .	La trompette.
Der Tumult . . .	Le tumulte.
Das Talent . . .	Le talent.
Die Torte. . . .	La tarte.

Bonne pomme de terre. Exemple qui se rapporte aux deux derniers exercices.

Aide-toi et Dieu t'aidera, se rapporte au dernier et par le bon conseil, à tout le livre.

CINQUIÈME EXERCICE.

G et K.

Le vieil allemand, le Althochdeutsch nous fournit.

Et cet éclat, que produit-il souvent ?

Ce mot se prononce *Breuil*.

encore beaucoup de mots dont la lettre *k* a été changée à la longue en *g*.

Kanisan	Genesen.
Krass	Gras.
Junc	Jung.
Vakal	Vogel.
Rekan	Regen.
Krapan	Graben.
Krifan	Greifen.
Kast	Gast.
Kruopa	Grube.
Kalko	Galgen.
Kans	Gans.
Tac	Tag.

Cette citation est plutôt curieuse qu'utile. La suivante est plus utile que curieuse. En les réunissant, nous aurons les deux qualités.

Der Canal . . .	Le canal.
Der Caffee . . .	Le café.
Der Käfich . . .	La cage.
Die Kanone . . .	Le canon.
Der Conditor . .	Le confiseur.
Die Carte . . .	La carte.
Die Colonie . . .	La colonie.
Das Concert . . .	Le concert.
Die Küche . . .	La cuisine.
Die Commode . .	La commode.
Der Küraß . . .	La cuirasse.
Der Krampf . . .	La crampe.

Die Gala	Le gala.
Die Galeere . . .	La galère.
Die Gallerie . . .	La galerie.
Der Galopp . . .	Le galop.
Die Garde . . .	La garde.
Die Gondel . . .	La gondole.
Die Guitarre . . .	La guitare.
Die Gruppe . . .	Le groupe.

dans votre poche et consulter à chaque instant.

Oui, à chaque instant, je l'entends ainsi, c'est-

Je termine par un petit dialogue qu'il faut réciter sans hésiter et très-vite, en faisant la demande et la réponse :

Demande. Gros, gras, grand grain d'orge, quand te dégrosgrasgrandgraind'orgeriseras-tu ?

Réponse. Je me dégrosgrasgrandgraind'orgeriserai quand tous les gros, gras, grands grains d'orge se dégrosgrasgrandgraind'orgeriseront.

CHAPITRE III.

Avouez, jeunes amis qu'on vous aime bien pour recueillir tant de mots à votre profit, et pour les ranger, comme vous venez de les voir, en colonnes symétriques. Payez-moi de retour et aimez beaucoup mon petit livre.

Je n'ai pas fini ; je veux vous rendre l'étude le plus facile, le plus agréable que possible. Les exercices précédents sont un peu secs et monotones. Ils parlent peu à l'imagination ; on dirait ces lisières au moyen desquelles les enfants apprennent à marcher, ou bien ces mouvements réglés auxquels on soumet les pauvres conscrits, un, deux, ein, zwei.

Un, deux, ein, zwei... Excellent exercice. Voyez comme ces conscrits, ces paysans raides et gauches deviennent promptement souples et

dit M. Jeanmougin, avec un sifflement mou.

dégagés! Comme les voilà bientôt redressés, rappropriés, frais et de bonne mine! Chaussure luisante, gants blancs, chako porté d'un air martial; enfin, à part l'habit qui ne cadre pas toujours au mieux avec la taille, tout est irréprochable; on ne voit plus rien de la tournure du village.

Hé bien! le même changement peut avoir lieu pour le dialecte alsacien; il perdra aussi sa tournure de village si vous l'exercez comme un conscrit qu'il est.

J'ai donc eu raison d'écrire les exercices précédents. Mais le conscrit ne reste pas toujours en ligne, n'avance pas toujours en faisant le pendule avec ses jambes et le regard fixé à quinze pas devant lui. Il a ses heures de repos, il parcourt les rues; il flâne en liberté avec un ou deux amis.

Et l'enfant, marche-t-il toujours avec les lisières? Non, sa bonne se dit enfin qu'il faut le traiter en grand garçon; elle le laisse aller seul d'une chaise à l'autre; elle recule de quelques pas et, se faisant petite comme lui, elle l'attend les bras ouverts. Voyez le grand garçon! Il avance, un, deux, il s'évertue et le voilà au bout de la course et recevant le prix de la victoire, un bon baiser.

Vous aussi, jeunes amis, quittez les colonnes, quittez les lisières et exercez-vous en liberté, presque en liberté. Vous avez appris plus d'un

morceau de prose et de vers par cœur. Hé bien ! tout le secret se réduit à les réciter à haute voix, en faisant bien attention aux endroits où se trouvent des écueils, où se cache quelque membre de notre terrible phalange. Voici cinq fables où vous trouverez ces écueils signalés par des lettres italiques :

PREMIÈRE RÉCITATION.

Les *deux* voyageurs.

Le *compère* Thomas et son ami Lu*bin*.
Allaient à *pied tous deux* à la *ville prochaine*.
Thomas trouve sur *son chemin*
Une *bourse de* louis *pleine*;
Il l'em*poche* au*ssitôt*. Lu*bin*, *d'un* air *content*,
Lui *dit* : *Pour* nous la *bonne* au*baine* !
Non, *répond Thomas* froidement,
POUR NOUS n'est *pas bien dit*, POUR MOI *c'est différent*.
Lu*bin* ne souffle *plus* : mais *en quittant* la *plaine*,
Ils *trouvent des* voleurs *cachés* au *bois voisin*.
Thomas tremblant, et non *sans* cause,
Dit : Nous *sommes perdus* ! Non, lui *répond* Lu*bin*,
Nous n'est *pas* le *vrai* mot, mais TOI *c'est* au*tre chose*.
Cela *dit*, il *s'échappe* à *travers* le *taillis*.
Immo*bile de peur, Thomas* est *bientôt pris* :
Il *tire* la *bourse* et la *donne*.
Qui ne songe qu'à soi *quand* la fortune est *bonne*,
Dans le malheur n'a *point d'amis*.

Le nombre des italiques est effrayant, me direz-vous. Comment remarquer tous ces écueils ?

Il faudrait aller aussi lentement qu'une Schnecke. Je vous répondrai, chers Maiselokker, que le mal, en allant ainsi, ne serait pas grand. Vous y gagneriez de ne pas faire une seule faute et, dans les récitations suivantes, vous iriez toujours plus vite. Mais tous ces écueils ne sont pas également redoutables ; beaucoup n'existent pas en réalité pour vous. Je n'en ai point omis pour que chacun y trouve ses fautes particulières ; les autres ne l'arrêteront pas.

Encore une remarque. Ne prononcez pas : *Quante la fortune est bonne*. On ne fait entendre le *d* (prononcé *t*) que devant un mot qui commence par une voyelle : *Quand il*, *quand elle*. Je vous entends toujours dire *quante le*, *quante la*, *quante je*, *quante l'on*, *quante vous*... Mauvaise musique !

Mais la lettre *v* ne fait pas partie de la phalange des lettres difficiles, pourquoi la marquer comme un écueil ; *ville*, *trouve*, *voleurs*, *voisin*, *vrai*, *travers* ? Parce qu'elle en fait réellement partie, quoiqu'elle ait manqué à l'appel. Sa voisine est *f*, et il faut prendre garde de prononcer au lieu des mots précédents, *fille*, *troufe*, *foleurs*, *foisin*, *frai*, *trafers*, *fous*.

« *Fous*, *fous*, c'est dire une injure grossière. » Je croirais cependant faire injure à mes jeunes amis si j'insistais sur ce point ; ils ne sont ni villageois, ni pâtres, ni laboureurs ; ils sont Maiselokker ;

faisons-leur grâce d'un petit tableau que j'avais préparé.

Je me ravise. L'écueil est réellement très-dangereux; sans être du village on peut y faire naufrage, et cela est si vrai que moi-même, qui vous parle et qui prétends vous servir de guide, je m'y heurte quelquefois. C'est donc pour moi aussi que je marque l'exercice suivant :

F et V.

Die Familie . . .	La famille.
Die Fee	La fée
Das Fenster . . .	La fenêtre.
Das Fest	La fête.
Das Feuer . . .	Le feu.
Die Flamme . . .	La flamme.
Die Flöte	La flûte.
Die Flotte. . . .	La flotte.
Die Form. . . .	La forme.
Die Franzosen . .	Les Français.

Wachen	Veiller.
Wachsam	Vigilant.
Der Wagen . . .	La voiture.
Die Wahrheit . .	La vérité.
Der Wein . . .	Le vin.
Die Welle . . .	La vague.
Der Wille . . .	La volonté.
Der Wind . . .	Le vent.
Wollen	Vouloir.
Der Wunsch . . .	Le vœu.
Der Wurm . . .	Le ver.
Wandelbar . . .	Variable.
Wanken	Vaciller.
Warschau. . . .	Varsovie.
Die Weichsel . . .	La Vistule.

Der Welher	Le vivier.
Der Werth	La valeur.
Widmen	Vouer.

On prononce de quatre manières, en Alsace, la phrase suivante, avec quatre sens différents :

Il vit un feu.
Il fit un vœu.
Il fit un feu.
Il vit un vœu.

Je dois signaler encore, dans la première récitation, une voyelle que je n'ai pas marquée comme un écueil et qui doit l'être ; c'est *au* dans *autre*, *cause*, *aubaine*. Cette voyelle manque en allemand ; aussi la prononcez-vous très-souvent, chers amis, comme l'*o* dans *jabot*, *sabot*. Vous dites : *otre*, *cose*, *obaine*, *un povre*. Pour éviter cet écueil vous n'avez qu'un petit soin à prendre, celui d'allonger un peu les lèvres en prononçant l'*o*. Les mots suivants vous convaincront de la nécessité de bien distinguer ces deux sons :

Peau.	Pot.
Maux	Mots.
Canaux	Canots.
Eaux.	Os.
Taux.	Tôt.
Taupe	Tope !
Tauride	Torride.
Veau.	Vos.
Haut	Ho !
Maraud	Marot.
Prévaut	Prévôt.
Noiraud	Noirot.
Il a vécu chez les ***Maures***.	Il a vécu chez les ***morts***.

DEUXIÈME RÉCITATION.

Le vieillard et ses enfants.

Travaillez, prenez *de* la *peine* :
C'est le *fonds* qui manque le moins.
Un riche la*bou*reur *sen*tant sa mort *pro*chaine,
Fit *ve*nir ses *en*fants, leur *par*la sans *té*moins.
Gardez-vous, leur *dit-il*, *de vendre* l'hé*ritage*
Que nous *ont* laissé nos parents :
Un *trésor* est caché *dedans*.
Je ne sais pas l'en*droit* ; mais un peu *de* cou*rage*
Vous le fera trou*ver* ; *vous* en *vien*drez à *bout*.
Remuez *votre champ dès qu'on* aura fait l'août :
Creusez, fouillez, *bêchez*, ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse.
Le père mort, les fils *vous* retournent le *champ*,
De-çà, *de-là*, partout ; si *bien* qu'au *bout* de l'an
Il en rappor*ta da*van*tage*.
D'argent, point *de* cachè. Mais le père fut *sage*
De leur montrer a*vant* sa mort
Que le *travail* est un *trésor*.

Encore beaucoup d'écueils, mais moins cependant que tout à l'heure ; je suppose que vous êtes déjà des pilotes assez habiles pour en éviter plusieurs, par exemple, pour prononcer nettement *tra* et non *dra*, *prenez* et non *brenez* : *Travaillez, prenez de la peine*. Je pense même que vous n'échouerez pas contre tous ceux qui sont marqués dans le cinquième vers, et ne prononcerez pas, *Cartez-fous, leur dit-il, te fentre l'héritache*. Je

les ai cependant indiqués pour plus de sûreté. Ne m'en veuillez pas; ne craignez pas l'exercice. Le *travail est un trésor*.

TROISIÈME RÉCITATION.

Le *gland* et la *citrouille*.

Dieu fait *bien* ce qu'il fait. Sans *en* chercher la preuve
En tout ce *univers* et l'aller parcourant,
Dans les *citrouilles* je la trouve.
Un *villageois* considérant
Combien *ce* fruit est *gros* et sa *tige* menue,
A quoi *songeait*, *dit-il*, *l'auteur* de tout cela?
Il a *bien* mal placé cette citrouille-là!
Hé, par*bleu*! *je* l'aurais pendue
A l'un *des* chênes que voilà;
C'eût été *jus*tement l'affaire:
Tel fruit, tel ar*bre* pour *bien* faire.
C'est *dommage*, *Garo*, que tu n'es point entré
Au conseil de celui que prêche ton curé;
Tout en eût été mieux; car pourquoi, par exemple,
Le *gland* qui n'est pas *gros* comme mon petit *doigt*,
Ne pend-il pas en cet *endroit*?
Dieu s'est mépris: plus *je* contemple
Ces fruits *ainsi* placés, plus *il* sem*ble* à *Garo*
Que l'on a fait un quiproquo.
Cette réflexion *embarrassant* notre homme,
On *ne dort* point, *dit-il*, quand on a tant *d'esprit*.
Sous *un* chêne aussitôt il va prendre son somme.
Un *gland* tom*be*: le nez *du dormeur* en pâtit.
Il s'éveille; et, portant la main sur son *visage*,
Il trouve encor le *gland* pris *au* poil *du* menton.
Son nez meurtri le force à *changer de langage*.

Oh! oh! *dit-il*, *je* saigne! Et que serait-ce donc
S'il fût tom*bé* de l'ar*bre* une masse plus lour*de*,
Et que ce *gla*nd eût été *gourde?*
*Di*eu ne l'a pas *vou*lu : sans *doute* il eut *rai*son;
J'en vois bien à présent la cause.
En louant *Di*eu *de* toute chose
Garo retourne à la mai*son.*

Je voulais ne prendre que des fables courtes comme les deux premières ; mais j'ai pensé ensuite qu'il valait mieux avoir égard à la beauté qu'à la brièveté. « Dieu fait bien ce qu'il fait. » Quelle belle pensée! et quel charmant récit pour la graver dans notre mémoire! On dirait volontiers au conteur : Citez-nous encore beaucoup de ces exemples ; parcourez le monde ; nous vous suivrons et vous écouterons toujours avec charme!

QUATRIÈME RÉCITATION.

Le vieillard et les trois *jeu*nes hommes.

Un octo*gé*naire plantait.
Passe encor de *bâ*tir ; mais planter à cet *âge*!
Disaient trois *jou*venceaux, enfants du voi*si*nage :
Assurément il ra*dotait*,
Car, au nom des *dieux*, je vous prie,
Quel fruit de ce la*beur* pouvez-vous recueillir?
Autant qu'un patriarche il vous fau*drait vieil*lir.
A quoi *bon* char*ger* votre *vie*
Des soins *d'un* avenir qui n'est pas fait pour *vous?*
Ne son*gez dé*sormais qu'à *vos* erreurs passées :
Quittez le long espoir et les *vas*tes pensées,
Tout cela ne con*vient* qu'à nous.

Il ne convient pas à vous-mêmes,
Repartit le vieillard. Tout établissement
Vient tard et dure peu. La main des parques blêmes
De vos jours et des miens se joue également.
Nos termes sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée
Doit jouir le dernier? Est-il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement?
Mes arrière-neveux me devront cet ombrage :
Eh bien! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui :
J'en puis jouir demain et quelques jours encore;
Je puis enfin compter l'aurore
Plus d'une fois sur vos tombeaux.
Le vieillard eut raison : l'un des trois jouvenceaux
Se noya, dès le port, allant en Amérique;
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
Dans les emplois de Mars servant la république,
Par un coup imprévu vit ses jours emportés;
Le troisième tomba d'un arbre
Que lui-même il voulut enter;
Et, pleurés du vieillard, il grava sur leur marbre
Ce que je viens de raconter.

Autre prédilection de ma part, et vous la partagerez, sans doute. Ce n'est pas un récit propre à faire naître le sourire comme le précédent, mais les belles choses sont presque toujours sérieuses. D'ailleurs, plus le sujet est grave et le discours élevé, plus les fautes de prononciation nous choquent et nous portent à faire des efforts pour les éviter.

CINQUIÈME RÉCITATION.

Le *cheval* et le poulain.

Un bon père *cheval*, *veuf* et n'ayant qu'un fils,
L'élevait *dans* un pâtura*ge*
Où les *e*aux, les fleurs et l'ombra*ge*,
Pré*se*ntaient à la fois tous les *bie*ns réunis.
Ab*usa*nt pour *jou*ir, comme on fait à cet *âge*,
Le poulain tous les *jours* se *gorgeait* de sainfoin,
Se *vau*trait *dans* l'herbe fleurie,
*Galo*pait sans *objet*, se *baign*ait sans *envie*,
Ou se re*pos*ait sans *bes*oin.
*Oisi*f et *gras* à lard, *le jeu*ne solitaire
S'ennuya, se lassa *de ne* manquer de rien;
Le *dégoût vint bien*tôt; il *va* trou*ver* son père:
*Dep*uis longtemps, *dit-il*, je ne me sens pas *bien*;
Cette herb*e* est malsaine et me tue;
Ce trèfle est sans sa*veur*, cette on*de est* corrompue;
L'air qu'on respire ici m'attaque les poumons;
Bref, je *meurs* si nous ne partons.
Mon fils, répond le père, il *s'agit de* ta *vie*,
A l'instant même il faut partir.
Sitôt dit, sitôt fait : ils quittent leur patrie.
Le *jeune* voy*ageur bondis*sait de *p*laisir.
Le vieillard moins *joyeux* allait d'*un tr*ain plus *sage*;
Mais il *gui*dait l'enfant, et le faisait *gra*vir
Sur des monts escarpés, arides, sans her*bage*,
Où rien ne pouvait le nourrir.
Le soir *vint* : point *de* pâtura*ge*.
On s'en passa. Le len*de*main,
Comme l'on commençait à souffrir de la faim,
On prit *du bout des dents* une ronce sau*vage*.
On ne *galop*a plus le reste *du* voy*age*.

A peine, après *deux jours*, allait-on même au pas.
Jugeant alors la leçon faite,
Le père va reprendre une route secrète
Que son fils ne connaissait pas,
Et le ramène à la prairie,
Au milieu *de la* nuit. *Dès que* notre poulain
Retrouve un peu *d'herbe* fleurie,
Il se jette *dessus* : Ah ! l'excellent festin,
La *bonne herbe* ! dit-*il*, comme elle est *douce* et tendre !
Mon père, il ne faut pas plus attendre
Que nous puissions rencontrer mieux,
Fixons-nous pour *jamais dans* ces aimables lieux ;
Quel pays peut valoir cet *asyle* champêtre ?
Comme il parlait ainsi, *le jour vint* à paraître,
Le poulain reconnaît le pré qu'il a quitté ;
Il *demeure* confus. Le père avec *bonté*
Lui *dit* : Mon *cher* enfant, retiens cette maxime :
Quiconque *jouit* trop est *bientôt dégoûté*;
Il faut au *bonheur* du *régime*.

Du régime, de la règle, de la raison, du travail, de l'exercice, de la fatigue même. Il faut cela pour réussir. Le succès est une belle couronne que l'on n'obtient qu'à ce prix. Vous voyez, chers amis, où cela me ramène, à mes conseils de bien étudier, de vous exercer avec persévérance. Vous avez, dans ce qui précède, tout ce qui est nécessaire, quinze bons exercices. Aucune langue ne sera assez rebelle pour y résister ; mais encore faut-il inviter, forcer au besoin cette petite langue à se mettre à l'œuvre. Après quoi viendra le plaisir pour vous de bien parler, et le bonheur

pour les autres de vous entendre. Ainsi finit mon troisième chapitre; mais non mon petit livre. Je ne puis encore vous quitter, mes chers Maiselokker.

CHAPITRE IV.

MENUS RÉCITS.

Oh! si je pouvais noter ici tous les malentendus, tous les faux bruits, toutes les moqueries, tous les débats, toutes les brouilleries, qui sont journellement la conséquence de la prononciation alsacienne, ce serait le meilleur chapitre à vous offrir. Chaque Maiselokker effrayé recourrait vite au remède, et persévèrerait jusqu'à complète guérison. Mais un ermite comme moi est au dépourvu de semblables choses, et ne peut vous dire que quelques exemples notés à de rares intervalles.

Louise, Luise.

J'ai souvent entendu ce changement de *ou* en *u*... « Vous dites *su*, deux *sus*, au lieu de dire « *sous*. » Une dame de Colmar disait : « J'ai un point « au côté ; or pourrait le couvrir avec le *puce*. » Cette prononciation devenait déplorable quand elle parlait du mal de *cou*. Il est vrai que c'est une faute de gens tout à fait illettrés ; mais ces gens ne sont pas toujours dans les rangs modestes de la société.

Mon enfant, mon enfont.

Ne vous récriez pas ; on dit souvent au pied des Vosges : Des *savons* pour des *savants*, des *talons* pour des *talents : c'est un homme à grands talons.* Quelqu'un lisait un jour ainsi ce passage de l'histoire ancienne : « Le consul Mummius s'étant em-« paré de Corinthe, envoya à Rome tous les ta-« bleaux, toutes les statues que cette ville *ronfer-« mait.* Le roi de Pergame lui offrit *son talon* (cent « talents) pour un seul tableau. Mummius refusa. »

Eugène, Ugène.

Tout à l'heure c'était *ou* changé en *u*, maintenant c'est *eu*. Les Alsaciens ont-ils peut-être du penchant pour cette voyelle si peu agréable, *u, u,* et le tiennent-ils de l'allemand? Cette question nous écarterait de notre but. Répétons simplement que la première syllabe d'Eugène, d'Eugénie, d'Europe, se prononce *eu* comme dans *œuf, sœur, peur* et non *u*, Eu*gène*, Eu*génie*, Eu*rope* et non Ugène, Ugénie, Urope.

Vingte, nous étions vingte.

Cette faute n'est peut-être pas particulière à l'Alsace, mais je proteste que je ne l'ai entendue que dans cette belle province, ainsi que les deux suivantes : *Touss* furent pris. *Quante* je viendrai.

J'ai mangé des *beugnets*. Prenez une *keulière*. Au lieu de deux, en voilà quatre. Ai-je besoin d'ajouter que la prononciation correcte est : *Tous furent pris*, sans faire entendre l'*s*; *Quand je partirai*, sans faire entendre le *t*; *J'ai mangé des beignets*; *Prenez une cuiller*?

Le hameçon, le hectare et le hectogramme.

L'allemand abonde en fortes aspirations : Haus, Hand, Hund, hören... Est-ce à cause de cela qu'on entend ici aspirer en prononçant quelques mots qui commencent par une *h* muette, comme *hercule* et *hameçon*. Entendez parler tous les écoliers qui aiment tant à pêcher à la ligne au bord de l'Ill, ils ne manqueront pas de dire : *le hameçon*, *ce hameçon*, *la pointe du hameçon*. Apprenez-leur qu'il faut dire : *l'hameçon*, *cet hameçon*, *de l'hameçon*.

Mais qu'ils prennent garde de faire la faute contraire et de prononcer, par exemple, sans aspiration le verbe *huer*. Ils pourraient donner lieu à la même méprise que ce brave homme qui, ayant vu de méchants gamins insulter un passant, communiquait facilement son indignation à ses auditeurs, en disant : *Ils ont thué un homme*.

Le hectare, *le hectogramme* se lisent dans l'arithmétique de M. F.

Je demande en gâro !

A. joue au boston avec B.

Le premier se vante de très-bien prononcer le français, quoiqu'il soit Alsacien. « A Paris, dit-il, « on reconnaissait tous nos amis à leur accent. On « disait : Ce sont des Allemands. Moi, on me pre- « nait pour un Parisien. » Tout à coup, cessant de se vanter pour continuer le jeu, il dit en prononçant à l'alsacienne : Je demande en *gâro!*

Son partner qui souriait de sa prétention veut aussitôt lui faire comprendre sa faute, et dit en prononçant mal à son tour : Et moi en *gueur!*

Sur quoi A. et B. se mettent à rire amicalement; ce qu'il faut toujours faire en pareille circonstance.

Le général des bains.

Est-il vrai, M. Meyer, qu'il y avait chez les Grecs un général des bains? — Sans doute. Tu ne le connais pas? — Non, Monsieur. Il me semble qu'on devrait dire, un inspecteur, un édile et non un général. Ce n'est pas l'affaire d'un général de surveiller des bains. M. Meyer s'aperçoit maintenant de la faute de prononciation que son oreille alsacienne n'avait pas reconnue : Allons donc! dit-il en riant, tu fais un quiproquo, tu prononces *des bains* au lieu de *thébain*. Ce général

gauches deviennent promptement souples et

était le fameux Épaminondas, un Thébain, un général thébain. Quelle faute si tu mettais dans un thème, *Epaminondas balnœarum dux!*

Une charade

jouée dans une pension au pied des Vosges.

Première syllabe. On voit une table, un service de porcelaine, un plat de gaufres. Le maître et la maîtresse de la maison attendent des invités. Les voici. On s'aborde avec empressement, on s'adresse des paroles pleines de politesse. La causerie n'est interrompue que par les tasses que l'on porte aux lèvres. Ce thé est délicieux! Quelles gaufres délicieuses! Enfin arrive la séparation avec échange de paroles aimables comme à l'arrivée.

Deuxième syllabe. Personne sur la scène. Tout à coup un cerf la traverse en courant; une meute bruyante le suit; puis viennent les chasseurs; puis le bruit se perd dans le lointain. Mais on revient; le pauvre cerf s'abat devant nous; les chiens se jettent dessus et les chasseurs entonnent le halali.

Le tout. Un grand lion se cache derrière une chaise. Bientôt arrive une troupe d'Arabes parlant leur drôle de baragouin et vêtus de la manière la plus pittoresque. Ils sont accablés de fatigue; ils s'essuient le front et la barbe; ils s'arrêtent désespérés et mourant de soif; ils jonchent le sol. Tout à coup le lion rugit, le lion paraît, et tous

nos mourants retrouvent leurs jambes et se sauvent au plus vite.

Devinez maintenant. — Je ne devine pas. — Ni moi non plus, ni moi non plus. — Comment! dit le principal acteur, vous ne *te*vinez pas? Ce*pen*tant, c'est bien facile. Qu'avons-nous fait *t'a*bord? Nous avons pris *tu thé*. Et la seconde fois? Nous avons poursuivi un *cerf*. C'est bien facile, *thé* et puis *cerf*... Enfin, nous avons représenté une car*afa*ne dans un TESSERT d'Afrique avec des *jameaux* et des lions. Vous *tevinez* maintenant!

Autre charade

que j'ai entendu raconter par moquerie contre les Alsaciens.

Mon premier est un animal domestique.
Mon second est un animal féroce.
Mon troisième est un instrument tranchant.
Mon tout est une passion funeste.

Comment! Vous ne devinez pas? Eh bien! Mon premier est un animal domestique, un *chat*.

Mon second est un animal féroce, un *loup*.

Mon troisième est un instrument tranchant, une *scie*.

Mon tout est une passion funeste, la *chat-loup-scie*.

L'oie aux choux.

Nous sommes à Paris et dans un restaurant.

Deux Alsaciens se consultent sur le menu de leur dîner: Ils prennent la carte et y lisent : *Oie au jus.* Aussitôt ils veulent de ce mets de leur pays et en demandent en prononçant *oie aux choux.* Le garçon leur fait remarquer poliment que ce mets n'est pas sur la carte.

Mais, c'est vous, mon *gerr,* qui perdez la carte, reprend A... Regardez donc là, et il montre au garçon surpris les mots *oie au jus,* en prononçant de nouveau *oie aux choux.* — Ah! Monsieur est Allemand! dit le garçon, et il va aussitôt demander de l'*oie au jus* pour *deux oisons;* mais il prononce ces derniers mots de manière à n'être pas entendu de nos deux Maiselokker, qui ne seraient pas sortis, comme l'Anglais, sans lui faire les adieux qu'il méritait. Voilà cependant, mes chers amis, à quoi vous êtes exposés et à quoi vous exposez aussi de pauvres garçons parisiens! Mais, heureusement, mon petit livre est maintenant publié.

Aux trois réunis.

Telle était l'enseigne d'un marchand de vin de Strasbourg. Enseigne bien extraordinaire, puisqu'elle offrait aux regards des passants trois malfaiteurs pendus à un même gibet. Pourquoi choisir cette triste image et ces trois mots? Le voici : Notre marchand voulait vexer les commis de l'octroi; il avait donc fait mettre en grandes lettres,

sous les trois pendus, AUX TROIS RÉUNIS, certain que tous ses concitoyens, en lisant ces mots, prononceraient AUX DROITS RÉUNIS. Grande source de dépit pour ceux qu'il voulait railler.

Socrate avait été fou.

La chose est grave, c'est un instituteur, un cher collègue qui a dit cela. Je lui demande pardon de divulguer sa faute; mais c'est sans le nommer et dans un intérêt public. Peut-être même profitera-t-il de cet article pour son français futur. Je lui rappelle donc qu'il a souvent dit à ses élèves en leur indiquant leurs leçons, au lieu de : Vous avez, *vous savez* tel paragraphe. *Voici ce que vous savez* : et si quelqu'un, n'ayant pas bien entendu, disait : Qu'avons-nous? Il répétait plus haut : *Voilà ce que vous savez.*

Un jour, je l'entends dire : *Socrate avait été fou.* Aussitôt je repasse en moi-même toute la biographie du sage, sans y trouver aucune mention de folie. Je commençais à croire que le fou était plutôt... mais quelques mots de plus me tirent d'erreur, et je comprends qu'il a voulu dire : *Socrate avait des défauts.*

Un rocher qui pond.

Oui, un gros rocher métamorphosé en oiseau, en oiseau de basse-cour, en poule. C'est l'excel-

lent M. O., inspecteur des études, qui nous a raconté la chose, ici, dans notre salon, à son retour de Colmar, car le prodige est arrivé à Colmar. Vous savez comment on appelle un homme enjoué, rieur, sans souci; on l'appelle un Roger Bontemps. Quelqu'un disait donc à M. O. : Un tel n'est plus à Colmar; il s'est établi dans la vallée pour la belle saison; il y fait le *rocher pondant*.

« *Un rocher pondant!* répétait M. O... Quels « œufs une telle poule doit pondre! Voilà le sujet « d'une bonne caricature à la Granville! »

Que n'ai-je prié ce cher Monsieur, qui dessine lui-même parfaitement, de me faire ce croquis pour mon petit livre, c'est-à-dire pour le plaisir des jeunes Maiselokker!

Petit Stumpfele!

Je ne suis pas un Stumpfele! répétait toujours Fritz à Mme D. qui l'appelait ainsi. Cette dame, craignant de mal employer le mot, en demande la signification à M. N. qui lui répond : Madame, cela veut dire un *pou*. — Comment, un pou! Fi donc! moi qui croyais employer un terme d'amitié! Pardon, mon cher Fritzele; non, tu n'es pas un ... Je ne veux plus prononcer ce vilain mot.

Mais, Madame, dit une autre personne, ce n'est pas un vilain mot : Cela veut dire *un bout*, un petit bout d'homme. — Ah!... un bout et non pas

un pou. A la bonne heure. J'étais tout étonnée d'avoir employé un mot pareil. Eh bien! mon Fritz, tu es cependant un petit Stumpfele; mais tu deviendras un grand, grand homme. Viens m'embrasser pour cette prophétie.

Combien j'ai tort!

Je prends la défense de notre prononciation, me disait un Strasbourgeois, qui en a une excellente. Elle est quelquefois préférable à la meilleure de Paris. Un avare, par exemple, dirait dans la capitale tout simplement : *Combien j'ai d'or!* A Strasbourg, il dira en se condamnant lui-même : *Combien j'ai tort!*

Une leçon de musique.

LE MAÎTRE ET L'ÉLÈVE.

(La maman écoute dans l'embrasure de la croisée. C'est d'elle que je tiens ce petit récit.)

Le maître. Mon petit ami, quelles zont les gondizions de la musique?

L'élève garde le silence.

Le maître. C'est le zon (le son).

L'élève. C'est le zon.

Le maître. Quelle est cette note?

L'élève. Une planche.

Le maître. Allons! une planche, petit Alsacien! On dit une *blange*. Répétez-le.

L'élève. Une *blange.*

Le maître. Bien. (Il se retourne vers la maman.) Madame, c'est un petit *regrue.*

L'homme à la poupée.

— Viens, ma fille, je veux savoir ce que tu as fait pendant mon absence. Maman m'a dit que tu n'as pas été sage, que tu... que tu...

— Comment! papa, j'ai appris une fable et j'ai été seconde en orthographe!

— Récite la fable.

— La cigale... la cigale... la cigale... Ah! je m'en souviens : La cigale tenait en son bec un *fromache.*

— Fi donc! petite sotte! Tu ne sais pas ta fable.

— Mais j'ai été seconde en orthographe! c'est joli cela, seconde!

— Et combien êtes-vous?

— Nous sommes deux, et j'ai été seconde!

— Fi donc! petite sotte!

— C'est toi qui es sot.

— Attends, je vais t'enfermer. (Grand débat. La poupée crie et remue les jambes pour se sauver. On l'enferme. Elle demande pardon par le trou de la serrure et le papa s'apaise et lui ouvre.)

— A présent, que tu es sage, viens m'embrasser.

— Non, je ne veux pas t'embrasser, car tu as des *je veux* (cheveux) à la figure.

(La poupée dit *cheveux* au lieu de *poils;* elle est trompée par l'allemand, Haare, qui veut dire à la fois *cheveux* et *poils*.)

Ce sont des têtes-nues.

— J'ai été toute honteuse.

— Et pourquoi?

— Imaginez-vous que lorsque nous avons passé devant Stéphansfeld, les aliénés nous ont salués, nous ont fait des signes; et je ne savais pas qui c'était. Un Monsieur me dit : Ce sont des *détenus*, mais il a prononcé des *têtes-nues*, et j'ai dit alors : « Comment? Ils ont la tête nue! » Ce Monsieur m'a aussitôt expliqué qu'il avait voulu dire des *détenus*, des *prisonniers*. J'ai été si honteuse, si embarrassée!

— Mais c'était à ce Monsieur d'être honteux.

— Précisément. La crainte de lui avoir fait honte m'a rendue confuse moi-même.

— Cela m'est arrivé aussi. Nouveau motif d'étudier la bonne prononciation, puisqu'on souffre des deux côtés.

— Oh! il y a beaucoup de gens qui, à ma place, au lieu d'éprouver de la confusion, auraient beaucoup ri!

Louis-Philippe entouré de cartes.

C'était en février 1848, lorsque la foule stationnait près de la poste pour apprendre tout fraîchement les nouvelles.

— Oui, disait un bon homme dans un groupe, c'est un roi de tripot; on a raison de le détrôner; il est entouré de cartes jour et nuit? — Et comment savez-vous cela, mon vieux? — Le voilà marqué dans cette lettre que je viens de recevoir; on y lit, le roi est *entouré de cartes.* — Oui, mais je vois l'erreur. Votre correspondant écrit comme il parle sans doute. Au lieu de cartes, il voulait mettre *gardes, entouré de gardes;* voilà sa pensée. Lisez bien; le reste de la lettre doit vous le prouver. — Tiens, c'est vrai. — Et voilà pourtant comment s'inventent beaucoup de faux bruits. C'est sans malice, seulement par ignorance. Aussi, gare à mon petit Jean, s'il n'apprend pas à bien prononcer et à bien écrire. *Le roi entouré de cartes* pourra lui valoir le fouet.

Combat entre un coq et un général. — Mort du général.

Maintenant, nous voici dans un corps-de-garde; écoutez la conversation de ces trois braves. Ils causent guerre et batailles: Qu'a-t-on de mieux à faire dans un corps-de-garde? Ils causent de gé-

néraux, de maréchaux de France : rien de plus intéressant ; tout conscrit peut devenir général et maréchal de France. Cela s'est vu.

— Mais, dites-moi, demande Pierre, est-il vrai qu'un fameux général a été tué par un coq?

— Ah! reprend Paul, quelle blague nous fais-tu là?

— Ce n'est pas une blague ; il a été tué raide par un coq.

— Écoutez, dit Jean, ça se pourrait. Le coq était enragé ; il a volé à la figure du général et lui a crevé les yeux à coup de bec.

— Écoutez, dit un autre, je vais vous raconter la chose : le général mourait de faim, comme nous hier après la longue parade ; il se met à table ; on lui sert un grand coq bien rôti, bien farci ; il l'avale en trois temps ; puis il meurt d'indigestion, et le voilà tué par un coq.

— En voilà des blagues, dit Pierre indigné. Le général n'était pas à table ; il était à cheval et c'était un jour de bataille ; tout à coup un coq se jette sur lui et le tue sans plus de façon... Attends, comment donc qu'il se nommait?...

Jean. Il se nommait coq enragé!

Pierre. Tais-toi donc ; je parle du général... C'était en Allemagne...

Jean. Une blague allemande!

Pierre. Tais-toi. C'était en Allemagne près d'ici... à, à... Un diable de nom... à *Sabbat*... à

Salebas... Enfin, qu'importe? Un général français a été tué par un coq. Parole d'honneur! On m'a dit même par un *poulet;* mais ça devait être un coq; il faut au moins un coq.

Jean. Par un poulet! Ça serait bien plus pire.

Pierre. Ça s'est passé à *Salebas*, comme je vous dis. Et, tenez, je me souviens du nom du général; il s'appelait Turenne.

Paul et Jean. Fameux! fameux!

Pierre. Oui, c'était un fameux général!

Paul. Non, c'est la blague qui est fameuse! N'est-ce pas c'est Meyer qui t'a dit ça?

Pierre. Eh ben! Meyer; et après?

Paul. Après, mon brave, c'est que Meyer t'a dit vrai; mais il a prononcé à l'allemande, il a dit *poulet* au lieu de dire *boulet*. C'est comme ça qu'on parle dans ce pays de choucroute. C'est un *boulet*, entends-tu qui a tué le général Turenne, près du village de Salzbach.

Pierre. Salebas, tout juste.

Jean. C'est un de ces fameux poulets de l'arsenal qui volent sans ailes. De vrais enragés. Ça ne vous fait aucune différence entre un général et un caporal. Excepté le petit caporal, qui était tondu comme eux.

Monument ériché.

Tout ce qui précède est moitié plaisant, moitié

sérieux ; ce que je vais dire n'a que le second caractère, mais l'a doublement.

J'aime à lire les inscriptions des tombeaux ; je me rends, pour cela, dans nos grands dortoirs de la porte d'Austerlitz, de Sainte-Hélène et de Saint-Gall. Je lis surtout l'âge de la personne décédée ; je me la figure encore vivante, pleine de santé, vacant à ses affaires, et riant souvent de bon cœur. Elle est venue sans doute, elle aussi, visiter quelquefois le cimetière ; elle s'est dit : Mon tour viendra... Et le voilà venu maintenant... Et le mien viendra aussi... J'aime ces réflexions. Elles changent le cimetière en église, et chaque inscription en leçon excellente. Mais l'orthographe !... l'orthographe !... Mais le baragouin alsacien ! c'est alors surtout qu'on en est choqué.

En voici deux ou trois exemples que j'ai recueillis dans ma dernière promenade. Passons sur les mots *Deodor, Margareda, Luise;* mais comment n'être pas choqué des suivants : CI CHIT au lieu de CI GIT.

CINQ ENFANTS DÉSOLÉS
DE SA PERTE ONT
ÉRICHÉ
CE MONUMENT.

Die Rose verblüht,
Der Marmor zerbricht,
Aber die Liebe am Krabe,
Doch nicht.

Sie hat die Ihrigen
Mit Zärtlichkeit geliebt,
Und nur ein einzigmal
Durch ihren Dot bedrübt.

CHAPITRE V.

RÉCAPITULATION.

(Prononcer avec le plus grand soin tous les mots imprimés en italiques.)

Quel beau pays que celui de l'Alsace!
Que de trésors sur sa vaste surface!
Des bords du Rhin jusqu'aux monts arrondis,
Que de bons cœurs! que de fronts érudits!
J'aime, ô Strasbourg, ta ceinture guerrière,
Tes gais trottoirs, ta paisible rivière,
Et ton beau dôme... Ah! voilà mon amour!
Ce noir géant au gracieux contour,
Ce doigt levé vers le séjour céleste!
N'oublions pas le monument modeste
De Gutenberg au front méditatif,
Ni de Kléber au geste impératif;
Double leçon de génie et d'audace.
J'aime Strasbourg, j'aime la belle Alsace!

Mais la médaille a son mauvais côté,
Un monstre, hélas! ternit cette beauté!
Dans cet éden, un lutin invisible
Du bon français est l'ennemi terrible.
Dans chaque bouche il entre adroitement
Et sur la langue agit perfidement.
On voudrait dire une belle parole,
Et, malgré vous, un quiproquo s'envole,
Un calembour, dont on est tout capot:
Pour un *chapeau* l'on prononce un *jabot*,
Pour *zèle*, *sel*, et pour *peur* on dit *beurre*.
Les Strasbourgeois l'éprouvent à toute heure.

Ah! prononcez avec le plus grand soin,
Maiselokker, ou gare à Baragouin!

On vous dira que le mal que j'indique
Par l'allemand facilement s'explique,
Et que la pipe y contribue encor.
Quand de la lèvre il presse ce trésor,
L'Alsacien faiblement s'inquiète
Si sa parole en devient incomplète.
Ce qu'il lui faut, c'est un tabac exquis [1]
Pour parfumer sa bouche et ses habits.
On vous dira que, dans chaque cuisine,
On se sert trop de beurre et de farine.
Que les pflouten, les noudeln, les knepfel,
Les nonnenpfurz et les wasserstrubel
Font dans la bouche une perfide colle
Qui doit gêner l'outil de la parole.
Mais, croyez-moi, parole de conteur,
De tout le mal Baragouin est l'auteur.
Voici des faits pour confirmer la chose :
Les faits sont tout dans les vers, comme en prose.

Dans un salon dernièrement un tel
Nous fatiguait de son babil mortel,
(Les Grecs nommaient ce genre de personne
Une clochette, un grelot qui résonne. [2])
Lorsque soudain ma clochette ou grelot
Vous disparaît, et l'on n'entend plus mot.
Où donc est-il?... Il trotte dans la neige,
Tient un fusil, a deux chiens pour cortége.
D'où vient cela? C'est que notre *jaseur*

---

[1] Plus ou moins exquis.
[2] Κωδων, cloche ou causeur veut dire.
(*Racines grecques.*)

Est devenu tout à coup un *chasseur*.
Il en riait, mais à l'instant la *glace*
Fond sous ses pieds et devient une *classe*,
Dont le mentor lui dit d'un grave ton :
Asseyez-vous, Monsieur l'Aliboron.
Loin d'obéir, il se sauve au plus vite.
Ses *gants* fourrés sont tombés dans sa fuite :
Il se retourne et les voit près de là,
Fait quelques pas pour les reprendre... Holà !
Un bruit perçant le repousse en arrière :
C'est du clairon la musique guerrière,
C'est le tambour et ses longs roulements,
Ce sont les pas de nombreux régiments.
Notre chasseur voit paraître à sa vue
Un vaste *camp* que l'on passe en revue.
Dans sa surprise il se frottait les yeux,
Lorsque au lieu d'un il en aperçoit deux ;
Car Baragouin, par un beau coup de maître,
Au lieu de *gants* a fait deux *camps* paraître.
Regardez bien ; l'un sur ses étendards
Porte un beau coq, l'autre des léopards ;
Que je redoute un pareil voisinage !
Mais quoi ! Déjà la querelle s'engage !
Déjà, déjà partent les premiers coups,
De toutes parts le bronze gronde... O fous !
Ce n'est pas moi qui leur fais ce reproche,
C'est Baragouin qui se tenait là proche.
Il a parlé, soudain tous les canons
Lancent en l'air des poulets, des chapons
Qui sur les rangs fondent comme la *grêle*,
Et ce beau coup termine la *querelle*.
Les vieux soldats demeurent confondus ;
Pas un *boulet*, mais des *poulets* dodus,
Mais des chapons que l'on n'attendait guère !

Hé bien! tant mieux! Vive la bonne chère!
Aussitôt, vite on saisit le butin;
Anglais, Français, on se met au festin;
Mais à la bouche à peine a-t-on les *vivres*,
Que tout à coup ils deviennent des *fifres*,
Et les friands sont forcés d'en jouer.
Charmant concert, il le faut avouer!
Mais quel émoi dans la cavalerie!
Qui met ainsi ces chevaux en furie?
Pourquoi, laissant refroidir leur poulet,
Tous ces guerriers font-ils le moulinet
De-çà, de-là? Mais voyons mieux la chose...
Tiens, tiens, vraiment, quelle métamorphose!
De tout cheval la queue, au lieu de *crin*,
S'est tout à coup recouverte de *grain*;
Énorme épi!... Jugez si la volaille,
A coups de bec attaque la trouvaille.

Maiselokker, o mes jeunes amis,
Ne riez pas, croyez à mes récits;
Ce sont des faits! et chacun sera sage
De corriger avec soin son langage.
Je continue à vous conter les tours
Que Baragouin opère tous les jours.

Se trouve-t-on devant une rivière,
Pour la passer, on revient en arrière;
Puis on s'élance, on fait un petit *bond*,
Et devant soi l'on admire un beau *pont*.

Dernièrement, sortant de sa cabane,
Un paysan voulait monter son âne,
Lorsque soudain cet animal *bâté*
Sous le manant se transforme en *pâté*.
Jugez s'il fut étonné du prodige!

Tout à coup le lion rugit, le lion paraît, et tous

Vers la forêt un autre se dirige,
Dans l'humble but de faire des *balais* ;
Quelle merveille! Il construit des *palais*!
Un autre voit l'orage le surprendre ;
Il pleut très-fort; sous quel abri se rendre?
Sous quel abri? Qu'il lève un peu le *doigt*,
Et le bonhomme est placé sous un *toit*.

O Baragouin, ces traits sont à ta gloire;
Mais je connais, hélas! plus d'une histoire,
Où ton caprice est brutal et méchant ;
J'en vais conter un exemple touchant :

Un cordonnier de notre voisinage...
Prenez plutôt quelque grand personnage,
Me direz-vous, un comte, un duc et pair,
Votre récit en aura plus bel air.
Un duc et pair, bien que très-honorable,
Est moins utile et moins indispensable ;
S'il a du lustre, un bottier, à son tour,
D'un coup de brosse en fait briller au jour.
Et Charles-Quint disait avec sagesse :
« Je puis donner des titres de noblesse,
« Changer en duc un pauvre homme de rien ;
« Mais Dieu, lui seul, peut faire un Titien. »
S'il eût parlé d'un artiste en chaussure,
Il n'eût pas dit une chose moins sûre.
Laissez-moi donc mon modeste héros;
Et cela dit, je poursuis mon propos.

Ce cordonnier, cet artiste à semelle,
Que je préfère et que Bruneau j'appelle,
Dans le quartier prospérait, florissait :
Aucun rival aussi bien ne chaussait.

Mais un matin, qu'à sa porte il étale
Bottes, souliers, en ligne bien égale,
Luisants chefs-d'œuvre et précieux dépôt,
Baragouin passe et prononce un seul mot.
Soudain ce cuir, toute cette fortune,
Devient cruchons, pots de terre commune :
Le malheureux a perdu son métier,
Et de *bottier* est devenu *potier*.
Figurez-vous son amère surprise!
Il croit longtemps que c'est une méprise;
Puis, furieux, il déserte l'endroit,
Et vers le Rhin se dirige tout droit :
Dans son esprit couve un projet funeste.
Il a pourtant serré ce qui lui reste,
Et, pour porter aisément le fardeau,
S'en est couvert, s'en est fait un chapeau.
Nouveau malheur! Du *paquet* qui chancelle
Une cascade en deux nappes ruisselle;
Notre héros laisse choir le *paquet*
Et reconnaît que c'était un *baquet*!
Que l'eau du moins calme un peu sa furie!
A ses regards s'offre une hôtellerie,
Ce port si doux pour le voyageur las;
Le malheureux y dirige ses pas,
Entre et s'assied... Plus prompt que la parole,
Le *banc* s'échappe, ouvre l'aile et s'envole,
Et mon bottier, déjà tout harrassé,
Jambes en l'air, est encor renversé;
Sous lui d'un *paon* il trouve le plumage.
Alors il court, il gagne le rivage,
Et sur-le-champ veut se jeter à l'eau,
Mais devant lui se présente un radeau;
Il y descend, s'assied et se repose,
Et mûrement considère la chose...

troi ; il avait donc fait mettre en grandes lettres,

C'était un soir vraiment délicieux :
L'air pur et frais, la verdure, les cieux,
Et le soleil, au bout de sa carrière,
En gerbes d'or répandant sa lumière,
Tout charmait l'œil avide de tout voir.
On avait fait pour le repas du soir
Un feu joyeux sur la masse flottante,
D'où s'élevait une flamme éclatante,
Jetant aux flots des ricochets d'éclairs,
Et de duvet un ruisseau dans les airs,
Légère écharpe ondoyant à la brise...

A cet aspect, Bruneau prend une prise ;
Puis il se dit : C'était un sot projet !
De me noyer ai-je donc tant sujet ?
Non... Assez tôt viendra l'heure fatale.
Voguons gaîment, vivons dans l'intervalle.
Il souriait... Quand sous lui le *radeau*
En un clin d'œil se transforme en *rateau*.
Notre bottier plonge, remonte vite,
Crie au secours, frappe l'onde, s'agite,
Veut fuir la mort... J'en aurais fait autant.
Il met la main sur le rateau flottant,
Monte dessus, et, reprenant courage,
Sur ce dada regagne le rivage ;
Mais, épuisé par un si grand effort,
Dans une grotte il se traîne et s'endort.

O doux sommeil ! Il est dans sa boutique,
Il croit chausser une riche pratique
Et manier le plus superbe cuir.
Que ne peut-il ainsi toujours dormir !
A son réveil, hélas ! il voit la *grotte*
Sur lui changée en boue infecte, en *crotte*,

Il se relève, il en a *tout partout* !
O Baragouin ! c'est le pousser à bout !
Le malheureux que le dépit transporte,
Devinant bien qui l'a mis de la sorte,
S'écrie : Infâme, animal, marsouin,
Singe, vipère, assommant Baragouin !
Et celui-ci qu'égayait l'aventure,
Ressent l'offense et comble la mesure :
Le croiriez-vous? il souffle sur Bruneau
Et le transforme aussitôt en *pruneau*.
Puis, laissant là cette pauvre victime,
Il vient vers vous pour quelque nouveau crime.
Maiselokker, prononcez avec soin,
Corrigez-vous, ou gare à Baragouin !

Gare au lutin qui rôde et qui ricane,
Prêt à semer calembours, coq-à-l'âne,
Rires malins, sarcasmes discourtois,
Et qui se plaît parmi vous Strasbourgeois.
Quel écrivain ferait la liste entière
De ses exploits dans la ville frontière !
Pour un seul jour, il en aurait sans fin !

Venez, entrons chez mon riche voisin :
C'est un grand jour, on célèbre la fête ;
Vous jouirez ; la musique est parfaite,
Comme la grâce et le charmant accueil,
Mais le langage, hélas ! voilà l'écueil !

Chut ! Dans la salle on fait déjà silence ;
Écoutons bien, un amateur commence.
C'est un artiste, un habile chanteur...
Qu'ai-je entendu ?... Quel accent !... Quelle horreur !
Il veut chanter : *Je préfère la brune* !
Et l'on entend : *Je préfère la prune* !

Il voulait dire : *O ma belle* ! et soudain,
On croit lui voir une *pelle* à la main.
Et tout à coup, pour couronner la chose,
D'un ton charmant voulant dire une *rose*,
Fi ! d'une *rosse* il vante la fraîcheur !
Fermons l'oreille à monsieur le chanteur,
Et sauvons-nous ; en vain sa voix est pure,
Son baragouin nous donne la torture.

Mais à Paris, sur un plus grand terrain,
Accompagnons un enfant du Bas-Rhin,
Un député solide, élu d'emblée,
Et suivons-le dans l'illustre assemblée.
A la tribune il se montre sans peur ;
Écoutons bien le nouvel orateur :
La question d'un intérêt immense
Sur tous les bancs commande le silence.
Faisant d'abord un beau geste d'effet,
« Messieurs, dit-il, j'expose mon *brochet*,
« Je serai court, écoutez, je vous prie.
« Messieurs, il faut sauver la *batterie*,
« Elle gémit sous le poids des impôts,
« Elle est *crevée*... » On sourit à ces mots.
Quelqu'un tout bas ainsi les interprète :
Projet, *patrie* et *grevée*... « On m'arrête,
« Dit l'orateur, et j'en suis fort surpris ;
« Vous connaissez la *tête*[1] du pays,
« La grande *tête* énorme, menaçante... »
Voyant alors la gaîté renaissante,
Avec dépit sa voix il fait tonner :
« *Fous*, *fous*, » dit-il ; chacun de s'étonner ;
De toutes parts on crie, on l'interpelle ;
Le président à l'ordre le rappelle.

[1] La dette.

« Mais, répond-il, je disais simplement :
« *Fous* m'arrêtez, Messieurs, à tout moment ;
« Je me tais donc et retourne à ma place. »
Ecoute-moi, noble fils de l'Alsace,
A Baragouin tu dois tout cet ennui ;
Futurs élus, méfiez-vous de lui.

Mais, voulez-vous un plus terrible exemple ?
Jeunes amis, pénétrons dans ce temple,
Dans ce saint lieu, palais de l'Éternel,
Où tout est grave, où tout est solennel.
Puisque c'est là que la sainte parole,
Dans nos malheurs, nous soutient, nous console ;
Que du mondain avec autorité
Elle confond l'orgueil, la vanité,
Et vivement émeut sa conscience,
Que le discours doit avoir d'excellence !
Quel style noble et quelle diction !
Ne suis-je pas rempli d'attention,
Comme on serait aux paroles d'un ange ?
Malheur, alors, si quelque mot étrange,
Laid avorton d'un langage imparfait,
Vient me choquer par son burlesque effet !
Si le pasteur, dans la sainte prière,
Fait retentir quelque faute grossière,
Pour *les auteurs* du Nouveau Testament,
Dit *les sauteurs*, indigne changement !
Et pour ces mots : *Recourez à la grâce*,
Distinctement recommande la *crasse* :
« Avec la *crasse* on brave le courroux
« Du tentateur qui *rote*[1] autour de nous. »
O prêtre saint, quel mot viens-tu de dire !
Je veux prier, tu me forces de rire.

[1] Qui rôde.

Ah! prends-y garde, articule avec soin,
Soigne ta langue, ou gare à Baragouin!
Pour échapper à toutes ses malices,
Maiselokker, prenez mes exercices,
Employez-les, revenez-y souvent,
Et pour finir, joignez-y le suivant :
Disons pourtant qu'aux rudiments d'histoire
De ce secret revient toute la gloire.
Vous le savez, Baragouin autrefois,
Chez les anciens a tourmenté les voix.
Il avait pris surtout pour sa victime
Un Grec fameux, un orateur sublime,
Qui, dans l'ardeur qu'il avait de parler,
Comme un marmot ne pouvait qu'épeler.
Ai-je besoin de nommer Démosthène?
Pour surmonter cette cruelle gêne,
Il dit d'abord : « Il le faut, je le veux. »
C'était bien dit, mais il fit encor mieux :
Il déclama sur les bords de l'Attique,
En temps d'orage, et sa voix héroïque,
Gênée en vain par de petits cailloux,
Volait au loin sur les flots en courroux;
Et de là vint son superbe langage.

Maiselokker, ayez même courage,
Au bord du Rhin déclamez tous les jours :
Sa voix de basse aidera vos discours.
Oh! prenez donc ce maître de musique.
Sur son gravier, mouvante mosaïque,
Cueillez le quartz, l'agate, le granit,
Qu'en petits œufs l'onde roule et polit,
Et d'un beau choix entourant votre langue,
Exécutez quelque belle harangue.
Parlez, chantez, déclamez avec soin,
Aux Allemands renvoyez Baragouin.

Mais, voulez-vous, sans sortir de la ville,
Jeunes amis, un moyen plus facile?
Chez l'épicier achetez des pruneaux,
Et mangez-les; mais gardez les noyaux;
Puis, essayez avec une douzaine,
De prononcer, d'articuler sans peine.
D'abord ce fruit, on doit s'en souvenir,
De Baragouin eut beaucoup à souffrir,
Et dans le cœur doit lui garder rancune;
Puis, le noyau conserve un goût de prune,
Plus que le goût, une miette du fruit;
Et pour ce brin la langue le poursuit,
De-çà, de-là, le tourne et le retourne,
Mais vainement, et la miette y séjourne.
Un seul peut donc m'exercer à ce point,
Et neuf et dix que ne feront-ils point?

Oui, j'ai trouvé la meilleure méthode,
Oui, les pruneaux deviendront à la mode.
Je les conseille au bon Alsacien;
Il a du goût, il sentira très-bien
De ce moyen la vertu souveraine.
Je vois déjà plus d'une bouche pleine,
Et des pruneaux que l'on mange partout.
Employez-les, vous Mesdames, surtout.
Si la maigreur creuse votre figure,
Quelques noyaux lui rendront la mesure,
Et vous aurez, ornement précieux!
Sur chaque joue une fossette ou deux.

Mamans d'Alsace, allez, je vous devine.
Je dis noyaux et vous dites praline;
Je dis cailloux au bord du Rhin choisis,
Et vous bonbons, pastilles, fruits confits,
Vous préférez ce charmant cailloutage;

De Chevalier vous gagnez l'étalage :
Quel beau gravier ! Quels superbes cailloux !
Allons, chéris, prenez, exercez-vous,
Douze à la fois, et puis, avec adresse,
Imitez bien l'orateur de la Grèce ;
Là sur le seuil, et le bruit du dehors
Sera la mer se brisant sur ses bords.
Que sur ce bruit votre voix retentisse,
Allons, chéris, commençons l'exercice.
Que Baragouin soit forcé de s'enfuir,
Ouvrez le bec...; Hélas ! comment l'ouvrir !

Le peuvent-ils, lorsque en pâte sucrée
Tous les bonbons en assiégent l'entrée !
Vous voyez bien que ces gentils marmots,
Sans accident ne diraient pas deux mots.
Doux embarras pour eux et pour leur mère !
Mais je ne puis y songer sans colère,
Moi, qui croyais que ces petits amours
Profiteraient si bien de mes discours,
Et deviendraient autant de Démosthènes !
Et j'en serai maintenant pour mes peines !
Oh ! ces bonbons, faits pour gâter la voix,
Que je voudrais les croquer à la fois !

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

GERMANISMES.

Ein Hahn saß zwischen
Den Zweigen eines Baumes.
(Schiller)

Un coq *était assis*
Entre les branches d'un arbre.
(*Traduction alsacienne.*)

C
trava
de l
livre
Gut
sa c
vrai
pas
et je
frir
mil
V
cat
tro
ou
le s
céc
cus
lib

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

Chers Maiselokker,

C'est une bonne fortune rare de recevoir son travail tout fait d'une main étrangère, et je viens de l'avoir pour la seconde partie de mon petit livre. Une famille de Colmar, la bonne famille Gutmann, a bien voulu me permettre de publier sa correspondance sur les germanismes. Il est vrai que si je n'ai pas pris la peine, je n'aurai pas non plus l'honneur; mais rien de plus juste, et je vous prie, chers amis, de m'oublier pour offrir toute votre reconnaissance à cette bonne famille.

Voici toute la part que j'ai prise à cette publication : j'ai souligné les germanismes que j'ai trouvés dans les lettres écrites après l'inspection, ou à partir des lettres du 7 avril, continuant ainsi le soin qu'a pris M. le commandant pour les précédentes. L'intérêt des Maiselokker étant mon excuse, je ne doute pas qu'on ne me pardonne cette liberté.

D'ailleurs, les fautes soulignées, ou bien, puisque je parle d'un livre imprimé, les fautes indiquées par des italiques, diminuent de lettre en lettre et disparaissent bientôt complétement. Ce progrès rapide sera d'un très-bon exemple.

Enfin, j'ai joint à la correspondance le cahier de Mlle Milde, ne craignant pas le reproche d'une répétition inutile. Qui de vous, chers amis, n'aura pas besoin de revenir sur ces corrections? Mais j'en ai ôté les tournures allemandes pour abréger autant que possible et pour vous aider à faire d'autant mieux dans la pratique cette séparation si désirable.

Maintenant, je répète à la famille Gutmann l'expression de ma reconnaissance, et je vous prie, chers amis, de lui montrer la vôtre de la manière qui lui sera le plus agréable, c'est-à-dire en faisant beaucoup de progrès.

Strasbourg, le 15 avril 1852.

I. D.

A MON CHER MAISELOKKER L. Z.

Non, tu n'as jamais dit, quoique fils de l'Alsace,
Un *jabot* pour *chapeau*, ni *glace* au lieu de *classe*;
Tu n'as point envoyé des guerriers aux *combats*,
En leur faisant brandir pour armes des *compas*;
Tu n'as point apaisé leur faim avec des *fifres*,
Lorsqu'ils ont tant besoin d'avoir de meilleurs *vivres*;
Du moins sur ce défaut mon souvenir dit non.
Et vous M. Z... entendez-vous L...,
Vous à qui, chaque jour, il récite, il explique,
Faire des *durs*, des *doux*, allemande musique?
Non, dit M. Z..., son accent est très-pur;
Je ne l'entends jamais faire ni *doux*, ni *dur*...

La chose est donc bien vraie, et je t'en félicite;
Pour un Maiselokker, c'est un rare mérite;
Aussi dans ce traité ton nom n'est-il présent
Qu'en ce livre second dont je te fais présent;
Livre où tu trouveras une liste bien grande
Des fautes que l'on doit à la langue allemande.
Celles-là, cher ami, tu les fais quelquefois,
Tu sais, dans ton cahier, combien je mets de croix!...

Je l'ai dit; cela vient de la bonne nourrice,
Qui fait faire avec elle un précoce exercice,
Et de son allemand nous apprend chaque jour,
Avec de gros baisers, la syntaxe, le tour;
Et cela vient encor de la douce grand'-mère
Qui dédaigne, en parlant, les règles de grammaire;
Mais pour mon jeune ami soyons un peu plus clair.
Attends, je le deviens... Un jour de cet hiver,
Nous étions près de l'Ill, quand un oiseau timide
S'envole tout à coup, part d'une aile rapide;
C'est un martin-pêcheur; ton œil le reconnaît;
Tu nous dis: « Voyez-le qui file comme un trait.
« Son plumage est d'azur, c'est un oiseau qui pêche;

Jugez s'il fut étonné du prodige!

« Maintenant il *s'assied* sur cette branche sèche;
« Là-bas tout près du bord... Ne le voyez-vous pas?
« Moi, je le vois très-bien... Il est *assis* là-bas!...
« *Froutsch*[1]! Il vient de plonger; il a pris quelque chose.
« Maintenant, de nouveau sur la branche il se pose.
« Vis-à-vis de mon doigt vous le verrez *assis*.»
A ce verbe *s'asseoir* aussitôt je souris;
Je songe à l'allemand, je songe à la nourrice
Qui prescrivait gesette à ta langue novice;
Je te montre comment ton langage a péché
En citant *le corbeau sur un arbre perché.*
Assis, se dit de l'homme et non d'un volatile.

Ne ris pas; ne crois pas la leçon inutile;
Lorsque tu seras grand, si tu parlais ainsi,
Quelque étranger moqueur pourrait bien rire aussi,
Et ta jeune moustache, irritable à l'offense,
Dresserait tous ses poils... Oh! j'en frémis d'avance!

« Il est *assis* là-bas, le beau martin-pêcheur!»
Hé bien! prends ton fusil; allons, jeune chasseur,
Allons, exerçons-nous, tuons avec adresse,
Non pas un seul martin qui fuit avec vitesse,
Solitaire Alcyon, ermite au bord des eaux,
Mais des tas de martins, mais des milliers d'oiseaux,
Ou plutôt des oisons, appelés germanismes,
Dont plusieurs ont bien droit au nom de barbarismes!..

La bouche chaque jour les laisse s'échapper;
L'oreille les reçoit... Comment les attraper?

Oh! mon jeune chasseur, ce serait impossible!
Quelque bien exercé que tu sois à la cible;
Quand même tu prendrais, pour cette chasse-là,
Les bottes, le fusil, l'adresse de papa.
Oh! tu te donnerais une fatigue vaine!
Mais tournons un feuillet, nous voilà hors de peine:

[1] Terme employé par des Maiselokker de ma connaissance pour exprimer le bruit que fait une petite pierre plate en tombant dans l'eau d'une grande hauteur.

Voilà tous nos oiseaux attrapés, encagés,
Pour être, sans délai, plumés, rôtis, mangés :
Les plus beaux, les plus grands sont dans cette volière :
Je viens te les offrir pour ta faim journalière.

Je viens... Non, soyons vrai ; c'est un autre que moi ;
C'est la maison Gutmann qui te fait cet envoi,
Qui t'offre d'amitié cette preuve parlante.
O maison généreuse ! O famille excellente !
Quel cœur elle fait voir ! Quoi ! donner sans façon
Le produit de sa chasse au beau premier garçon !...
Il est vrai, j'en conviens, qu'il mérite qu'on l'aime ;
Il fait très-volontiers de beaux cadeaux lui-même,
Et son air amical en rehausse le prix :
Les Gutmann de Colmar l'auront sans doute appris ;
Mais nous livrer, comme eux, une correspondance ;
Nous rendre les témoins, nous faire confidence
Des détails, des secrets de leur intérieur ;
Quel autre le ferait ?... Le monde est si rieur !
Surtout le jeune monde, et son ton si frivole !
Hé bien ! il m'a suffi d'une seule parole,
Et les dignes Gutmann ont rempli mon souhait :
Le mot de *bien public* a produit cet effet ;
Preuve que M. Max, malgré sa voix fautive,
Méritait d'être élu pour la Législative.

Madame montrait bien quelque appréhension :
Elle voulait, avant la publication,
Corriger, effacer maintes fautes de style,
Que n'épargnerait pas l'œil malin de la ville.
« Oh ! si j'avais pensé, dit-elle, avec regret,
« Si j'avais pu prévoir qu'on nous imprimerait !
« Combien j'aurais soigné cette correspondance !
« Elle manque d'esprit, de grâce, d'élégance...
« Tenez, Monsieur, je crois qu'il faut en rester là ;
« Qu'importe au bien public qu'on imprime cela ? »
Alors, moi qui connais des mamans la faiblesse,
Je lui dis : Songez donc, Madame, à la jeunesse,
Songez à ces bijoux, à ces minois charmants

Que leur mauvais français fait paraître allemands !
Vos lettres leur seront d'un extrême avantage.
De tous ces jeunes cœurs vous recevrez l'hommage.
Bien sûr, ils vont bénir la famille Gutmann ;
Ils chériront surtout l'excellente maman.
« Oh ! dans ce cas, dit-elle, avec un doux sourire,
« Imprimez-nous, Monsieur ; je n'ai plus rien à dire :
« Ou plutôt, attendez ; voici ce que je dis :
« Embrassez bien pour moi tous ces petits amis,
« Bien fort, comme ferait une maman très-bonne. »

Je le fais, cher L..., en ta seule personne :
Tu représentes bien tous nos jeunes garçons,
Nos gais Maiselokker... Oh ! j'entends tous les bons !

CORRESPONDANCE

DE LA FAMILLE GUTMANN

OU

LA VOLIÈRE AUX GERMANISMES.

MEMBRES DE CETTE FAMILLE.

M. MAX GUTMANN, marchand de cuirs, candidat aux élections pour l'Assemblée législative.

Mme JULIE GUTMANN, née REDLICH, son épouse.

Mlle PAULINE, leur fille.

M. JULES, leur fils, élève du Gymnase de Strasbourg.

M. FRITZ REDLICH, commandant d'artillerie, oncle de Jules qui loge chez lui.

CORRESPONDANCE.

Colmar, le 25 mars.

Cher Fritz!

Ne prends pas pour mauvais que Max persiste dans son opinion et dans sa candidature. Il t'en dira les raisons; il te parlera de sa politique du bon sens qu'il croit la meilleure pour la République. Quant à moi, ma politique, tu le sais, est l'amour de mes enfants; c'est pour eux uniquement que je voudrais habiter Paris. Voilà notre Pauline âgée de quinze ans; il faudra songer bientôt à la marier, et comment le faire d'une manière convenable dans une petite ville comme Colmar? Quelles ressources y trouver aussi pour terminer son éducation? Je ne vois que dans la capitale des maîtres assez habiles et puis des partis dignes de ma Pauline. Dis-moi, cher Fritz, n'es-tu pas de mon avis? Ne trouves-tu pas qu'*elle donnera, cette chère* enfant, une très-belle Parisienne? Les beaux cheveux blonds, ses yeux bleus, son air modeste et distingué, feront *pour sûr* impression, et dès que Max sera représentant, je ne doute pas que

ma Pauline, avec tout cela et une riche dot, *ne marie* quelque... Mais, si j'achevais, tu me trouverais peut-être trop ambitieuse. Ne parlons que de l'éducation; c'est un point assez important. Et notre Jules? Ne penses-tu pas comme moi qu'il faut aussi Paris à *ce garçon*? Qu'il lui faut des maîtres français et des meilleurs, lui qui a une tête toute française et tant d'intelligence? Nos bons professeurs de Strasbourg ne savent pas le prendre; je l'ai toujours dit... Mais tu ne partages pas tout à fait notre opinion là-dessus, je le sais, et j'arrive à un point qui aura certainement toute ton approbation. Je veux dire, cher Fritz, que nous aurons, Max et moi, l'avantage d'avoir nos deux enfants auprès de nous; tu comprends très-bien ce charme; j'ajoute même que ces deux chéris, si différents en tout, se corrigeront l'un l'autre. La blonde Pauline, avec sa modestie et sa timidité, modérera la pétulance et le babil de la tête noire, tandis que la gaîté de celle-ci réveillera celle de la sœur. Vraiment, cher Fritz, je ne vois rien au-dessus de ce bonheur! N'est-ce pas? Tu approuves ma politique et tu votes pour notre séjour à Paris? Dis-le-nous vite, vite, car nous tenons beaucoup, Max et moi, à ton approbation.

Ta sœur qui t'aime,

JULIE GUTMANN.

Strasbourg, le 27 mars.

Chère sœur,

J'ai reçu vos deux lettres en même temps, et voici ma réponse : Approuvé la politique du bon sens et surtout celle de l'affection. En avant, maintenant, et ne vous laissez pas rebuter par maint obstacle dont j'ai parlé dans ma précédente lettre. Un seul petit conseil à ma chère nièce. On nous prend à Paris pour des Allemands ; on trouve notre prononciation barbare et l'on se permet d'en rire. Je voudrais la préserver de ce ridicule, dont je me rappelle avoir souffert à Saint-Cyr, malgré mes galons. Vous avez tout le temps nécessaire. Étudiez vite ces tournures qui viennent de l'allemand et remplacez-les par un français correct. On appelle cela des *Germanismes*. Il faut tous les laisser en Alsace. Quant à Jules, je ne l'avertis pas ; je le livre sans merci aux rieurs.

Adieu, chère sœur, mille vœux pour l'élection de ton mari.

FRITZ REDLICH.

Colmar, le 28 mars.

Cher Fritz,

Tu m'as beaucoup effrayée avec tes germanismes, et je l'ai été encore davantage hier au

soir par la conversation d'un de nos invités. Tu vas voir que le ridicule dont tu nous menaces *commençait* déjà. Tu connais M. Derb, ce rédacteur de journal si malicieux. Max l'invite par politique. Mon cher mari dit qu'il faut agir maintenant et accaparer des votes; ce qui veut dire qu'il ne fait pas mal agir sa pauvre femme. Mais patience! Nous nous en consolerons dans la Législative. Ce M. Derb donc était assis à ma droite et causait avec Mlle Milde. Tout à coup il se met à parler de l'arrivée des représentants alsaciens à Paris et de la surprise que leur langage y causera. *Il disait* qu'on se moque déjà de ces phrases allemandes.

A combien sommes-nous? A vingte.

Venez-vous avec? Kommen Sie mit?

Voulons-nous sortir? Wollen wir ausgehen?

Je me recommande. Ich empfehle mich, au lieu de : J'ai l'honneur de vous saluer.

Que ne dira-t-on pas, *disait* M. Derb, lorsque nos représentants parleront de Schoppen, de Groschen, de Knepfeln? Que l'un dira : Ich habe ein kurzes Gesicht, *j'ai le visage court*, au lieu de : *j'ai la vue basse*, et l'autre : *Ma femme est morue*, au lieu de : *ma femme est morte; me voilà bœuf*, au lieu de : *me voilà veuf?* Puis *il citait* beaucoup d'autres fautes, et juge de ma mortification, cher Fritz, lorsque j'*en reconnaissais* plusieurs que nous faisons tous les jours. Aussi j'osais à peine ouvrir la

bouche de crainte de ce M. Derb dont le nez est pointu, mais dont la langue l'est bien davantage, et j'étais bien fâchée que Max l'eût invité. Enfin cependant, je me suis dit : Patience! Nous avons peut-être le temps de nous corriger, et puisque Fritz nous le conseille, prions-le vite de venir à notre aide. Vite, vite, cher frère, envoie-nous quelque bon livre sur les germanismes. Nous n'osons en demander ici de peur de faire jaser. D'ailleurs, on doit trouver cela beaucoup mieux à Strasbourg. Enfin, très-cher, sois notre instituteur, toi qui as si bien profité de ton séjour à Paris. Nous suivrons à la lettre tout ce que tu diras, et jamais maître n'aura eu des élèves plus appliquées ni plus reconnaissantes.

Ta sœur qui t'aime,

JULIE GUTMANN.

Strasbourg, le 29 mars.

Chère sœur,

Diable! voilà un beau grade que vous donnez à un commandant d'artillerie! Heureusement qu'il ne faut pas subir d'examen pour cela.

Hé bien! chères élèves, je vous dirai que votre maître n'est pas moins embarrassé que vous. Aucun libraire n'a de bon ouvrage sur les germa-

nismes. L'un m'a envoyé un gros *Meidinger* avec une liste très-incomplète à la fin ; l'autre, un petit livre dont le titre m'a séduit : *Les Germanismes corrigés*, mais qui ne vous convient guère mieux ; cependant je vous l'envoie avec un second conseil, puisque le premier a produit tant d'effet.

Pourquoi ne feriez-vous pas vous-mêmes ce recueil? Il s'agit d'une petite liste, car elle ne doit se composer que des tournures empruntées à l'allemand et non des locutions vicieuses communes à toute la France. On peut même se borner aux principales fautes de ce genre, et trois dames de bonne volonté suffisent de reste pour cela. De quoi ne viendraient-elles pas à bout? Elles triompheraient d'une armée entière ; à plus forte raison mettront-elles en fuite quelques pauvres cosaques. Allons ! je promets la croix à ma nièce. En avant ! qu'elle se distingue !

Votre très-attaché maître,

FRITZ REDLICH.

Colmar, le 30 mars.

Bien-aimé oncle et maître,

Voici ta petite nièce qui se jette dans tes bras et qui t'embrasse bien fort malgré ta moustache ; puis... voyons, qu'est-ce que je voulais dire?..

Ah! ah! le voici : je viens te dire, cher maître, que je veux obtenir ta récompense, une croix, deux croix. *Pour sûr*, je les mériterai; tiens les prêtes, et en avant marche! Où sont ces germanismes? Où sont ces cosaques de la langue? Conduis-nous vite contre cet ennemi. — Ah! j'oubliais que tu nous dis de les chercher nous-mêmes. Mais, cher oncle, comment trouver des fautes que l'on fait soi-même? *Si on les connaîtrait*, est-ce qu'on les ferait?

Voilà mon cher maître que je tourmente; mais ce ne sera pas pour longtemps. Apprends, très-cher, que nous les avons ces cosaques. Nous les avons pris tous comme dans un filet, Mlle Milde les a trouvés parmi ses papiers emprisonnés dans un beau cahier, dont les verrous sont des rubans roses. Voilà qui est charmant, et la victoire ne se fera pas attendre. Prépare donc les croix.

Ce qui n'est pas charmant du tout, c'est le petit livre *Des Germanismes corrigés*. Ne prétend-il pas ce petit livre, qu'il faut que je dise en parlant de mes boucles de cheveux, des *tire-bouchons*. Il cite, comme autorité le dictionnaire de l'Académie. Moi, je cite celui du bon goût et j'en appelle aussi à notre cher maître. Est-il vrai, dis-moi, que les dames à Paris disent toujours : « Des *tire-bouchons*; j'ai les cheveux en *tire-bouchons*; mes « *tire-bouchons* ne tiennent pas? » Et qu'elles trouveraient très-mal si je disais : Mes boucles ne

tiennent pas? J'avoue que je préfère ce germanisme au mot correct de MM. les académiciens. *Mes boucles*, meine Locken, c'est doux et souple comme l'objet désigné, tandis que mes *tire, tire-bou-bouchons*... Je ne me tirerai jamais de ce vilain mot-là.

Adieu, cher maître, délicieux maître aux grosses épaulettes; je te paie déjà en bonne monnaie d'affection, et je t'embrasse comme au commencement de ma lettre... *e rinforzando*, comme dit ma musique.

Ta nièce, PAULINE GUTMANN.

Strasbourg, le 31 mars.

Chère espiègle,

Tu as doublement raison, d'abord contre ton maladroit de magister qui vous donne un devoir trop difficile, et puis contre MM. de l'Académie qui changent en tire-bouchons tes belles boucles soyeuses. C'est, sans doute, parce que ces messieurs portent perruque.

Cependant, chère espiègle, je hasarde encore un conseil, car votre maître sera du moins fort en conseils. Joignez à l'étude de votre recueil des lectures le soir à haute voix. Le bon style de nos auteurs se gravera ainsi dans votre mémoire et vous

aidera à chasser les germanismes. Je laisse, Mlle Milde, ta chère instutrice, développer un peu mieux ce point. Je suis en grand costume, chère enfant, et par conséquent gêné pour écrire. C'est ton étourdi de frère qui m'oblige d'aller chez un professeur réparer une nouvelle sottise qu'il a faite. Je voulais lui confier vos projets ; au lieu de cela, je vais l'obliger de me lire, chaque soir, à haute voix quelques pages de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*. Il faudra bien qu'il marche au pas.

Adieu, ma chère élève, ne dis rien à tes parents de la faute de Jules.

Ton oncle affectionné,

FRITZ REDLICH.

Colmar, le 1er avril.

Cher Fritz,

Je t'écris *en place* de Pauline qui brûlait d'envie de le faire ; mais elle aurait manqué sa leçon de musique. Je lui ai fait comprendre que cette leçon est de la plus grande importance pour une future Parisienne, pour une jeune fille d'un riche représentant, qui sera invitée souvent dans le grand monde. C'est que, cher Fritz, je veux qu'elle paraisse avec éclat dans la haute société. *Pour*

sûr, ce n'est pas trop rêver pour elle que le titre de comtesse ou de duchesse! Mais c'est de son étourdi de frère que je veux te parler. Quelle nouvelle sottise a-t-il donc faite? Quelle tête que ce garçon! C'est comme j'ai dit : il lui faut Paris; c'est là seulement qu'on pourra le dompter. *Si seulement* nous y étions déjà! Je veux, en attendant, lui laver la tête d'une belle manière, et je te prie de lui remettre la lettre ci-jointe.

Reçois, cher Fritz, nos plus affectueux remerciments pour toute la peine que te donne cet étourdi.

Ta sœur qui t'aime,

JULIE GUTMANN.

Cher garçon,

Combien tu nous fais de la peine! Est-ce ainsi, cher enfant, que tu remplis tes promesses? Sois donc gentil *une fois* pour ces bons professeurs du Gymnase. Prends exemple *sur ta* sœur; je ne te demande *rien d'autre*. Quoi! un grand garçon comme toi ne pourrait faire aussi bien qu'une jeune fille! Sais-tu ce qu'elle fait maintenant ta gentille sœur? Je suis bien aise de te le dire; *pense!* elle apprend les fautes de français que l'on fait en Alsace et qu'on appelle des germanismes. C'est si important! *Pense-donc*, cher Jules, si *vous iriez* un jour à Paris, tout le monde, en vous entendant, rirait *sur vous*. Je ne dis pas, cher gar-

çon, que vous irez à Paris; mais, tu le sais, on n'est sûr de rien dans ce monde, et il faut, quand on est jeune, apprendre à bien parler. J'espère que tu vas le faire, chéri, avec ta bonne sœur. Elle t'enverra une liste de ces vilaines fautes, et vous les étudierez ensemble pour faire plaisir à vos bons parents. N'est-ce pas, chéri, tu vas nous faire ce plaisir. Surtout sois bien *gentil* avec tes professeurs; c'est la recommandation de ta mère *qui t'aime*.

JULIE GUTMANN.

P. S. Hilaire Vogel sort d'ici. Nous l'avons chargé de demander pour nous à son père l'*Histoire de Napoléon*, par *Bossuet*. Il ne manquera pas de le faire, et nous rirons ce soir à ses dépens, car il viendra avec son père à notre soirée. *Si seulement* ce poisson d'avril le rendait plus appliqué à ses leçons d'histoire! J'entends rire Pauline de cette mystification qu'elle a imaginée. Elle a fait plus encore. Elle a deviné aux yeux de cet espiègle qu'il voulait t'envoyer un poisson d'avril dans une lettre qu'il nous a remise pour toi. Puis, en regardant à travers le papier, elle a vu un grand poisson dessiné, ce qui mettait la chose hors de doute. Aussitôt Paulette se met à calquer le poisson en dehors, et renvoie la lettre à l'auteur malgré mes représentations. Tu vois, cher Jules, combien cette sœurette prend tes intérêts. Je t'en prie, étu-

tombant dans l'eau d'une grande hauteur.

die bien l'histoire pour ne pas faire des quiproquo comme celui d'Hilaire Vogel.

Strasbourg, le 2 avril.

Chère sœur,

Puisque Paulette, en vraie demoiselle, n'a pu garder mon secret, voici la faute de Jules ; tu verras qu'elle n'a rien de grave et ne doit pas t'inquiéter : Mercredi le professeur d'histoire a trouvé la phrase suivante dans sa rédaction : « Les Saxons « attendaient pour se venger que Charlemagne *soit* « *engagé* dans de nouvelles guerres. » Il faut, *fût engagé*, parce que le présent du subjonctif ne se met que lorsque le premier verbe est au présent ou au futur de l'indicatif. M. B., ayant dit qu'il n'avait vu faire cette faute qu'en Alsace, a blessé vivement notre Jules qui se croit le style et l'élocution tout à fait français. Bientôt nouvelle faute et nouvelle blessure. Le professeur qui connaît l'esprit avantageux de notre jeune homme et qui veut l'en corriger, s'arrête encore à cette phrase : « Charle- « magne *fondit* dans son palais une école qui fut « nommée *palatine*. » Il déplore le sort d'une école « *fondue*, et des pauvres élèves qu'elle renfermait peut-être. Il s'étonne que les historiens n'en aient rien dit. Alors Jules impatienté a dit à demi-voix : Quand cessera cette blague ? et le professeur l'a

mis à la porte. Voilà tout le mal avec sa correction. Maître Jules en profitera.

Le soir, à propos des germanismes que tu veux qu'il apprenne, j'ai fait un peu comme son professeur; je l'ai humilié. Monsieur prétendait n'avoir pas besoin de cette étude, et tout à coup, comme par un fait exprès, il laisse échapper, l'une après l'autre, cinq de ces fautes, que je ne manque pas de relever. Alors tout capot, il m'a dit qu'il attendra la liste de Pauline. Prie cette chère enfant de la lui envoyer au plus tôt, et je me charge du reste.

Comment va l'élection? Je pense que vous faites marcher cela d'un bon pas.

Votre affectionné, FRITZ REDLICH.

Colmar, le 3 avril.

Cher, très-cher frère,

Mille remercîments de la peine que tu prends pour Jules. Je craignais que sa faute ne *soit* beaucoup plus grave, et ta lettre me *rassurait;* mais elle n'est que trop grande encore. Mon Dieu! quel langage! quelle grossièreté! C'est désolant! Et moi qui l'ai si souvent repris, dans les vacances, de ses termes de collégien. Il disait à tout propos: *Ma foi oui, ma foi non. Mâtin!. c'est embêtant!*

c'est chicard, et autres expressions aussi inconvenantes. *Pense donc! s'il irait à Paris* nous faire rougir par cet ignoble langage! Je t'en prie, cher Fritz, oblige-le de faire une liste de ces termes grossiers et de les remplacer par de plus honnêtes. *S'il faudrait même négliger un peu pour cela ses études*, hé bien! *il oserait*. En effet, cher Fritz, nous ne tenons pas à ce que Jules finisse à Strasbourg. Il aura dans la capitale beaucoup plus d'émulation. Il respectera ses maîtres, parce qu'il saura que ce sont les meilleurs du monde, et ceux-ci auront plus de soin de lui à cause de son père, membre de la Législative.

Puisque tu me demandes, cher Fritz, des nouvelles de l'élection, je te dirai que tout marche à souhait. Max est plein d'ardeur et s'exerce souvent à lire à haute voix. Hier, *il s'appuyait* contre la console, pour être libre de faire des gestes, et *pour sûr*, cher Fritz, il déclamait aussi bien que notre meilleur prédicateur. La veille nous avions ces messieurs de la politique à dîner; on a été très-gai; les toasts ne cessaient pas; celui de Max a été extrêmement applaudi: « Au bon sens de la future « assemblée, et *à rien d'autre!* » Tu vois que nous sommes sûrs de l'élection. *Si seulement* nous parvenons à ne plus faire de germanismes!

Ta bien attachée *sœur qui t'aime*,

JULIE GUTMANN.

Cher oncle,

Je viens à toi l'oreille basse, bien basse; je m'arrête; je n'ose avancer, car ton secret n'a pas été gardé... N'a pas été gardé par qui?

Ah! voilà mes petites oreilles qui se relèvent, et *elles osent*, car Paulette n'en peut rien; non, ta petite nièce, *quoique vraie demoiselle, n'en peut rien. Et qui est-ce qui en peut donc?* Attends, je vais te le dire. Celui qui en peut, cher oncle, c'est toi-même, toi qui écris si bien, si bien que tout le monde veut te lire. Mutter m'a pris ta dernière lettre et a connu ainsi la faute de Jules.

Ce pauvre Jules! Comme j'aimerais savoir les cinq germanismes qu'il a faits coup sur coup! Comme j'aimerais commencer la liste par ceux-là! Je me le représente, ce cher Loulou, devant son oncle, devant son juge. Oh! comme il est étonné! Voyez donc ces grands yeux noirs, et cette bouche qui hésite de sourire et ce nez relevé qui conserve encore de la hardiesse; mais il en reçoit ce petit nez. Pan, pan, pan... cinq germanismes sur le petit nez! Quelle razzia! oh! qu'il me tarde de les connaître! N'est-ce pas, cher oncle, tu vas me faire ce plaisir; c'est pour les recevoir plus tôt que je termine ma petite lettre par une embrassade bien grande.

Ta très-affectionnée nièce,

PAULINE GUTMANN.

Post-scriptum de la maman.

En vérité, cher frère, cette aventure des cinq germanismes me remplit de crainte pour moi-même. N'en as-tu pas trouvé beaucoup dans mes lettres? Sois assez bon, cher Fritz, pour m'en faire une liste que j'étudierai aussitôt. *Si seulement nous avions* eu, Max et moi, d'aussi bons maîtres que ceux de nos enfants! Mais patience! nous réussirons avec notre excellent maître à épaulettes.

JULIE GUTMANN.

Strasbourg, le 4 avril.

Chères écolières,

Vraiment, vous me donnez de la besogne, et je commence à comprendre que la tâche de votre magister n'est pas une sinécure. Commençons par la maman. Je ferai, chère sœur, la liste de tes fautes; mais permets-moi de ne pas exiger de Jules celle des termes grossiers dont tu te plains, parce qu'il est bon de ne l'occuper d'abord que des germanismes. D'ailleurs, on emploie ces termes à Paris comme ici. Partout les jeunes gens cherchent ce qui est expressif, et se contentent de celui qui est facile, de l'expressif, hélas! trop

souvent ignoble. A Saint-Cyr on employait, de mon temps, tous les mots que tu cites et bien d'autres encore, *rosser, chiquer, la caboche* (la tête), *être collé, dégommé, coulé, enfoncé, un chien de problème, un sâle de problème*. Je te dirai ensuite que, dans la bonne société, on s'interdit ces chiffons; on sait bien qu'ils y seraient très-déplacés. Cependant, mieux vaudrait parler toujours bien. On peut par inadvertance lâcher dans un salon un vilain mot auquel on est habitué; mon brave canonnier dernièrement s'est excusé d'avoir dit devant moi *gredin*. J'en parlerai à Jules et peut-être obtiendrons-nous un progrès aussi de ce côté.

Maintenant, chère sœur, je te quitte pour m'adresser à ma méchante petite nièce.

Chère espiègle,

Est-ce gentil, dites-moi, de prendre ainsi votre maître en faute, votre respectable magister, et de venir l'oreille basse pour mettre en danger les siennes? Hé bien! voyez comme ce maître est bon; il vous envoie sans retard les cinq germanismes demandés; mais gare! gare! Jules saura se défendre.

1. Le vieux Berlingot a toujours sa cocarde tricolore après son chapeau.

2-3. Lorsqu'il rencontre l'autre marchand, *c'est qu'il* A son chapeau.

C'est que est inutile. Au lieu de *il commence*, il faut

commence à crier plus fort : Berlingots ! Deux pour un sou. Rien au-dessus pour le rhume, pour la poitrine ! Deux pour un sou.	dire *il se met* à crier plus fort.
4. Mais il n'en vend *de longtemps pas* autant que l'autre.	*De beaucoup pas autant.*
5. Tiens, je ne croyais pas *que je fasse* autant de germanismes !	*Que je fisse* autant...

Maintenant, chère espiègle, c'est à toi d'envoyer ta liste, ou bien, ce qui nous serait bien plus agréable à Jules et à moi, de nous l'apporter en venant avec ta mère dimanche par le train de plaisir. J'y gagnerais deux choses, d'abord la décharge de la liste que j'ai promise, et que je ferais bien plus vite de vive voix ; ensuite, le plaisir de vous avoir toute une journée. Allons ! Pas accéléré, en avant... Marche,

Vers ton oncle affectionné,

FRITZ REDLICH.

Colmar, le 5 avril.

Très-cher oncle,

Je t'écris toute contrariée, horriblement contrariée. *Pense donc,* nous ne pourrons demain passer la journée avec toi ! Le dimanche est notre

grand jour de politique! grand jour d'invitations pour accaparer des votes! Voilà un beau train de plaisir pour ta pauvre nièce! Oh! comme c'est .... contrariant! j'allais dire un mot de collégien. Au lieu du grand plaisir d'être avec toi, je devrai remplir ici tristement mon rôle d'adjudant, d'adjudant n° 2, sous Mlle Milde qui est le n° 1er. Je vais avoir, à l'instant même, l'agrément d'écrire les noms de ces messieurs, MM. Derb, Pfiffer, Cracmann, Vogel, Droll, Dickhans, Zorn et Michel, et Mathis et Hœffele, et Vielfrass; et ce dernier ne manquera pas demain de m'appeler Poulette, et de voter, à la fin du dîner, pour que je chante. En voilà, cher oncle, du traurig et pour toi aussi, notre excellent maître, qui vas être obligé d'écrire la liste de maman. Mutter craint cette liste, et cependant elle la désire aussi. Cette pauvre maman! quelle peine elle a! *Pour sûr*, c'est pour elle seule et pour *personne d'autre* que je tâcherai d'être aimable comme elle me l'a recommandé. Elle m'a dit : Chère Pauline, ne fais pas paraître ton mécontentement; moi aussi, chère enfant, j'en éprouve beaucoup de ne pouvoir aller chez ton oncle, mais il s'agit de l'élection, vois-tu; nous sommes en pleine Législative. Allons, sois gentille, et surtout fais bien attention aux germanismes.

Oui, oui, chère mère; mais en attendant, mon cœur sera tout entier à Strasbourg auprès de ce

très-cher oncle et de Jules que j'embrasse tous deux bien tendrement.

PAULINE GUTMANN.

Strasbourg, le 6 avril.

Chère nièce,

C'est moi qui suis contrarié vraiment; mais comme dit ta bonne mère, l'élection avant tout; ainsi, sois aimable, ma fille, sers de bon adjudant à ta mère. D'ailleurs, pour diminuer notre dépit mutuel, je te dirai que nous avons, dès lundi, une inspection inattendue, de sorte que ton pauvre oncle sera probablement demain autant occupé que toi. J'ai fait vite un choix de quelques germanismes dans vos lettres, de crainte de ne pouvoir m'en occuper plus tard.

GERMANISMES DE LA MAMAN.

Cher Fritz!

Ne prends pas pour mauvais....

Elle donnera une très-belle Parisienne.

Pour sûr.

Je ne doute pas qu'elle *ne marie* quelque comte.

Il faut Paris pour ce garçon.

Cher Fritz, (avec une virgule seulement).

Ne trouve pas mauvais; ne prends pas en mal que....

Elle fera une très-belle Parisienne; elle sera....

Certainement.

Qu'elle n'épouse quelque....

Le mot *garçon* ne s'emploie seul que pour désigner le sexe, un homme non marié, un domestique dans un lieu public. Quand il doit rempla-

Ta sœur qui t'aime. Deine dich liebende Schwester.	cer Knabe dans un cas comme celui-ci, on l'accompagne d'un adjectif; jeune garçon, grand garçon, etc. Ta sœur affectionnée.
Le ridicule commençait.... M. Derb disait... il citait.... j'en reconnaissais plusieurs.	A commencé.... il a dit.... il a cité.... j'en ai reconnu....
Hier, il *s'appuyait* contre la console et *il lisait* aussi bien que notre meilleur prédicateur.	Hier, il s'est appuyé et il a lu. Prenez bien garde à l'emploi de l'imparfait qui remplace souvent à tort en Alsace l'un des passés. Un autre exemple peut vous montrer clairement la différence. *Quand tu écrivais ta lettre, tu faisais des germanismes sans t'en douter.* Voilà l'imparfait employé correctement. *Dans cette lettre que je viens de lire tu faisais plusieurs germanismes.* Voilà ce temps mal employé. Il faut : *tu as fait des germanismes.* Je vous renvoie à la grammaire pour plus ample explication.
Si seulement nous y étions déjà !	Que n'y sommes-nous déjà ! Plût à Dieu que nous y fussions !
Sois donc gentil une fois !	Sois donc sage. *Gentil* veut dire mignon et beau à voir, gracieux. *Une fois* ne s'emploie pas en français d'une manière explétive comme en allemand.
Je ne demande rien d'autre.	Je ne demande pas autre chose; c'est tout ce que je demande...
Pense !...	Imagine-toi... faute très-commune.
Si vous iriez un jour à Paris...	Si vous alliez... On n'emploie jamais en français le

On rirait sur vous.	conditionnel avec si : on met l'imparfait de l'indicatif. On rirait, on se moquerait de vous.
Je craignais que sa faute *ne soit*...	*Ne fût*. J'ai expliqué ce germanisme dans le récit de la sottise de Jules.
S'il devrait pour cela négliger un peu ses études, hé bien ! il oserait !	S'il devait négliger un peu ses études ; il le pourrait, cela lui serait permis. *Oser* veut dire *avoir le courage*, *avoir la hardiesse*. On ne peut l'employer dans un autre sens. Germanisme fréquent.

GERMANISMES DE PAULETTE.

Pour sûr... Si on les connaîtrait... Elles osent (les oreilles de Paulette osent...) Pense donc... Pour personne d'autre...	Voir pour ceux-là la liste de la maman.
Ta petite nièce n'en peut rien. Qui est-ce qui en peut donc ? Celui qui en peut, cher oncle, c'est toi-même.	Ce n'est pas la faute de ta nièce. De qui donc ? c'est ta propre faute, cher oncle. Tout au plus pourrait-on dire pour Ich kann nichts dafür. Je n'y peux rien.

Il faut vraiment qu'il s'agisse de Cosaques pour que je bataille ainsi avec la plume. Il me semble que je viens de faire une campagne. Dis-moi, petite, est-ce que cela ne vaut pas des galons de maître d'école? Et un bon baiser par-dessus le marché? Je tiens surtout à cette seconde récompense.

Ton affectionné oncle et magister,

FRITZ REDLICH.

Colmar, le 7 avril.

Très-cher oncle,

Voilà qui est bien contrariant que cette inspection! Que ferons-nous maintenant sans notre cher maître! Plus de correspondance avec toi. Maman la défend pour ne pas abuser de ta complaisance. Peut-être aussi parce qu'elle a peur de faire encore des germanismes. Oh! quelle liste! quelle surprise pour cette chère maman! Comment! tant de fautes! Herr Jeh! Et là-dessus, nous les avons vite étudiées, et nous pensons, en même temps, à la peine que tu as prise, à la bonté inépuisable de ce cher oncle. Oui, nous allons le laisser tranquille un moment. Puis, après avoir bien étudié nos germanismes, nous lui écrirons de nouveau et d'une manière plus correcte. Maman m'a donné un ordre contraire à l'égard de Jules : elle veut que je ne le laisse pas tranquille. Je vais donc, très-cher oncle, m'adresser à lui. Mais ce ne sera pas sans t'avoir donné du fond du cœur le salaire que tu demandes, un, deux, trois, mille baisers. J'ai prié maman, qui a fait plus de fautes que moi, de me laisser payer pour elle ; tu es donc prisonnier dans mes bras, longtemps prisonnier de ta petite nièce.

PAULINE GUTMANN.

Colmar, le 7 avril.

Cher petit frère,

Avant d'ouvrir ma lettre tu en savais le contenu. Tu sais que je t'envoie une liste de germanismes, nouvelle étude ajoutée à celles de ton Gymnase. C'est peu amusant; mais c'est très-utile, cher Loulou ; tu le verras plus tard. D'ailleurs, je ne t'enverrai pas la liste entière tout d'un coup ; je la diviserai en fragments, en *décades* par exemple, et nous aurons le plaisir de nous écrire chaque jour. Voilà qui sera charmant, n'est-ce pas? Prächtig! Allons! cher Loulou, ceci vaut mieux que le grec. Au moins ne sera-t-on plus exposé à dire, comme un jeune savant de ma connaissance : *Nous étions à vingte!* et à se faire reprendre par une dame qui ne sait ni grec ni latin; mais qui sait que l'on doit dire en français, *nous étions vingt;* sans faire sonner le *t*.

Ne m'en veux pas, cher Loulou; ton front se rembrunit, mais j'y dépose vite un baiser pour y ramener la sérénité.

Ta petite sœur, PAULINE GUTMANN.

Aujourd'hui la décade sera de quinze germanismes parce que tu connais les cinq premiers.

I.

1 Le vieux Berlingot a toujours sa cocarde après son chapeau.	A son chapeau.

2-3. Aussitôt qu'il voit son concurrent, c'est qu'il commence à crier plus fort :	*C'est que* est inutile. Au lieu de *il commence à* crier : dites : *il se met à* crier...
4. Il n'en vend *de longtemps* pas comme l'autre.	Il n'en vend *de beaucoup* pas autant que l'autre.
5. Tiens, je ne croyais pas que *je fasse* autant de germanismes.	Je ne croyais pas que *je fisse* (voy. *Gramm. de Noël et Chapsal*, § 576).

Première décade.

1. Voici *une place* où il y a beaucoup de poussière ; j'ai trouvé *une place* au jardin où il y a beaucoup de violettes.	Un endroit (voy. le mot *place* dans le dictionnaire).
2. L'éclair (der Blitz) se précipita sur un arbre.	La foudre tomba sur un arbre.
L'éclair est tombé sur une maison *à la fin* de la ville.	La foudre est tombée sur une maison au bout de la ville.
3. Il a cité *deux vers* (Verse) de la Bible.	Deux versets.
4. Notre canari a *des jeunes*.	A des petits.
Notre vache a *un jeune*.	A un veau.
5. C'est une vieille *mélodie*.	C'est un vieil air.
6. Il demande un *trinkgeld*.	Un pour-boire.
7. Notre *puits est* dérangé.	Notre pompe est dérangée.
8. Les soldats ont tiré à *boulets*.	A balles.
9. Il aime trop la *schoppe*.	La chopine.
10. Cela coûte un *grosche*.	Dix centimes.

Strasbourg, le 7 avril.

Chère Pauline,

Ce qui n'est pas du tout prächtig, c'est un grand pensum dont m'a gratifié l'intéressant M. A. Comment irais-je m'échiner encore à étudier tes ger-

manismes? D'ailleurs, chère Pauline, je ne suis plus à l'école primaire, et il me semble aussi que tu n'as pas songé à mes crânes d'examens de bachelier. Si tu t'adressais au canonnier de l'oncle, à la bonne heure! Celui-là en fait des germanismes et de jolis. Écoute *une fois* :

Tous les Alsaciens sont des pipeurs (fumeurs) et des buveurs de bière.

Cette bière n'a pas de *forteresse* (de force).

Je pourrais *en buver* un tonnerre de *schoppes*...

S'il m'embêtait de cette manière, je lui flanquerais mon poing dans le *schnouffle*. Il trouverait un *champignon* solide (champion).

Écoute encore, chère Pauline, ne me dis plus Loulou; cela sent la nourrice. Dis aussi à ta bonne que lorsque je vais à Colmar, ce n'est pas pour y recevoir des leçons; on me fait assez bisquer ici. Elle est très-aimable sans doute, Mlle Milde; mais elle n'a pas pris le chemin de m'en convaincre par ses corrections. Tu me diras qu'elle a fait à peine semblant; c'est vrai; mais le semblant était de trop. Excuse si je te quitte si tôt, chère Paulette; l'intéressant A. m'y oblige par son pensum de mille vers; je lui écrirais volontiers mille lignes de termes poétiques qui me viennent à l'esprit.

Ton échiné, JULES GUTMANN.

Colmar, le 8 avril.

Hochgeehrter Herr Jules,

Comme il est peu aimable le meinhèrr !

Je ne veux pas étudier les germanismes.

Je ne veux pas qu'on me corrige mes fautes de français.

Je ne veux pas qu'on me dise Loulou.

Eh bien ! On vous dira *Loup* tout court, et ce sera bien dit.

Et voici ce qu'on ne vous dira pas. On ne vous dira pas une chose qui vous aurait fait le plus grand plaisir, qui vous aurait enchanté, qui vous aurait fait gambader de joie tout seul dans votre chambrette ; une nouvelle délicieuse que maman m'avait enfin permis de vous dire, parce qu'à force d'éloquence, je l'avais persuadée qu'on pouvait se fier à son petit Loup. Hé bien ! Monsieur le renchéri, rompons là-dessus ; soit ! n'étudiez pas des germanismes ; restez avec vos pensums et votre mauvaise humeur . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Allons, allons, petit Loup, quittez-moi bien vite cet air-là, cet air des bois ; allons que je vous voie sourire, et bien vite encore... A la bonne heure ! le voilà gentil maintenant ! Embrassez, Loulou, votre petite sœur ; bien !... Maintenant voici

la nouvelle... Oh! comme il écoute! Est-il curieux ce Loulou, ce Lili, ce Lolo! Enfin il faut le satisfaire, voici la...

Deuxième décade.

1. Il fait ici *bon chaud*.	Il fait ici une chaleur agréable.
Cet habit est *bon chaud*.	Cet habit est chaud.
2. Ce maître ne gronde jamais; il est *très-gentil*	Très-bon.
Ne craignez pas ce bœuf; il est *gentil*.	Doux; il n'est pas méchant.

Ce mot *gentil* (artig) ne se dit que des enfants et des objets mignons et gracieux. Un Parisien, à Colmar, témoignait toujours sa surprise de l'entendre dire d'une grande personne. *Il demandait aussitôt* : Est-ce qu'elle peut marcher?

3. L'air est *fraîche* (die Luft).	L'air est frais.
4. *Une bonne* hôtel.	Un bon hôtel.
5. Je *la* demanderai si c'est vrai.	Je lui demanderai...
6. Nous allons souvent à Schiltigheim, *un* village près d'ici.	A Schiltigheim, village près d'ici.
7. Je *me* suis acheté un beau canif.	J'ai acheté...
Je *me* guérirai bien vite de mon rhume avec ce temps doux.	Je guérirai...
8. Devinez *qu'est-ce que* c'est.	Ce que c'est.
9. Je *vous* souhaite que votre rhume *se* passe bientôt.	Je souhaite que votre rhume passe.
10. Je *me* remercie (Ich bedanke mich).	Je vous remercie.

As-tu bien étudié ces germanismes, chéri?

Bien vrai? Allons, reçois maintenant ta récompense. Pense, c'est-à-dire imagine-toi, car *pense* est un germanisme; imagine-toi, Loulou, que nous allons à Paris! Je te le répète, nous allons à Paris, et ce qui s'appelle aller à Paris. Nous allons demeurer pour longtemps, peut-être pour toujours à Paris! En voilà-t-il du pradtig! Tu t'étonnes, tu te lèves; tu me demandes pourquoi et comment! — Ne m'interromps pas, meinherr. Nous allons à Paris, vu que papa est un des candidats pour l'Assemblée législative, et vu que papa SERA ÉLU. Es-tu content maintenant? Comprends-tu maintenant pourquoi nous devons étudier les germanismes?

Il est vrai, cependant, que c'est une étude peu agréable; d'autant moins agréable qu'elle s'ajoute à celle du Gymnase. Peut-être ferais-tu bien, chéri, d'y renoncer, de la renvoyer aux élèves des écoles primaires et de demander à papa qu'il te laisse à Strasbourg, tandis que nous irons à Paris. J'en aurais bien du regret, moi qui me réjouissais tant de notre réunion; mais dès que les examens l'exigent, il faut bien se soumettre; ce sont de crânes d'examens. Alors je signerais,

Ta bien mortifiée sœur,

PAULINE GUTMANN.

Strasbourg, le 9 avril.

Très-chère Pauline,

Oui, tu oses te moquer de moi autant qu'il te plaira; *tu oses me* berner, me siffler, me jouer, comme dit Lafontaine, et même appeler Mlle Milde à ton aide; tout me paraîtra charmant après ta grande nouvelle. Les germanismes, loin de me rebuter, me paraissent déjà une étude très-intéressante, très-importante, très-nécessaire, une étude indispensable pour tout Alsacien, lors même qu'il ne devrait pas aller, comme nous, bientôt à Paris. Sois contente, non-seulement j'ai étudié tes deux listes, mais en voici une que j'ai faite moi-même avec le famulus de l'oncle :

Troisième décade.

1. Une cigogne est assise sur notre cheminée.	Est perchée.
Un beau papillon s'est assis sur mes galons.	S'est posé.
2. Ce cheval est docile *contre* moi seul.	Pour moi seul, envers moi seul.
3. Plus qu'on est bête, plus *qu'on a de* langue.	Plus on est bête, plus on est bavard.
4. J'ai un franc de trop peu.	Il me manque un franc.
5. La taille du maréchal-des-logis le *fait* très-fier.	Le rend très-fier.
6. Cela n'a rien à dire.	Cela ne fait rien.
7. Ayez la bonté et dites-lui.	Ayez la bonté de lui dire.
8. Je ne sais pas qu'est-ce que c'est.	Ce que c'est.

9. Je vais sur la place d'Armes; *j'apporterai une* citadine.	Je vais à la place d'Armes; j'amènerai une citadine.
10. Je suis essoufflé; *je suis trop couru.*	J'ai trop couru.

Quatrième décade.

1. Le chien *a fait* sur l'escalier.	Le chien a sali l'escalier.
2. Un polisson m'a *jeté* avec de l'eau sale.	M'a seringué avec de l'eau sale; m'a jeté de l'eau sale.
3. Il lui fit un *serviteur* et s'en alla.	Il lui fit un salut...
4. *Il durait longtemps jusqu'à qu'on* vînt nous ouvrir.	On tarda longtemps de nous ouvrir.
5. J'ai eu la colique; j'avais mangé des pommes de terre *neufs.*	Des pommes de terre nouvelles.
6. Fi donc! *Cela ne se convient pas!*	Cela ne convient pas, c'est inconvenant.
7. Est-ce que la soupe à la bataille *vous goûte?*	Aimez-vous la soupe à la bataille?
8. *Combien loin d'ici* au Neuhof?	Quelle distance d'ici... combien y a-t-il d'ici...
9. Quand on l'envoie quelque part, il *fait toujours trop longtemps.*	Il *reste* toujours trop longtemps.
10. Hé! Jacques? — Monsieur, qu'est-ce *qu'il vous plaît?*	Plaît-il, Monsieur?

Voilà bien ton compte juste, n'est-ce pas? deux longues décades. A ton tour maintenant, vite, vite. Et, s'il te plaît, bonne sœur, une petite nouvelle de l'élection. On doit en parler joliment tous les jours. *Imagine*-toi que j'ai rêvé cette nuit que papa était à la place de Louis-Philippe et que nous étions la famille royale. Ce qu'il y a de sûr, c'est que nous sommes plus contents que des rois et des reines.

Un million de tendresses pour toi, pour papa et pour maman. Mes hommages à Mlle Milde.

Ton enchanté LOULOU.

Colmar, le 10 avril.

Cher Loulou,

Voilà mon compte tout au plus. Beaucoup de tes germanismes sont trop choquants pour que nous ayons besoin de les étudier. Par exemple : *Est-ce que la soupe vous goûte? Des pommes de terre neufs; il durait* longtemps jusqu'*à qu'on vînt* nous ouvrir. C'est pour nous faire rire que tu les as mis, et je crains bien que tu n'aies ri toi-même au nez du brave artilleur. Chéri, sois très-affable *contre* lui, mais laisse ce qui est par trop cosaque. J'allais mettre de ce nombre *Une cigogne est assise sur la* cheminée; mais j'ai entendu hier Léon Z. faire cette faute; ainsi elle se trouve dans la bonne société. Il a dit encore plusieurs fois : Il ne sait *pas qu'est-ce que c'est*. Mme S. dit souvent : *Cela ne se convient pas*, et *le chat a fait sur l'escalier*.

Enfin, je te remercie, chéri, malgré ma critique, et je fais le salut militaire à ton artilleur, qui est une précieuse ressource pour toi. J'ai donc mon compte, mais tu n'auras pas tout à fait le tien. Je ne puis te parler de politique, par la bonne raison que papa me l'a défendu, et par une autre

encore : c'est que je n'y comprends rien, rien du tout. Quand j'entends parler politique dans nos soirées et discuter sur les *rouges* et les *blancs*, les *rouches* et les *plancs*, comme on prononce toujours, je prends le vertige et n'y vois que du bleu... du *pleu*. Restons-en à nos germanismes, s'il te plaît, cher frère. C'est bien assez que maman ait la migraine à cause de cette vilaine politique. Vite une autre décade . . . . . .

Comme je voulais la transcrire, je m'aperçois que maman a pris le cahier, car elle étudie aussi, cette bonne mère. Je ne veux pas la déranger et *en place* de la décade, je vais te raconter une petite histoire.

Nous étions dimanche, Mutter et moi, assises à la porte de la ferme de Saint-Yves, cherchant à nous consoler un peu de n'avoir pu aller à Strasbourg, et ne nous consolant pas du tout. Les messieurs de la politique nous avaient laissées pour aller politiquer sur la montagne. Devant nous était un groupe de villageois où l'on parlait de la pluie et du beau temps. Ja, ja, schön Wetter! a dit un soldat, probablement en congé; aber letzten Sunntig, kein schönes Wetter, et en se tournant vers nous : « Timanche, être un temps dé tiable! » Puis, comme il nous a vu sourire, et peut-être pour montrer aux paysans son beau français, il a ajouté sans s'arrêter : « Des messiers et des matam de « Colmar vouloir monter le montagne... Les mes-

« siers prendre les matam et les aider et les ma-
« tam monter et tut le monde rier. Aber, aber, tu
« d'un cup, hier ist was anders! broum, broum,
« o Weh! o Weh! le pluie, le grêle, le Donnerwetter
« et le vent qui suffler, et les matam qui crier,
« et tut le monde qui refenir fite, fite; c'était un
« déroute poß tufig! et quand il arrivions, ils être
« naß, naß, tu partut naß. Les matam falloir se *dé-*
« *rober* et prendre les robes à les paysannes, et
« les messiers les habits à les paysans. Das war
« zum lachen! C'était à rire! les matam rier et tut
« le monde rier, et les messiers faire des farces
« avec les chapeaux à les paysans. Aber, aber!
« hier ist was anders! Donnerwetter! les messiers et
« les matam faire la grimace. Il afoir eu froid, ou
« avoir mangé des *cruautés;* tut d'un cup, o Weh!
« du lieber Gott, il afoir tus la crimée (das Grim-
« men) dans les ventre! das war zum lachen! »

... En cet endroit tout le groupe s'est mis à rire aux éclats, et Mutter et moi nous sommes rentrées craignant quelque détail peu convenable. Nous avons bien fait, car du milieu des rires qui continuaient, le mot Spritze est venu jusqu'à nous.

Voilà mon histoire, cher Loulou; si elle ne vaut pas une décade de germanismes, elle m'a fatigué davantage. Ouf! la longue lettre!

Ta sorella qui t'aime tendrement,

PAULINE GUTMANN.

Strasbourg, le 11 avril.

Chère sorella,

Je sais bien pourquoi tu ne comprends pas la politique : c'est que tu ne veux pas la comprendre ; mais que ne ferais-je pas après ta grande nouvelle ! Je me tairai donc là-dessus ; je ne parlerai plus que des germanismes. Les germanismes vont être mon pain quotidien. Potz tusig ! Je vais t'en expédier des masses par chaque courrier, ou, si tu l'aimes mieux, enchaîner et mettre à tes pieds des régiments de ces vilains cosaques. A propos, ton *loustic* de soldat n'est pas mal cosaque, ce me semble, pour un Français !

Voici mon envoi d'aujourd'hui, qui commencera par un petit concert pour tes oreilles musiciennes :

Scheerenschlif ! (Scheerenschlief... aus Paris ! Scheerenschlief à la polka).	Repasser les couteaux, les ciseaux !
Firzig ! (Feuerzeug !)	Allumettes !
Misgift ! (Mäusgift !)	Mort-aux-rats !
Schuhwichs !	Cirage !
Lohkäse ! Lohkäse !	Des mottes ! Des mottes !
Sand ! Sand !	Du sable ! Du sable !
Erdbeeren ! Erdbeeren !	Des fraises ! Des fraises !
Mulbeeren ! Mulbeer !	Des mûres ! Des mûres !
Nichts zu handeln !	Vieux habits ! Vieux galons !
Alti Lumpen !	Chiffons ! Chiffons !

N'est-ce pas que c'est un joli concert ? Ne devrait-on pas défendre cela par la police ? Je veux

dire l'allemand. N'est-on pas français à Strasbourg? N'a-t-on pas les oreilles musiciennes? Pourquoi donc permettre que l'on proclame ainsi l'allemand dans les rues, et quel allemand! Quelle musique! Scheerrrrenschschtiiiiff! Je voudrais aussi que l'*on défende* absolument ces termes de cuisine et autres qui ont l'air horriblement deutsch. On devrait imposer une amende pour tous les mots suivants :

Des Wecken	Des petits pains.
Des Bretzeln	Des craquelins.
Un Bettelmann	Un mendiant.
Des noudeln (Nudeln)	Des nouilles, du macaroni de ménage.
Un Kugelhopf	Un baba, un turban.
De la pappe	De la bouillie.
Du Knackwurtz	Du saucisson.
Du Bipelkäse	Du fromage blanc.
Des Schnitz	Des quartiers de pommes.
Du Buttenmuß	Du cynorrhodon.
Du Bärendreck	Du jus de réglisse.
De la Kleister	De la colle d'amidon.
Un Groschen	Un décime.
Une schoppe	Une chopine.
Des tidibus	Des allumettes (de salon, de papier, mots qu'il est inutile d'ajouter).
Un trinkgeld	Un pour-boire.
Des raquettes (Racketen)	Des fusées.
Des Schwärmer	Des serpenteaux.
O Weh!	Hélas! O malheur!
Herr Jeh!	Jésus!
Le Christkindel	Le marché de Noël.

Je voudrais aussi que l'*on donne* un bon Ohrfeig à tous ces petits drôles qui parlent un si mauvais allemand dans leurs jeux : Faire fut! Duineh!

Mir pong! et un autre Ohrfeig pour les pierres qu'ils jettent à droite et à gauche aux passants.

Et moi, chère sorella, est-ce que je ne mérite pas un bon baiser pour ce long envoi? une bonne petite nouvelle politique, si j'osais demander de la politique! Va, je ne demande que la première récompense; elle suffit pour que je m'échine longtemps encore à la chasse des germanismes.

Ton très-affectionné frère,

JULES GUTMANN.

Colmar, le 12 avril.

Cher, très-cher frère,

Voilà qui est *gentil, très-gentil!* Oh! corrigeons vite ces deux germanismes. Voilà qui est sage, très-sage. Un bon baiser pour cela. Mais, chéri de frère, je trouve encore à critiquer. Raisonnons un peu. Tu donnes des Ohrfeig à l'allemand, et ce sont les germanismes que nous avons à combattre. Tu veux chasser l'allemand de Strasbourg? N'est-ce pas trop sévère? N'est-elle pas assez malheureuse cette pauvre langue allemande? Elle qui était autrefois souveraine dans toute l'Alsace et qui est maintenant dépossédée, chassée peu à peu. Est-ce généreux de traiter ainsi une belle reine infortunée? Oui, une belle reine, cher

Loup, et j'en trouve la preuve dans ta liste même. Prenons le premier et le dernier mot, puisque ce serait trop long de s'arrêter sur chacun.

Scheerenschlief! Scheerenschlief! Remouleur, remouleur!

Quelle expression dans ce mot et combien il est supérieur au français! Ne dirait-on pas que l'on entend dans les deux premières syllabes le bruit de la roue, et dans la dernière le frottement, le sifflement de la lame qu'on aiguise? Scherrreu-.....schlief!

Et Christkindel, Christ—kindlein; quel joli mot! Il fait d'abord penser au Christ, au sauveur du monde, ce qui est déjà très-bien. Ensuite, il fait penser au Christ dans son enfance, dans sa gracieuse enfance, au Christ dans la crèche, ou sur les genoux de sa mère. Quoi de plus gentil, dis-moi? C'est tout plein de gentillesse. Ce mot donne tout de suite une bonne direction à l'esprit des enfants et des parents. Sans doute, ta correction *le marché* de Noël n'est pas sans mérite; mais, chéri, ce mot *marché* est bien vulgaire pour un sujet si poétique.

Marché de Noël! Christkindlein! c'est assez du rapprochement des deux mots pour faire triompher l'allemand.

A présent, chéri de frère, laissons la belle reine allemande et attaquons nos véritables ennemis, ces cosaques de germanismes dont quelques-uns

sont très-dangereux et qui pourraient nous faire, si nous n'y prenons garde, un triste cortége à Paris. Vite une nouvelle décade à immoler.

Cinquième décade.

1. Mademoiselle, votre maman vous fait dire que *vous devez* descendre.	... vous fait prier (dire) de descendre.
2. Nous avons *dormi* deux fois en route, à Bâle, aux Trois-Rois, et à Colmar, aux Deux-Clefs.	Nous avons couché deux fois en route.
3. Ne te fatigue pas; tu pourrais *devenir* malade.	... tomber malade.
4. Adieu, cher ami; *je reste* ton très-attaché...	... je suis ton très-attaché.
5. Tu fais *si longtemps* de venir.	Tu tardes tant de venir.
6. Un bon soufflet, voilà ce *que tu as besoin.*	... ce dont tu as besoin.
7. C'est un couteau *qu'on* se sert à la cuisine.	... dont on se sert.
8. Il y a une cuiller *de trop peu.* J'ai beau compter; j'en trouve une de trop peu.	Il manque une cuiller; j'ai beau compter, j'en trouve une de moins.
9. Je n'aime pas quand on est *à treize* à table.	... quand on est treize à table.
Nous étions au grand complet; nous étions *à six* dans cette petite voiture.	... nous étions six...
10. On ne joue pas ainsi; tu *prends de trop grands pas.*	... tu fais de trop grands pas.

Et maintenant, cher frère, ma main étant fatiguée, permets-moi *de rester* :

Ta très-affectionnée sœur,

PAULINE GUTMANN.

Strasbourg, le 13 avril.

Chère Pauline,

Raisonnons, raisonnons... Ah! ma chère sœur est la raison même: c'est ce que tout le monde dit; mais pour le moment je trouve qu'elle n'est que spirituelle et aimable, qualités qui ne peuvent la quitter. Raisonnons, je le veux bien. Pourquoi, chère sœur, prendre seulement le premier mot et le dernier de ma liste? Pourquoi laisser ceux du milieu? Pourquoi sauter par-dessus à pieds joints? Ah! je le sais. C'est qu'il y a du Bärendreck... Oh! le beau mot! Et comme le français, *jus de réglisse*, est moins expressif! Il y a encore du Pipelfäse, du Lohfäse, de la Kleister, du Knackwurß, du Schuhwichs! mots auxquels nous avons craint, je crois, de toucher.

Continuons à raisonner. *Voulons-nous prendre* le dictionnaire? *Voulons-nous comparer* au hasard les mots d'une langue avec ceux de l'autre? Déjà le mot *dictionnaire* soutient la comparaison avec Wörterbuch, Wörterbücher, Wörterbüchern. Prenons-en quelques autres dans l'ordre alphabétique:

Admirable	Bewundernswürdig.
Blesser	Verwunden.
Devise	Wahlspruch.

Excuse	Entschuldigung.
Fadeur	Unschmackhaftigkeit.
Gant	Handschuh.
Ganterie	Handschuhmacherhandwerk.
Historien	Geschichtschreiber.
Imagination . . .	Einbildungskraft.

Voulons-nous continuer? Pompier, Spritzmann; patriote, Vaterlandsfreund... Mais non, ce serait une cruauté contre la belle reine mourante, ou du moins bien malade, et contre ma chère sœur qui mérite mieux qu'elle une couronne... Ne continuons pas de crainte de blesser celle-ci et embrassons-la, comme elle dit elle-même dans cette belle langue, qui est le latin des dames, *affettuosissimamente*. Voilà un mot dont la longueur me plaît!

JULES GUTMANN.

Colmar, le 14 avril.

Petit loup de frère,

Oh! comme tu es content d'avoir trouvé ce Bärenbred! comme il triomphe, le petit méchant! Attends, attends! Je t'en enverrai une grande caisse pour ta fête; tu peux compter *dessus*. Il y en aura pour orner tous les coins de ta chambre! C'est alors que tu la trouveras heimlich ta chambrette.*

A propos, je cherche le mot français de ce heimlich; car je ne voudrais plus mettre de ce pauvre allemand dans mes lettres; je cherche, je cherche... Ce doit être un mot beaucoup plus beau; je voudrais donc bien le savoir, mais je le cherche en vain. Cher Loulou, aide-moi s'il te plait; ouvre vite ton dictionnaire; tu y trouveras sans doute tout de suite le français de ce heimlich.

Te voilà payé de ta monnaie, cher Loulou; mais je vais te guérir aussi par ce que tu aimes, par un peu de politique:

Imagine-toi la nouvelle; tu n'y parviendrais jamais. Hé bien! ces messieurs de nos réunions, ces messieurs de notre Législative ont chanté. Ils ont chanté tous ensemble; je ne ris pas, et très-bien chanté. J'en sais beaucoup de gré à M. Scherz, qui a mis cela en train pour me laisser reposer. Chacun refusait d'abord, prétendant ne rien savoir. «Eh bien! a dit M. Scherz, chantons tous «ensemble *Frère Jacques!*» On l'a fait et rien n'était plus drôle; puis on a chanté encore plus fort: Es brennt! es brennt! et à la fin, ce qui a beaucoup contrarié papa, on a battu des mains dans la rue. M. Scherz ne s'est pas borné là; il a comparé le morceau allemand au morceau français, et, cher Loulou, il a mieux raisonné que nous; il a trouvé chacun très-bien dans son genre: jugement, dit-il, qui est vrai pour les deux langues, en général.

Frère Jacques, frère Jacques!
Dormez-vous? Dormez-vous?
Sonnez les matines; sonnez les matines:
Dong, ding, dong. Dong, ding, dong!

Es brennt, es brennt!
Wo brennt's? Wo brennt's?
Im Dorf, im Dorf:
O Weh! O Weh! O Weh!

Il s'agit dans le morceau français d'un réveil de bons moines, d'un réveil matinal, en hiver peut-être, dans quelque couvent de la montagne; il faut répéter l'appel: *Frère Jacques! frère Jacques!* Le dormeur ne répond pas; on prend le ton du reproche: *Dormez-vous? dormez-vous?* et sûr alors d'en être entendu, on lui rappelle sa charge: *Sonnez les matines*, qu'il remplit aussitôt: *Dong! ding! dong!*

Quant au morceau allemand, il n'a pas besoin de commentaire. N'exprime-t-il pas, dès les premiers mots, la surprise, l'émotion, la crainte? Es brennt! es brennt! *Il brûle! il brûle!* Mais où *brûle-t-il?* grand Dieu! il importe de le savoir. Wo brennt's? wo brennt's? La réponse est effrayante: «Ici même, dans notre village.» Im Dorf! im Dorf! Jugez de l'effroi des pauvres paysans qui se sont donné tant de peine pour gagner ce que peut-être, dans un instant, les flammes vont dévorer. O Weh! o Weh! Oh! malheur! oh! malheur!

A propos (encore un à-propos), Mlle Milde m'a fait remarquer, et je fais remarquer à Loulou, que l'on fait un germanisme quand on dit: *Il brûle, il*

a brûlé. Elle prétend qu'il faut traduire es brennt par *le feu a pris au village*. Voilà qui est bien traînant : *le feu a pris*, tandis que es brennt est prompt comme le feu même. Mais je renouvelle le débat ; non, non, M. Scherz a raison : chaque langue a son mérite particulier ; par exemple, le français de Jules Gutmann est un charmant français, quand on n'y trouve pas des *échiner* et des *chicard* et des *crânes* d'examen. Le latin des dames vaut mieux que cela. Vite ayons-y recours et embrassons Loulou *affettuoso*, *affettuosissimo*, *affettuosissimamente*.

PAULINE GUTMANN.

Strasbourg, le 15 avril.

Chère Pauline, chère teutomane,

Je viens à ton aide puisque tu le désires. Es brennt ! es brennt ! Au feu ! au feu ! A ce cri, je me lève, je sors vite de ma chambre, de *ma chambrette confortable* et je cours au danger.

Voilà la traduction de tes deux mots es brennt et de heimlich, traduction passable, si je ne me trompe. *Au feu !* est encore plus prompt que ton allemand ; il a trois lettres de moins. Du reste, je conclus volontiers avec M. Scherz que chaque langue a son mérite. Cet aveu me coûte d'autant

moins que nous dirons bientôt adieu à ta reine infortunée. Heureux de ne plus l'entendre! *Si seulement* ces dix jours étaient passés! Il me semble quelquefois que c'est un rêve; je *me demande* : Est-ce bien vrai que dans dix jours je serai à Paris? que je me promènerai sur les boulevards, au Luxembourg, aux Tuileries? Est-ce bien vrai? Oui, c'est bien vrai! oui, je quitte ce pauvre Strasbourg, ce gothique Strasbourg; je quitte la bière, la fumerie, la choucroute, le Knackwurtz et le Bärendreck. Pauvres Strasbourgeois, qui restez ici sur votre prosaïque pavé! pauvres gymnasiens que je vais laisser enterrés dans les germanismes! Tirez-vous-en comme vous pourrez. Oui enterrés. Vous en avez dans vos livres; vous en avez dans la bouche de vos professeurs; vous en avez dans la rue; vous en avez sur les murs, et de fameux écrits en grandes lettres par ordre de l'autorité.

Une idée, chère sorella. J'ai trouvé pour moi un cahier comme celui de Mlle Mildé, un cahier complet, où je n'ai qu'à prendre des décades autant que j'en voudrai. Ce beau cahier est la ville même de Strasbourg. En voici un échantillon. On lit au coin de la rue Brûlée (1849) :

IL EST DÉFENDU DE LA POLICE DE LACHER L'EAU ICI[1].	Es ist verboten von der Policey:..

[1] Cette inscription a été ôtée et remplacée par une autre très-correcte.

Il est défendu *de* la police, au lieu de *par* la police. Comme on rirait à Paris ! Voilà, dirait-on, ce que l'autorité supérieure fait écrire dans une ville de province, dans une grande ville qui possède les quatre facultés. Malepeste ! on y parle un français soigné dans ces facultés !

Je voulais t'envoyer une décade, chère sœurette, mais un germanisme lâché par les quatre facultés en vaut bien dix à lui seul.

Ton très-attaché,
LOULOU.

Colmar, le 16 avril.

Très-cher frère,

Bene, bene, optime. Je te laisse triompher. Plus de discussion, tant mieux ; car cela nous faisait oublier les germanismes. Allons, remettons-nous à cette étude. Tu le dis toi-même, nous n'avons que vingt-cinq jours, et au moment où j'écris, nous n'en avons plus que vingt-quatre. Vite donc à l'ouvrage. Je vais te donner l'exemple

Sixième et septième décades.

1. *Je suis* tout de suite fini.	J'ai tout de suite fini.
2. Aimerais-tu *marier* un militaire ?	Aimerais-tu épouser un militaire ?

3. Le lion *déchira* les barreaux de sa cage.	Rompit les barreaux...
La corde se *déchira*.	... se rompit.
4. Dans ce combat les Français *gagnèrent*; ils *emportèrent* la victoire.	Les Français eurent le dessus; ils remportèrent la victoire.
5. Dites-moi, quand vous irez à Kehl. J'y *viendrai* avec vous.	J'y irai avec vous.
6. Quelle chasse! Nous avons *tiré* un énorme sanglier.	Nous avons tué.
7. Je passais tranquillement lorsqu'il *a commencé* à me dire des injures.	Lorsqu'il s'est mis à me dire des injures.
8. Il a *hérité un grand* domaine.	D'un grand domaine.
9. Il s'est *laissé faire un* habit.	Il s'est *fait faire* un habit.
10. La reine *reçut un* fils beau comme le jour.	La reine *eut un* fils...
Si vous sortez par ce temps, vous *recevrez le rhume*.	Vous prendrez le rhume.
11. Cet enfant ne *donnera* qu'un têtu.	Ne sera qu'un têtu.
	Ne fera qu'un têtu.
	Ne deviendra...
Qu'est-ce que ça *doit donner*.	Que voulez-vous faire de cela?
12. Je te remercie *pour* ta lettre.	... de ta lettre.
13. On demande *après vous*.	On vous demande.
14. Tu peux boire *hors de* mon verre, si tu veux.	Avec mon verre.
15. *Cherche-toi un* bâton.	Va chercher un bâton.
Cherchez vite le médecin.	Allez vite chercher le médecin.
16. Il est encore obligé de *se ligner* pour écrire droit.	De se tracer.
17. Il a voulu *baigner* et il s'est noyé.	Il a voulu se baigner et il s'est noyé.
18. Il pouvait nager, mais non *se plonger*.	Il savait nager, mais non *plonger*.
19. Il a *frappé* dix heures.	Il a sonné dix heures.
20. Il est *trois quarts pour deux* heures.	Il est deux heures moins un quart.

A ton tour maintenant, cher frère. Vite une double décade, ce qui te sera bien facile avec ton grand cahier de Strasbourg. Je te vois trottant, cherchant, levant le nez, regardant à tous les écriteaux, faisant un vrai voyage en zig zag dont je voudrais bien être. Mais je ne chercherais pas, moi, des germanismes; je chercherais les fleurs aux fenêtres, les encadrements sculptés, les vénérables reliques d'autrefois, et je prêterais l'oreille à maint serin virtuose. Voilà mon plaisir. Je pardonnerais volontiers les germanismes des inscriptions, fautes commises par quelque artiste modeste et non, comme tu le dis, méchant Loulou, par messieurs de l'Académie. Quelle audace; oser s'en prendre aux quatre facultés, aux gros bonnets de la science! Prends garde de t'y frotter. Le cher oncle ne serait pas toujours d'humeur d'aller réparer le mal. Comment va-t-il, ce cher oncle? aura-t-il bientôt fini son inspection, ses notes, ses rapports? Réponds-moi là-dessus, vite, vite, et je serai de plus en plus,

Ton *affettuosissima*,

PAULINE GUTMANN.

Strasbourg, le 17 avril.

Chère Linele,

Oncle demande souvent de vos nouvelles; oncle

se met à la fenêtre pour voir le temps ; oncle m'arrête, quand il croit que je fais un germanisme ; oncle veut que nous reprenions nos lectures du soir ; oncle sent quand une miette s'arrête *après sa* moustache, choses qui n'arrivent pas quand il est très-occupé ; *vous osez donc* lui écrire et lui donner vos commissions de jambons et de pâtés.

Chère Linele, tu verrais, dans nos promenades en zig-zag, de belles choses, de belles lucarnes, de beaux régiments de pipes, de belles reliques du passé au marché des Juifs. Prachtig ! prachtig !

Chère Linele, ne défends pas les meinherrs de l'Académie ; ne me défie pas de les trouver en faute. Justement j'ai là plusieurs choses qu'ils *ont laissé* imprimer, et *pour sûr* il y a des germanismes. Et pourquoi craindre ces messieurs ? D'abord, ils n'en sauront rien ; et puis, s'ils devaient le savoir, qu'importe ! puisque nous allons à Paris, puisque je ferai mes examens à Paris ! Oh ! que cette idée est agréable ! oh ! que ce nom est beau ; Paris ! Paris ! et que celui-ci est triste, Strasbourg ! *Schtrôsbourg !*

Mais soldons maintenant notre compte des germanismes. Admire d'abord l'orthographe de tes messieurs de l'Obrigkeit (tantôt un accent ou une lettre manquent, tantôt ils sont de trop, ou mal placés) :

Rue de la Rappe.
Rue de la Bierre.
Rue Merciere.
Rue des Baquets-à-Poissons.

Rue de la Messange[1].
Rue de l'Oûtre.
Rue de Letoile.
Rue des Gateaux.
Rue de l'Esprit.

On lit :

Près du pont du Corbeau : Défendu de *Lacher* l'eau ici.
Quai des Bateliers : Défendu de lâcher l'*Eau* ici.
Rue des Orfèvres : Défendu de lâcher l'eau *Ici*.

Style de ton Obrigkeit.

Au cimetière Saint-Gall : « Il est défendu d'ar-« racher quelque chose. »

Au cimetière Saint-Urbain : « Il est défendu « de causer aucun dommage, ainsi les autres « plantes. »

Que serait-ce si j'entrais dans ces grands dortoirs où tant de fautes sont gravées sur la pierre d'une manière ineffaçable ! Mais tu pourrais me dire qu'il ne s'agit plus de l'Obrigkeit et que la critique *n'ose* point paraître dans un tel endroit. D'ailleurs, chère Linele, en voilà assez pour aujourd'hui. Je me sens fatigué après avoir parcouru tant de rues. Il y a de quoi, avoue-le... a... a... hâff ! Bonne nuit à Linele ; bonne nuit à tous mes chers Colmariens.

JULES GUTMANN.

[1] Ce mot gravé dans la pierre a été recouvert de plâtre et remplacé par un autre dont l'orthographe est correcte.

Colmar, le 18 avril.

Cher Jules,

Bonjour, bonjour! et soyons *gentil*. Je t'en prie, cher frère, laisse ces messieurs tranquilles; je crains pour toi les *pensums;* je crains le chagrin de notre chère mère. Demande à oncle. Voici, je crois, ce qu'il te dira : « Comment, mon neveu, « vous voulez corriger vos maîtres, vos supérieurs, « dont le petit doigt en sait plus que toutes vos têtes « étourdies du Gymnase! Allons, jeune homme, « corrigez-vous vous-même, et ce ne sera pas si tôt « fait! »

Je suis fâchée, Jules; oui, fâchée. Tu ne t'acquittes pas de ta dette; au lieu de vingt germanismes, tu m'envoies des fautes d'orthographe qui ne nous préparent en rien pour Paris. Mais je te pardonnerai volontiers si tu laisses tranquilles ces messieurs.

Huitième et neuvième décades, une pour ma dette et une pour la tienne.

1. *Voulons-nous* parier?	Veux-tu parier?
2. Il y avait tant de fumée que *je dus* sortir.	Que je fus obligé de sortir.
3. *J'ai pensé que je voulais* vous faire une visite.	J'ai voulu vous faire une visite.
4. *J'ai le temps long* après vous.	Il me tarde de vous voir. Je suis en mal de vous voir. Je languis de vous voir.
5. Essaie *une fois*. Tais-toi *une fois*.	Essaie un peu. Tais-toi donc.

6. Attends *seulement*, on le fera déjà taire.	Attends, on le fera bien taire.
7. Ils étaient *au point de* se battre.	... sur le point de se battre.
8. J'ai été *beaucoup de fois* à Mulhouse.	Souvent à Mulhouse.
9. Demain on vendangera *tout partout*.	Partout.
10. Il ne fait *de longtemps* pas aussi froid que l'année passée.	De beaucoup pas aussi froid.
11. Papa est dans son cabinet, va *chez lui*.	Va le trouver.
12. Les autres étaient *déjà longtemps* sortis.	Déjà depuis longtemps sortis.
13. Viens-tu *avec* à la promenade? — *Pourquoi pas?*	Viens-tu avec nous à la promenade? — Oui. Sans doute. Volontiers.
14. Apprends vite ta leçon, *sans cela* tu serais grondé.	Autrement tu serais grondé.
15. Il lui dit *avec* une voix terrible.	D'une voix terrible.
16. *Après une demi-heure*, il revint.	Une demi-heure après...
17. Il ne faut pas être ensemble, il faut être chacun *pour soi*.	Chacun à part, chacun en particulier.
18. On éclata de rire *sur lui*.	.... à ses dépens.
On attendit longtemps *sur lui*.	On l'attendit longtemps.
Le riche est souvent orgueilleux *sur ses richesses*.	... fier de ses richesses.
19. On voit très-bien le Hohlandsberg *depuis* Bâle.	De Bâle.
20. Je me réjouis *pour Pâques*:	De l'approche de Pâques.

Tu vois, cher frère, que je te donne le compte juste et de ma meilleure écriture. Fais quelque chose à ton tour pour moi, ou plutôt *ne fais rien*; je t'en prie, ne fais rien du tout; tu sais ce que je veux dire. Malgré tes bonnes nouvelles d'oncle,

maman craint encore de le déranger. Nous vous embrassons tous deux tendrement.

PAULINE GUTMANN.

Strasbourg, le 19 avril.

Miss Craintive,

Rassure-toi, tes gros bonnets n'ont rien à redouter de ma plume, ni moi de leur colère. D'abord, ils ne sauront rien, je te le répète, puisque tout se passe entre nous; et ensuite, s'ils en étaient informés, ils ont trop d'esprit pour m'en vouloir. Tu me dis de consulter oncle; hé bien! apprends, miss Craintive, que c'est lui-même qui m'a donné cette idée; c'est en me montrant une phrase dans une brochure de la Société des arts, mais une phrase d'une longueur démesurée et qui, bien que correcte, n'en est pas moins, par sa structure, un vrai germanisme. Allons, rassure-toi donc *une fois* et écoute sans trembler les citations suivantes :

La souris *siffle*.	La souris crie.
Dominique, *le fils* d'un journalier.	Dominique, fils d'un journalier.
Un géant *gros* (groß) comme une tour.	Un géant grand comme une tour.

(Dans un livre d'école, par Mme M.)

L'intérêt toujours plus vif qui se manifestait *pour elle* (pour la philosophie).	(Voy. *Grammaire de Noël et Chapsal*. Syntaxe des pronoms, § 456.)

Nous *lui* avons consacré (au système de Kant).	(Même règle.)
Il n'était pas insensible à la renommée et en jouit avec d'autant plus de délice.	Le changement de temps oblige de répéter le sujet : *et il* en jouit... (M. W.)
Ils ont caché la lumière sous *des voiles* que sa main vient *toutes* déchirer.	Tous. Voile dans ce sens est masculin.
L'histoire n'attache pas aux miracles de J. C. plus d'importance qu'il n'y attache lui-même.	Qu'il n'y en attache...
On doit remarquer que plusieurs membres de la famille de J. C. *n'aient pas* déployé un zèle qui eût porté les historiens à *reproduire* leurs noms.	N'ont pas déployé un zèle qui eût porté les historiens à citer leurs noms. (M. M.)
Mais, de ce que *nous ayons* un sentiment religieux, il ne s'ensuit pas...	... de ce que nous avons...
A moins que ses autres facultés *soient* portées...	Ne soient portées.
L'humanité, ou du moins, une fraction *d'elle*.	L'humanité, du moins en partie... (Voy. *Grammaire de Noël et Chapsal*. Syntaxe des pronoms.) (M. B.)
Manière de voir à peu près identique avec celle-là.	A celle-là.
Le quotient d'une division ne change pas si on multiplie, ou *que* l'on divise ses deux termes par un même nombre.	Si l'on multiplie ou si l'on divise...
Le hectare.	L'hectare.
Le hectolitre.	L'hectolitre.
Le hectogramme.	L'hectogramme. (M. F.)

« Les conduits en terre cuite étaient simple-
« ment posés dans la serre, à peu de profondeur

« *qui* varie selon les ondulations de la plaine » (à une profondeur peu considérable et qui varie... Voy. *Noël et Chapsal*, § 477.)

(*Courrier* du 8 juin 1851.)

En voilà assez. Tu vois, chère sœur, que ce ne sont pas les modestes artistes, les humbles écrivains de la police seulement, mais les savants, mais les professeurs qui font des germanismes et d'autres fautes dénotant une connaissance imparfaite du français. C'est ta belle reine allemande qui en est cause ; elle a trop captivé ces messieurs et ils en portent la peine.

Je pourrais puiser largement dans les journaux de la localité :

« MM. les électeurs sont priés de *chercher* leurs « cartes à la mairie. »

« A dix heures du matin, ces messieurs se « rendent au domicile de M. E. et y trouvent *un* « *garçon* de onze à douze ans, qui, pour une « petite gratification, voulait bien se *soumettre à* « *subir* l'expérience ; mais avant de faire ses pre- « mières inspirations, *il passait* prudemment la « condition qu'on ne *le mette pas* à mort... »

Mais, je l'ai dit, ce qui précède suffit pour prouver ma thèse. Je n'ai donc plus, chère sœur grondeuse, qu'à te dire que je ne crois pas à ta fâcherie,

ou que « si ton front est devenu sombre, j'y dé-
« pose un baiser pour y ramener la sérénité. »

Ton Loulou, JULES GUTMANN.

Colmar, le 20 avril.

Milord Méchant,

Voilà ce que tu es, si je suis miss Craintive. Au moins promets-moi, chéri, que personne ne saura rien de tes citations, que tout restera bien entre nous. A cette condition, mais à cette condition seulement, je ne te défends pas de continuer tes méchancetés. J'aimerais même, je l'avoue, voir cette longue phrase qu'oncle t'a montrée. Si tu me l'envoies, je la ferai compter pour une décade. Voilà qui t'arrangera, chéri, car tu es bien avare de tes germanismes, malgré ce grand cahier de Strasbourg.

Bien plus, voici un autre petit récit de nos soirées. Mlle Schnepperle racontait hier comment son frère est tombé de cheval en revenant de Soulzbach. Mme Frabas et M. Scherz l'écoutaient.

« Pensez, il revenait de Sulsbah sur son petit cheval arabe (Mlle Schnepperle grasseye depuis son séjour à Paris), un délicieux petit cheval plein de feu et en même temps *gentil* comme un mouton.

Mme Frabas. Ténez, ténez.

Mlle Schnepperle. Il revenait de Sulsbah et il avait précisément son beau costume de Paris, lorsque près de Winzenheim des ivrognes *commencent* à chanter *à plein gozier*.

Mme Frabas. Ténez, ténez.

Mlle Schnepperle. Aussitôt voilà le petit cheval aïabe qui se cabre.

Mme Frabas. Ténez, ténez. Ces vilains chanteurs!

M. Scherz. Sans doute le petit cheval n'était pas habitué à une musique comme celle de Winzenheim.

Mlle Schnepperle. Qu'est-ce que mon pauvre frère pouvait faire? Il leur *dit beaucoup de fois* de se taire, mais ils ne chantaient que plus fort; ils faisaient exprès d'effrayer le cheval aïabe.

Mme Frabas. Ténez, ténez.

Mlle Schnepperle. Voilà la pauvre bête qui se cabre, qui s'emporte, et tout à coup elle vous flanque mon frère Mathis, mon pauvre frère, dans *un chose*, dans *un machin*, dans un trou de fumier.

Mme Frabas. Ténez, ténez.

M. Scherz. Il ne devait pas être à la fleur d'orange M. Mathis.

Mlle Schnepperle. On se passerait de vos remarques, Monsieur Scherz; d'ailleurs, à Paris on dit fleur d'oranger et non d'orange.

M. Scherz. Fleur d'orange ou fleur d'oranger,

je demanderai à M. Mathis comment il trouve celle de Winzenheim.

Mlle Schnepperle. J'aurais voulu vous y voir *une fois*, Monsieur Scherz!

M. Scherz. Pareillement, Jungfer Schnepperle! »

Là-dessus ce dernier, qui portait à sa bouche un verre de punch, a avalé de travers, et Mlle Schnepperle, qui lui faisait ironiquement la révérence, a versé la moitié du sien sur sa robe, et quelle robe! Loulou, pense! une belle robe de soie gris-perle faite à Paris!

Aussitôt je m'empresse; je conduis Mlle Schnepperle dans ma chambre pour remédier à l'accident, tandis que M. Scherz tousse et que Mme Frabas, sans sortir de son calme, répète encore: Ténez, ténez.

Vois, cher Loulou, si ta sœur est bonne envers toi; si elle est aimable, si elle est *affettuosissima*; elle qui, pour te faire plaisir, cesse d'être miss Craintive pour devenir lady Médisante; mais ce qui me rassure, c'est que tout restera bien entre nous, n'est-ce pas? A présent, à ton tour de m'envoyer la longue phrase.

Ta sœurette, PAULINE GUTMANN.

Strasbourg, le 21 avril.

Chère Pauline,

Quand la sœur est très-aimable, il faut bien que le frère le soit aussi. *Voilà donc*, sans tarder, la phrase en question. Elle est de M. S., secrétaire de la Société des amis des arts :

« Considérant l'art, cette inspiration vivifiante « et créatrice, comme l'un des plus beaux fleurons « de la civilisation, comme l'une des plus hautes « tendances vers lesquelles doivent aspirer les « peuples, comme l'une des manifestations les « plus éclatantes de l'intelligence humaine et du « progrès des nations ; et dans le domaine libre « de l'art, rejetant les barrières qui séparent les « peuples, les limites qui démarquent les états, « n'admettant sur ce terrain neutre, où les riva- « lités jalouses de races et de gouvernements ne « doivent pas avoir prise, que des inspirations « nées sous des climats divers, en face d'autres « natures, sous l'influence d'autres mœurs ; que « des manières de sentir et de faire différentes, « que des distinctions d'écoles et non des distinc- « tions de nationalité, nous persévérons, Mes- « sieurs, dans la direction suivie jusqu'à ce jour « et que de tels résultats nous prouvent être « bonnes ; et nous ne désespérons pas de voir se

langue à son mérite. Cet aveu me coûte d'autant

« rallier successivement à nous les retardataires « dont nous regrettons toujours l'absence *dans* nos « rangs, et de pouvoir rendre à notre cité, si glo- « rieuse autrefois de sa splendeur artistique, si « fière, et si légitimement fière de sa cathédrale, « de ses nombreux édifices et de ses maisons aux « façades ciselées, de pouvoir lui rendre cette au- « réole dont elle brillait et de lui faire reconquérir « ce rang qu'elle occupait. »

Ouf! vingt-neuf lignes bien comptées! vingt-neuf lignes avant d'arriver à un point! N'ai-je pas dit vrai en appelant cela un germanisme? Sans compter cette incorrection, l'*absence dans nos rangs* (de nos rangs). N'est-il pas juste, petite sœur, que tu me comptes cela pour une bonne décade? Eh bien! écoute encore ceci et dis si je mérite seul le titre de milord Méchant. Notre cher oncle lui-même se moquait hier, chez le général, de l'allemand de Strasbourg. Il a dit à une dame allemande qui semblait revendiquer l'Alsace comme une province de son pays : Madame, réclamez-vous aussi l'allemand? Nous vous l'abandonnerons volontiers. Représentez-vous une soirée, un thé comme celui-ci. Une dame offre une tasse à sa voisine qui la refuse.

Frau A. Drinken Sie doch eine Tasse Cafe, ma gère.

Frau B. Tank scheen I, A, T, K (Ich habe Thee gehabt).

Cette inscription a été ôtée et remplacée par une autre très-correcte.

Frau A. Nehmen Sie doch epis Cafe.

Frau B. Dank vielmol I, A schon T, K.

Frau A. Nur eine Tasse: Sie dürfen nit refusiren.

Frau B. Ja, ja, ja, ja, ja, Nein! 's würde mich incommodiren.

Frau A. Eh pien! i will Sie nit forciren.

Là-dessus on a dit avec raison que les Strasbourgeois ont du malheur d'être à la frontière. Ils n'apprennent bien ni l'allemand, ni le français, et sont ainsi exposés aux moqueries des Allemands et de leurs compatriotes; ils sont entre deux rires comme les soldats se trouvent quelquefois entre deux feux. Heureux, chère sœur, de nous tirer bientôt de ce mauvais pas! Il n'y a plus que dix-neuf jours. C'est toute une année pour moi! Quand dirai-je adieu à ce noir *Strôsbourg* et à son jargon?

Ton impatient, JULES GUTMANN.

Colmar, le 22 avril.

Cher frère,

Il me tarde aussi de quitter l'Alsace, mais je ne dis pas comme toi le noir *Strôsbourg;* je ne regarde pas les Alsaciens comme malheureux d'être dans leur belle province, et entre deux rires, comme tu dis. Ils peuvent très-bien répondre aux rieurs : Allons, Messieurs les Allemands, parlez

un peu français à votre tour, et vous, Messieurs les Parisiens, gratifiez-nous d'un peu d'allemand. Les premiers seraient obligés de répondre gauchement *gombrens bas*, et les seconds *nix comprendre*. Cessez donc de rire, aimables meinherrs et spirituels Parisiens, de ceux qui en savent plus que vous. Mais, ni les Allemands, ni les Français bien élevés ne se moquent des Strasbourgeois, il faut être trop irréfléchi pour cela; c'est oncle même qui l'a dit et qui te le répètera. Attrape, mylord Méchant.

Quant à la longue phrase, elle vaut dix germanismes, je l'avoue; mais je me garde bien d'en rire; j'aime mieux y admirer la noblesse, l'élévation des idées; j'aime mieux penser à ces Sociétés des amis des beaux-arts, des amis de l'histoire naturelle, des amis de l'horticulture, à ces quatre ou cinq établissements pour l'étude de la musique qui font honneur à Strasbourg et que l'on ne trouverait pas dans toute autre ville de l'intérieur ayant la même population. Attrape, attrape.

Et maintenant, que tu as la bouche ouverte et que tu as pris gentiment médecine, je vais te donner une papillote pour la bonne bouche.

Dixième décade.

1. Il est trois quarts pour deux heures.

Il est deux heures moins un quart.

2. Il fit un drapeau en mettant son mouchoir après un bâton.

... en mettant son mouchoir au bout d'un bâton.

20. Il est *trois quarts pour deux* heures.	Il est deux heures moins un quart.

On attèle les chevaux après la voiture et l'on part.	On attèle les chevaux à la voiture. On attèle et l'on part.
3. Je veux bien te vendre mon canif : qu'est-ce que tu me donnes *pour?*	Combien m'en donnes-tu ?
4. Faire quelque chose *un jour pour l'autre.*	De deux jours l'un.
5. Dieu dit : *Quante* vous verrez mon arc dans la nue, *c'est que* vous saurez qu'il n'y aura plus de déluge.	Quand vous verrez mon arc dans la nue, vous saurez qu'il n'y aura plus de déluge.
6. Cette rue n'a pas *plus que* quatre pas de large.	Pas *plus de* quatre pas.
Il n'est pas *plus que* huit heures.	Pas plus de huit heures.
7. Dieu soigne pour tous les hommes.	Dieu prend soin de tous les hommes.
Je soignerai pour votre lettre.	Je me charge de votre lettre.
8. Cher petit, *mouche* donc *ton nez.*	Mouche-toi donc.
9. C'est une montagne qui crache du feu.	Qui vomit du feu.
10. Je mettrais ma vie pour le voir encore une fois.	Je donnerais ma vie...

Oh ! la bonne papillote ! Allons, un bon baiser là-dessus et puis soyons sage, cher Loulou.

PAULINE GUTMANN.

Strasbourg, le 23 avril.

Chère Pauline,

Je ne sais si je dois dire *chère* après toutes tes railleries. Tu m'attrapes de toutes les manières ; mais je pourrais bien te le rendre. J'ai là une *fa-*

meuse papillote, une *chicarde* papillote que je voulais t'envoyer. *En place*, tu auras une bête d'histoire qui vient de n'arriver au Gymnase. J'étais ce matin à côté d'un individu qui se nomme Schneider et dont le père est précisément tailleur. L'individu vient me chuchoter à l'oreille quelque chose que je n'entends pas. — « Plaît-il? » — « Je « te complimente de l'élection de papa Gutmann, « c'est-à-dire s'il est élu. » — « Qu'est-ce que tu « blagues-là? » — « Regarde *sur* ce journal. » — J'y regarde et je vois en effet M. Max Gutmann au nombre des candidats. Je voulais lire tout l'article, mais notre Argus de professeur nous espionnait de toutes ses forces. — Schneider continue à m'embêter : « Hein! dit-il, quelle bosse pour toi si tu « vas à Paris! » — « Laisse-moi tranquille. » — « Saperlot! M. Max Gutmann, représentant du « peuple! » — « N'est-ce pas, tu aimerais mieux « que ce *soit* papa Schneider; il ferait des habits « pour toute l'Assemblée. » — « On l'habille, va, « ton papa dans le journal! » — Aussitôt je veux lui prendre la feuille; il la retire, et voilà que notre Argus nous *gobe* tous deux : — « Trois cents « vers à M. Gutmann! trois cents vers à M. Schnei- « der! »

En voilà de l'embêtement! en voilà du guignon! O le vilain Strôsbourg! Une seule chose peut me soulager maintenant, une seule me guérira aussitôt de ma mauvaise humeur, et toi seule,

Linele, peux me l'envoyer. C'est une petite nouvelle de l'élection. Tu en sais plus que le journaliste, j'en suis sûr. Que crains-tu? Je n'en souffflerai mot à personne, pas même à oncle. Allons vite, vite, envoie cette consolation à ton joué, sifflé et berné

JULES GUTMANN.

Colmar, le 24 avril.

Cher Jules,

Plaît-il?...

Tu me demandes, je crois, de la politique! c'est-à-dire, n'est-ce pas? tu veux me donner la migraine et faire pleuvoir sur toi les pensums! Oh! tenons-nous pour bien heureux, très-cher, d'être hors de ces débats et de n'avoir affaire qu'à nos germanismes! Si tu t'occupais de politique, cela n'avancerait en rien l'élection et nuirait beaucoup à tes études et à nos préparatifs pour Paris. Il me semble, chéri, que tu ne fais guères ce qui est convenu. Non-seulement tu n'envoies pas de germanismes, mais tu n'étudies pas ceux que je te copie avec soin chaque jour. Je vais te le prouver par les découvertes suivantes que j'ai faites dans tes lettres:

Onzième décade.

1. Qui, tu *oses* te moquer de moi; tu *oses* me berner...	Oui, tu *peux* te moquer. Il t'est permis de te moquer.

2. Je voudrais *que l'on défende* mille termes de cuisine...	Je voudrais que l'on défendît...
3. *Voulons-nous* prendre le dictionnaire ?	Prenons le dictionnaire. Veux-tu que nous prenions le dictionnaire ?
4. *Si seulement* ces dix jours étaient passés !	Plût à Dieu que ces dix jours fussent passés !
5. Quand une miette s'arrête *après* sa moustache.	S'arrête *à* sa moustache.
6. Justement j'ai là plusieurs choses qu'ils ont *laissé* imprimer.	Qu'ils ont *fait* imprimer.
7. *Pour sûr*, il y a des germanismes.	Il y a certainement, je t'assure qu'il y a des germanismes.
8. *Voilà donc* la phrase en question.	*Voici* la phrase (parce qu'elle suit).
9. *En place*, tu auras une bête d'histoire.	*Au lieu* de cela tu auras une bête d'histoire.

En place du dixième germanisme, je mets ici une pressante recommandation de maman. C'est de ne plus employer les vilains termes de collége, qui lui paraissent des cosaques beaucoup plus laids encore. Ne dis donc plus, chéri : *embêter, chicard, blaguer, gober,* au lieu de *vexer, tourmenter, beau, agréable, hâbler, attraper,* ou autres mots équivalents. Les termes de collége sont plus expressifs, mais d'une manière triviale. Oncle, dans une de ses lettres, dit qu'ils sont *ignoblement* expressifs, et maman, qui m'a montré ce passage, veut que l'on ne voie rien en nous que convenance et bon ton exquis, quand nous arriverons dans la capitale. Remarque bien, cher Loulou, que ce n'est pas moi qui te gronde. Oui, je

te gronde un peu, ein bißel, au commencement de ma lettre et au milieu ; mais partout, chéri, en sœur *affettuosissima*.

PAULINE GUTMANN.

Strasbourg, le 25 avril.

Miss Grondeuse,

Savez-vous que votre dernière lettre n'est qu'un long savon ? Ce sont des attrapes à n'en plus finir avec vous. Prenez garde, je vais à mon tour vous... Malheureusement j'ai encore quelque chose à demander à cette Linele, mais cette fois quelque chose qui lui fera autant de plaisir qu'à moi-même. Oh ! la bonne idée ! Écoute, chère Pauline, ce n'est pas ici que nous pouvons bien étudier les germanismes, du moins moi, comme tu l'as vu dans mes lettres. Voici donc mon idée. Il faut que papa nous permette d'aller aussitôt à Paris avec maman. Lorsqu'il viendra nous rejoindre, il sera bien aise de trouver son logement tout prêt, et nous lui ferons une réception digne d'un représentant. Je me charge de lui faire une couronne magnifique que nous suspendrons au-dessus de sa tête à table ; je m'en charge. Maintenant, chère Pauline, hâte-toi de faire cette demande à nos parents. Dis-leur surtout qu'un jour d'étude à Paris m'avancera plus qu'un mois ici. Je m'arrête pour

recevoir plus tôt ta réponse. Songe à mon impatience, très-chère Linele, et vite, vite un seul mot; dis-moi seulement d'emballer. Quel charme pour

Ton très-affectionné,

JULES GUTMANN.

Colmar, le 26 avril.

Cher Jules,

Il faut que te gronde encore, mais en t'embrassant tendrement. Oui, j'aimerais bien aller vite à Paris et préparer une fête pour papa; je t'aiderais à faire la grande couronne et je préparerais mon plus beau morceau de musique; ce serait un délice, vraiment. Mais hélas! cher frère, tu n'as fait qu'un beau rêve, un château en Espagne ou à Paris. Y penses-tu, chéri! Pouvons-nous laisser papa seul à Colmar au moment le plus critique? Peut-il se passer de maman pour les réceptions, pour les visites, pour les dîners? Non, non. Je t'assure même qu'il est bien heureux d'avoir dans sa maison deux adjudants comme Mlle Milde et moi. Réfléchis, chéri, et tu reconnaîtras tout de suite l'impossibilité de ton projet. Allons, n'y pensons plus et attendons patiemment le moment qui approche, qui arrive dans quinze jours seulement. Écoute, chéri, pour te distraire, quitte ta petite

chambre ; sors de ton *Strôsbourg* et va jouir du grand air : l'Orangerie te sourira avec sa verdure naissante ; l'Ill t'égaiera par ses barques et ses canards. Ou bien, monte sur la cathédrale et contemple d'en haut cette bonne ville que tu vas quitter, cette ville des *Wecken*, des *Kougelhopf*, des délicieux pâtés et des bons Maiselokker, qui mérite bien un adieu amical. Voilà mon remède, chéri. Je te conseille aussi de te distraire en te plongeant dans l'étude, surtout dans celle des germanismes. Repasse ce que je t'ai déjà envoyé et joins-y les suivants :

Douzième décade.

1. Ne vous fiez pas *sur* cette personne.	Ne vous fiez pas *à* cette personne.
2. *Demande papa* s'il permet que tu viennes.	Demande à papa s'il permet...
3. Je vous remercie *pour* votre complaisance.	Je vous remercie *de* votre complaisance.
4. Tu es bien incrédule *sur* ce que je dis.	Tu es bien incrédule *au sujet* de ce que je dis.
5. N'as-tu pas le temps long?	Ne trouves-tu pas le temps long?
	Ne t'ennuies-tu pas ?
6. Regarde sur ce journal.	Regarde dans ce journal.
Regarde sur ta montre.	Regarde à ta montre.
7. Le tailleur ne m'a pas encore fait mon habit; j'attends encore *dessus*.	Je l'attends encore.
8. Il ne savait plus comment il *voulait* faire.	Il ne savait plus comment faire.
9. Cela me fait toujours les yeux mouillés.	Cela me fait venir les larmes aux yeux.
10. Il s'est *mangé* une indigestion.	Il s'est donné une indigestion.

Cher Jules, je t'ai dit de repasser tout ce que

je t'ai envoyé précédemment ; en effet, voilà ma dernière décade. Le cahier de Mlle Milde est terminé. J'en ai omis beaucoup, c'est-à-dire les germanismes trop grossiers. Peut-être faudrait-il faire encore un choix parmi ceux que j'ai pris. Mes derniers d'aujourd'hui ne sont pas même dans la bouche de Mme Frabas ; par exemple : *Cela me fait les yeux mouillés.* Es macht mir die Augen naß. Mais il en est d'autres qui reviennent sans cesse dans la conversation des gens les plus instruits, comme : *Si seulement il venait !* Wenn er nur käme ! *Nous verrons déjà...* Wir werden schon sehen... *J'ai un franc de trop peu.* Ich habe einen Frank zu wenig. Peut-être ferions-nous bien de mettre à part ces chefs de nos cosaques et de nous en débarrasser une bonne fois. Ce sera bientôt fait ; nous avons tout le temps avant notre départ pour Paris. Allons, chéri, prends mon remède ; tu t'en trouveras bien et je te suivrai dans toutes tes promenades du fond du cœur.

Ta PAULINE.

P. S. Est-ce que cette longue lettre ne vaut pas la friandise dont tu m'as parlé?

Colmar, le 27 avril.

Cher Jules,

Le courrier ne m'a rien apporté aujourd'hui.

Es-tu malade? es-tu fâché? Bist du böse? Allons, allons, je ne puis croire que Jules Gutmann boude sa chère sœur Linele. Si cela était, je m'en plaindrais, et sais-tu à qui? A toi-même. Je m'en rapporterais à la réflexion, au jugement de mon cher Loup. Je lui recommande encore mon remède, et de crainte d'en contrarier l'effet, je ne commence pas le choix des germanismes que j'ai préparé.

Ta sœur très-affectionnée,

PAULINE GUTMANN.

Colmar, le 28 avril.

A M. Loup Bœsemann,

Comme vous pourriez interrompre vos graves études de futur bachelier pour m'écrire, je viens vous prier de n'en rien faire. Je serais désolée de lire ce qui vous aurait coûté quelque effort et vous aurait pris un temps bien mieux employé, sans doute, à faire du grec et du latin... ou quelque pensum.

PAULINE GUTMANN.

Strasbourg, le 28 avril.

Je pense à toi!

Chère Pauline, apaise ta colère;
Ton souvenir est dans le cœur d'un frère.

Oh ! dis-toi bien que lorsque je me tais,
Mon cœur alors ne te quitte jamais.
Je pense à toi dans la foule élégante
Des promeneurs que la musique enchante,
Et qui pour voir et pour se faire voir,
Viennent du Broglie[1] émailler le trottoir.
Si j'aperçois une fraîche parure,
Pleine de goût et d'exacte mesure,
Sans cet éclat plus coûteux qu'excellent
De flots de soie en quadruple volant ;
Si j'aperçois sous son voile de gaze
Un chapeau rose et léger qui s'évase,
Comme un calice entourant une fleur,
Je pense à toi ; je dis : Voilà ma sœur !

Mais trop souvent la parure en impose ;
J'espérais voir une fleur, une rose,
(Car ces dehors coquets et gracieux
Sont étalés pour l'annoncer aux yeux,)
Et tout à coup, revenant en arrière,
Le beau chapeau me montre le contraire ;
Ni la jeunesse, hélas ! ni la beauté,
Mais la laideur avec la vanité.
Oh ! je me dis : Fi donc ! Ce n'est pas elle.
Ma sorella, modeste autant que belle,
N'étale pas ce costume trompeur,
Et le calice est moins beau que la fleur.

Si quelquefois une meilleure chance
Des deux beautés me montre la présence,
Couple charmant, délicieux effet,
Belle monture et diamant parfait !
Si je crois voir, Pauline, ta figure,

---

[1] *Broglie* se prononce *Breuil*.

Ton abondante et blonde chevelure,
D'un teint si frais relevant la blancheur,
Et tes yeux bleus où règne la douceur ;
Si mon cœur bat aussitôt de surprise,
Nouveau mensonge, et choquante méprise !
La belle dit tout à coup : « *Hé ! Pongschour !*
Gomman ça va ? » — L'autre répond : « Ma chère,
Je sens un peu de *Kopfweh*, mais j'espère
Que *la grande* air me guérira ce mal. »
« Venez ce soir, dit l'autre, *sur le pal;*
Le pal pour sûr vous guérira sans peine ;
Vous *danserez dehors* cette *micraine*.
Allons, *Pongsoar* ! En passant, prenez-moi :
J'attends sur vous... »
Non, non, ce n'est pas toi !
A ce jargon, adieu belle figure
Beau diamant et charmante monture ;
Adieu la fleur ; *Pongsoar*, l'ange aux yeux bleus !
Je ne vois plus qu'un ange malheureux,
Une nourrice, une rustique rose,
Une pivoine à Schiltigheim éclose,
Jupe écarlate et ruban vert au bord,
Et deux grands pieds pour gracieux support,
Et ce présent de l'agreste nature,
Un hâle affreux sur toute la figure.

Oh ! triste effet de ce jargon sur moi !
Pour l'éloigner, vite je pense à toi.

JULES GUTMANN.

Colmar, le 29 avril.

Très-cher poëte,

Je pense à toi! je pense à toi! Je te rends cette douce expression du cœur; je te la renvoie comme un écho, mais un écho des plus affectueux. Que ne puis-je y mettre aussi la rime et la mesure! Je te chanterais la plus harmonieuse petite réponse; mais, hélas! comment faire! C'est bien toi qui serais obligé d'attendre et de me gronder, et encore serait-ce en vain. Mlle Milde n'est pas plus habile que moi là-dessus. Imagine-toi que nous avons ri comme des folles tout à l'heure en essayant de faire des vers; rien n'était plus drôle. En voici deux pour te donner une idée de notre poésie :

Il fait le plus beau temps du monde
Pour aller à cheval sur la terre et sur l'onde.

C'est te dire, cher poëte, que nous sommes tout étonnées, que nous sommes en admiration devant ta belle lettre, ou plutôt devant ton épître, car je crois que c'est ainsi qu'on appelle les lettres en vers.

J'aurais bien quelques petites remarques; par exemple, je trouve un peu exagéré le mauvais français que tu mets dans la bouche de deux belles de Strasbourg; je crois aussi que tu es injuste en

regardant la toilette comme une espèce d'enseigne de la vanité ; elle montre aussi bien le désir de vous plaire, messieurs, et vous devriez nous en savoir gré. Il est vrai, cependant, que quelques dames âgées, comme Mme N., sont bien ridicules en mettant des chapeaux roses et des mantilles à jour comme des demoiselles de quinze ans. Enfin, cher poëte, je ne veux aujourd'hui que te remercier et te témoigner tout mon plaisir de tes beaux vers...

Au moment où j'écrivais ce qui précède, le facteur est venu m'interrompre et m'a remis une nouvelle lettre de toi, une autre belle poésie. C'est un reproche que tu me fais, n'est-ce pas ? Quelle sotte j'ai été de me plaindre, de me fâcher, lorsque tu pensais si bien à moi ; lorsque tu m'écrivais deux épîtres qui valent plus que toutes mes lettres réunies !

Je te suis joliment redevable à présent ; je te dois joliment de ma vilaine prose et ... des germanismes ! A demain pour m'acquitter de ma dette ; je me contente aujourd'hui de t'embrasser comme tu l'aimes *affettuosissimamente*.

Mille amitiés à notre cher oncle.

PAULINE GUTMANN.

---

habt).

Strasbourg, le 29 avril.

La France et l'Alsace.

(Groupe de M. Grass, à l'Orangerie.)

Ange récit, ma sœur, pour calmer ta colère :
Je viens de ce jardin chéri des promeneurs,
Où sur de verts gazons s'élève solitaire
Le beau groupe de Grass, près du palais des fleurs.

Je contemplais charmé ces deux femmes si belles,
Ces anges descendus un moment sur le sol,
Et je me demandais où sont les blanches ailes
Qu'elles vont déployer pour reprendre leur vol !

Et comme j'admirais leur grâce, leur noblesse,
Et l'air affectueux dont s'enlacent leurs bras,
Et la France attirant l'Alsace avec tendresse,
Je les entends soudain ; elles parlent tout bas :

« Ma fille, l'aquilon me dit dans son murmure
« Que le Nord envieux jette les yeux sur toi,
« Qu'il menace le Rhin, qu'il revêt son armure
« Et chante : L'Alsace est à moi ! »

« Qu'il *se chante*, s'il veut, *une gorge malade ;*
« Sans doute il a vidé quelque mauvais tonneau ;
« Mais s'il vient près du Rhin pour faire sa bravade,
« *C'est qu'il* pourra boire de l'eau ! »

« Mais il te donnerait quelque belle couronne ;
« Comtes, ducs, princes, rois seraient à tes genoux ;
« Admirant ta beauté, ton beau front qui rayonne,
« A ta dot faisant les yeux doux. »

rieurs : Allons, Messieurs les Allemands, parlez

« Ja ! surtout à la dot ! Mais je n'ai nulle envie
« *De marier* un comte, un duc, un prince nain ;
« Ja nein, messieurs, la France a mon cœur pour la vie ;
« *A personne d'autre* ma main. »

« Mais si les amoureux, pour faire ta conquête,
« Avec lances, mousquets, soudain allaient venir ? » —
« Ach ! loß mich gehn ! Lueg' do... mon arme est toute prête,
« Ils en auront bon souvenir. »

« Que vois-je ? Ta faiblesse, hélas ! est manifeste ;
« Ton arme, chère enfant, n'est qu'un glaive de bois ! » —
« 'Sisch wohr ! Aber schon gut ! *C'est déjà bon* de reste
« Pour étriller les discourtois ! »

« Mais tu pourrais parler l'allemand à ton aise,
« Le meilleur, le H- hdeutsch ! l'allemand de la cour ! » —
« Je veux parler français ; je veux être française ;
« Rester dans tes bras sans retour ! »

A ces mots, j'ai cru voir l'une et l'autre figure
Resserrer leur étreinte, une vive rougeur
Paraître sur les traits de la blanche sculpture,
Et la France presser l'Alsace sur son cœur.

« Toujours là, toujours là sur mon cœur, chère Alsace !
« Pour arrêter le Nord, mon nom seul suffira ;
« En le voyant briller, il fera volte-face,
« Ou mon lion se lèvera ! »

JULES GUTMANN.

Colmar, le 30 avril.

Très-cher poëte ;

Je me lève, je me lève et je crie : *Vive Jules Gutmann !*

Puis je me rassieds pour répondre vite à ta belle poésie que j'ai lue et relue, et pour t'envoyer en échange un choix de germanismes. Mlle Milde qui est un peu ce que tu m'as dit teutomane, a voulu défendre le Nord ; je lui ai vite fermé la bouche en l'embrassant, et j'ai ajouté : Si vous voulez répondre, chère amie, il faut le faire en vers. C'était l'obliger à coup sûr de se taire.

Pour moi, chéri, je ne trouve à redire qu'à un seul vers, au tout premier : « Autre récit, ma sœur, « pour calmer ta colère : » C'était bien assez d'avoir employé ce mot *colère* une fois ; il ne fallait pas le répéter, surtout après avoir parlé de mes yeux bleus *où règne la douceur*. Mais vite, vite à nos germanismes. C'est aussi de la poésie, puisqu'ils nous font penser à Paris.

Choix des germanismes les plus communs et les plus dangereux.

SUBSTANTIF.

Appelez les *garçons*. Où sont les *garçons ?*

Notre chatte a des *jeunes*. Vos serins ont-ils des *jeunes ?*

mais je pourrais bien te le rendre. J'ai là une *fa-*

Vous aurez un bon *trinkgeld*.

Donne-moi un *machin* pour mettre sous le pied de cette table.

Ce mot qui ne vient pas de l'allemand est très-souvent employé en Alsace. Mlle Milde croit que c'est un alsacisme, et nous devons le noter à ce titre. Avez-vous un *machin* pour les dents? — Attendez que j'ôte ce *machin* qui s'est accroché à votre robe.

M. Derb lui-même a dit hier : « Les soldats de « Kehl ont une sale casaque. Ça leur arrête les « jambes et ils sont obligés de faire par derrière « un *machin* pour la rétrécir. »

Le mot *chose* employé de la même manière, c'est-à-dire pour remplacer le mot propre qui manque, est commun à toute la France. Témoin cette phrase de Mme de Sévigné : « On ne trouve « pas souvent de ces ames de premier ordre, « comme Chose, ce Romain qui retourna chez les « Carthaginois. » Cependant l'Alsace en fait un usage plus fréquent par la raison que le terme propre y manque plus souvent. Tu te rappelles M. W. qui l'emploie à tout propos : C'est M. Chose... Attendez... M. Chose, Chose, Schmidt; c'est cela. Il demeure à Chose, à Chose, diable! comment s'appelle donc cet endroit? A Chose, Chose, Chose, à Hombourg!

Autre faute du même genre qu'il est bon de signaler aux chers Maiselokker. On n'appelle pas

aussitôt de ma mauvaise humeur, et toi seule,

glissades ces petits sentiers que les gamins font sur la glace, au grand danger des passants; on les appelle *glissoires*. Il faut donc dire : Ne marchez pas sur cette *glissoire*; vous pourriez y faire une *glissade* et tomber. On s'exprime d'une manière burlesque quand on dit : J'ai marché sur une *glissade*.

ADJECTIF.

Quelque chose *d'autre*. Quelqu'un *d'autre*. Rien *d'autre*.

Cette tapisserie est *pleine* de taches. Chassez Azor, il a les pattes *pleines* de boue.

Il fait ici *bon chaud*; cet habit est *bon chaud*.

Ne craignez rien, ce bœuf est *gentil*. Les fils des hommes étaient méchants; mais les fils de Dieu étaient *gentils*. Votre professeur est-il *gentil*? Oh! oui; il est *très-gentil*; il ne punit jamais. Sois donc *gentil*, mon enfant.

PRONOM.

Nous allâmes à Wintzenheim, *un* village près d'ici.

VERBE.

Je n'en *peux rien*. Qu'est-ce *que j'en peux*?

Il *a brûlé* au faubourg de Rouffach.

Cela ne *se convient* pas.

Je *soignerai pour* votre lettre.

1. Oui, tu *oses* te moquer de moi ; tu *oses* me berner... | Oui, tu *peux* te moquer. Il t'est permis de te moquer.

Je lis le conte de cette paysanne qui *maria un roi*.

« Mais je n'ai nulle envie
« *De marier* un comte, un duc, un prince nain. »

Il *a frappé* dix heures.

Nous avons *dormi* à Mulhouse, à Bâle, à Lucerne et au sommet du Rigi.

Je *dors* dans une chambre qui donne sur l'Ill.

Il s'est *laissé faire* un bel habit.

Prenez garde! vous *recevrez un* rhume.

Ce garçon *ne donnera qu'un* têtu.

Que faites-vous là? *Qu'est-ce que cela donnera?*

Il faut vite *chercher le médecin*.

Émile, *cherche-moi* de l'eau, s'il te plaît.

Il a été à la chasse; il *a tiré* deux lièvres.

M. Z. est très-adroit; il *a tiré* cet automne trois sangliers.

Ce loup qui est empaillé au Musée a été *tiré* près d'ici.

Il *a hérité* un grand domaine.

Vous pouvez être tranquille; hier *j'écrivais* à W. et lui *annonçais* la nouvelle.

Ce matin une tuile *tombait* juste devant moi dans la rue.

Imaginez-vous! Cette nuit on *volait* mille francs dans la maison où je loge!

Elles *n'OSENT pas* se perdre. C'est l'excellent M. Oberlin, pasteur du Ban-de-la-Roche, qui a fait cette faute en parlant de miettes de pain. Il

voulait dire à une ménagère de sa paroisse : Ne les laissez pas se perdre ; il ne faut pas qu'elles se perdent.

Dialogue entre trois jeunes filles qui jouent aux dames :

« A. Tu *n'oses* pas mettre ton pion là.

« B. Certainement *j'ose*.

« A. Demandons à C. Écoute, C., est-ce qu'elle « *ose* mettre son pion là?

« C. Oui, elle *ose*. »

J'ai le temps *long*.

ADVERBE.

Attends *seulement*, il se taira *déjà*.

Tais-toi *une fois*.

Socrate répondit : *Si seulement* j'avais autant d'amis qu'il pourrait en tenir ici !

On fera cela *pour sûr*. *Pour sûr*, je viendrai.

Cette locution est française, mais son emploi trop fréquent en fait au moins un provincialisme.

On a longtemps attendu *dessus*.

Prends ton parapluie, *sans ça* tu seras mouillé.

Sans cela est français, mais hors d'usage, excepté en Alsace où on l'emploie, au contraire, très-fréquemment.

PRÉPOSITION.

Nous étions *à six*, *à dix*, *à vingt*.

m'avancera plus qu'un mois ici. Je m'arrête pour

On a une vue superbe *depuis* la plate-forme de la cathédrale.

Je t'ai prêté mon livre; es-tu content *avec?*

Je me réjouis *pour* Pâques.

Il est trois quarts *pour* deux heures.

Je l'ai rencontré *sur* la rue.

Il faut qu'on attèle les chevaux *après* la voiture.

Attendez, vous avez quelque chose *après* votre robe.

Les conscrits mettent des rubans *après* leurs chapeaux.

CONJONCTION.

Si vous continuez ce bruit, *c'est que* je vous chasse.

Un domestique paresseux dormait à l'ombre.

Son maître lui dit : Paresseux, tu ne mérites pas que le soleil t'éclaire. Le domestique répondit : *C'est pourquoi que* je me suis mis à l'ombre.

Cette rue n'a pas *plus que* quatre pas de large.

Il est *plus que* huit heures.

Ouf! Mes petits doigts sont fatigués, et tu l'es sans doute, cher Jules, cher poëte, de me lire. J'ai presque honte de te proposer d'étudier des germanismes maintenant. Herr Jeh! Supposer que tu fais de pareilles fautes, toi qui parles la langue du Parnasse! Ne me gronde pas, chéri; mets que

je n'aie copié ce qui précède que pour bien m'en souvenir moi-même.

La tua affettuosissima,
PAULINE GUTMANN.

Strasbourg, le 30 avril.

Brouillards. Knepfel. Embonpoint.

Je suivais ton conseil, ô douce conseillère;
J'allais loin de Strasbourg secouer ma poussière,
Dégourdir mes esprits, compléter mon réveil,
Et respirer l'air pur au lever du soleil;
J'allais voir les progrès des fleurettes nouvelles,
Comme un joyeux pinson, ouvrir aussi mes ailes.
Lorsque, hélas! à ma porte, ô douce sorella!
Quel triste objet m'arrête et me tient planté là?
Une blanche vapeur, un humide nuage
D'un baiser glacial me cingle le visage,
Et se hâte d'entrer, comme si justement
J'avais ouvert ma porte à cet être charmant;
Je la ferme aussitôt plein de juste colère.

Est-ce un blanc petit lait versé dans l'atmosphère?
Ou les anges frottant leur beau parquet des cieux
D'une blanche poussière inondent-ils ces lieux?
Non, c'est le froid brouillard, c'est la Nebel épaisse
Que le printemps du Nord étale avec largesse;
C'est l'haleine du Rhin, qui monte, obscurcit l'air
Et s'étend jusqu'aux monts, comme une vaste mer;
Elle a détruit la tour, merveille de l'Alsace;
Voyez, cherchez-la bien; on n'en voit plus de trace.

Cet hôte si traurig, ce germanisme d'eau,
Nous apporte en présent toux, rhume de cerveau,
Catarrhe, odontalgie, enflure, courbature ;
Il me met aux arrêts dans ma chambrette obscure...
Eh bien ! soit. Renfermé dans mon petit réduit,
Je vais bien m'y moquer de cette blanche nuit.
Je vais, comme un savant de la terre germaine,
Entouré de bouquins, emmitoufflé de laine,
Tourner un large dos au brouillard insolent,
Et piocher à côté de mon poêle ronflant.
Creuser dans mes auteurs, déchiffrer leurs merveilles,
Plonger dans le savoir jusques aux deux oreilles...
Mais pour être un meinherr accompli de tout point,
Voyons, il faut fumer... Non, je ne fume point ;
Fi, du puant tabac ! Au contraire, je fume
Contre ce brun poison que la pipe consume
Et qui, pour réveiller le bon peuple allemand,
Remplit les casinos d'un brouillard odorant,
D'un germanisme infect. — Mais chut ! je me prépare
A célébrer bientôt la pipe et le cigare ;
Sortons de ce brouillard... Je disais que je veux
Travailler, que c'est là le comble de mes vœux ;
Que je veux tout le jour apprendre vite, vite,
Et comme un vrai savant, avec ordre, avec suite :
C'est très-bien, et je vais tout de bon m'échiner.
Mais quoi ! N'entends-je pas la cloche du dîner ?
Quel dommage !... Ah ! voilà mes projets en déroute !
Il faut aller croquer l'odorante choucroute,
Peut-être de Knackwurst me poivrer le palais,
Savourer des Knepfel, germanismes épais,
Et de tout le gros menu de la table allemande !
Oh ! te rappelles-tu notre surprise grande
Quand on nous fit asseoir au dîner d'apparat
Que donnait à Colmar un meinherr avocat ?
Sa table jusqu'alors nous était inconnue :

Quel ébahissement de ma sœur ingénue,
Lorsqu'elle vit servir ces plats, ces plats géants,
Montagnes de Grumpirs et de Knepfels fumants !
Je cherchais à te voir par-dessus la barrière ;
Mais un seul plat, o Weh ! te couvrait tout entière !
Alors je dis tout bas : Cette dînette-là
Ressemble fort aux mets de Monsieur Gargantua !
J'avais tort cependant, car l'énorme pâtée
Trouva tant d'amateurs, fut tellement goûtée
Qu'il n'en resta plus rien... Nouvel étonnement !
Nous connûmes alors l'appétit allemand,
Enorme, fabuleux, germanisme notoire,
Que l'on peut appeler celui de la mâchoire.

Il est vrai qu'un auteur, un poëte germain,
Appelle les Knepfel un vrai ciment romain,
Pour joindre l'ame au corps ; cette muse élégante
Prend pour de l'ambroisie une pâte pesante...
Pesante ! me dirait le poëte irrité :
Demandez, jeune Welsch, à toute la cité,
Regardez *une fois* vos meinherrs de l'Alsace ;
Voyez leur embonpoint, à défaut de leur grâce[1] :
C'est un don des Knepfel ; on voit facilement
Que l'ame est cimentée en eux profondément.
Et n'aimeriez-vous pas au temps de la froidure,
Vous-même, être entouré de vivante fourrure,
Et marcher fièrement par ce lest affermi,
En fumant un tabac du brouillard ennemi ?
Eh bien ! pour obtenir cette prestance aimable,
Savourez des Knepfel, restez longtemps à table ;
Revenez-y souvent, deux, trois, quatre, cinq fois,
Et vous serez bientôt un citoyen de poids :

---

[1] L'éditeur s'empresse d'avertir que Mlle Pauline relève dans sa réponse cette remarque désobligeante de son frère.

Puis, pour vous achever, pour prendre un bouquet rare,
Vous n'avez qu'à fumer la pipe ou le cigare.
Mais vous riez, je crois, jeune Welsch jovial? —

Je m'incline, meinherr, devant votre idéal.

JULES GUTMANN.

Colmar, le 1er mai.

Très-cher Welsch jovial,

Sais-tu que c'est dans la satire que tu te plonges et non dans les livres; tu t'y plonges jusqu'aux oreilles, chéri, et c'est par là que je vais te prendre pour t'en retirer. Venez, cher oncle, m'aider à le retirer de là-dedans. Si vous saviez quelle description il fait de votre table! Choucroute, cervelas poivrés et Knepfel, oh! je ne vous le dirai pas, car vous tirériez trop fort.

Voici pourquoi, cher poëte, nous avons tant de brouillards en Alsace. Ce pays est un chef-d'œuvre de la création; c'est un pays admirable que les anges aiment à voir du haut du ciel, mais Dieu ne le leur montre que quand ils sont bien sages; puis, après le spectacle, il étend sur le magnifique tableau une espèce de papier brouillard, une couche légère d'ouate qui le protége. Cela nous montre que les anges sont presque toujours bien sages, car le tableau, malgré ton assertion, est rarement couvert.

Quant à l'embonpoint, chéri, c'est Mlle Milde qui te répondra. Elle disait hier : « Voyez tous les « filous, tous les coquins, tous les vauriens qu'on « enchaîne, qu'on enferme, pas un qui soit remar- « quable par son embonpoint. Voyez, au contraire, « toutes nos wohlbeleibten Herren und Frauen d'Al- « sace, et vous pourrez dire de chacun, sans plus « d'examen, *bonté, jovialité.* » Voilà, cher poëte, le produit des Knepfel. Oh ! combien j'aimerais que l'on en servît à tous nos messieurs de la politique. Combien je leur en ferais savourer si j'étais maîtresse ! Tes plats de géants deviendraient une réalité. Tu vas voir par la commission suivante que maman n'entend pas du tout la chose ainsi. Elle destinait d'abord cette commission à oncle ; mais, réflexion faite, on en charge notre cher poëte, malgré le prosaïque de l'affaire. Il est vrai que Mutter ne sait rien du talent de son fils.

Provisions à envoyer tout de suite pour le dîner d'après-demain.

Une bourriche d'huîtres.

Deux grandes terrines de 30 fr., prises chez Doyen.

Deux belles poulardes, commandées depuis deux jours.

Un saumon et un chevreuil.

A quoi je me permets d'ajouter un ou deux germanismes poétiques.

Ta très-attachée sorella,

PAULINE GUTMANN.

Strasbourg, le 1er mai.

Les toits, les tapis.

Un jour, au bord de l'Ill, un meunier se disait :
Ce moulin si petit, si chétif, me déplaît ;
Je veux un beau manoir, j'en fais le sacrifice ;
Mais quel plan adopter pour le grand édifice ?
Le voici, dit bientôt notre meunier joyeux :
(Un bon moine venait de paraître à ses yeux)
Voyez comme le froc garantit à merveille ;
Le possesseur le met sur l'une et l'autre oreille,
Et brave là-dessous l'inclémence du temps.
Se voit-il assailli par la pluie et les vents,
Il le tire plus bas d'une main énergique
Et loge tout son chef dans le cône élastique.
Alors pour y voir clair, pour diriger ses pas,
Il trouve maint accroc qui sert de vasistas.
Notre meunier, charmé de cette découverte,
Veut que d'un capuchon sa maison soit couverte,
Avec beaucoup de trous alignés avec soin,
Comme autant de grands yeux qui regardent au loin.
Et chacun fait de même, et d'année en année
La cité de Strasbourg s'est encapuchonnée.

C'est commode, en effet; c'est heimlich, c'est bon chaud.
Les neiges en hiver dégringolent d'en haut

Et couvrent les passants de leur froide avalanche ;
Puis le 22 mars, après la saison blanche,
La cigogne au long bec vient sur ce toit béni
Bâtir un fagot rond qu'on appelle son nid.
Elle y pose au milieu sur une jambe grêle,
Et tient tout le manoir à l'abri de son aile.
Mais le toit au-dessous porte un blanc souvenir
Qui montre à tous les yeux sa façon de bénir.

Tel est le bel aspect des demeures d'Alsace,
Des toits en précipice et des angles sans grâce,
De dangereux chemins, ou même le matou
Court risque à chaque instant de se casser le cou.
Du moins le pèlerin se découvrait sans peine,
Quand l'azur revenait sur la céleste plaine ;
Il y voyait plus clair, dilatait son poumon ;
Mais jamais le manoir n'ôte son capuchon ;
Toujours l'énorme toit sur la tête lui pèse.
Jugez si les souris y trottent à leur aise
Dans le vieux bric-à-brac se donnent leurs ébats,
Et si les chats criards y livrent leurs sabbats.

Soyons juste pourtant ; dans le premier étage,
L'ordre, la propreté méritent notre hommage.
Là, tous les samedis, la soigneuse Hausfrau
Fait noyer le plancher sous un déluge d'eau,
Puis fait des courants d'air pour sécher la surface
Et donne à Kæthele quelque rhume tenace,
Puis sur le sable fin, qui crie à chaque pas,
Le visiteur trop prompt culbute avec fracas.
« O Weh ! » lui dit l'Hausfrau qui craint pour son d...,
« Vous êtes-vous fait mal ? » — « Non, Madame, au contraire ! »
Et tandis que tout pâle il reprend ses esprits,
Il maudit en son cœur le barbare tapis.

De l'escalier tournant l'honorable vieillesse,
La marche tout usée et la pente traîtresse
Du beau tapis germain sont aussi revêtus;
Ce qui veut dire bras, jambes et cou rompus.

J'entends dire à l'Gaufrau : « Médisant de poëte,
« J'ai des tapis plus beaux ; levez un peu la tête,
« Vous verrez Kæthele qui les bat en tous sens
« Et jette la poussière au-dessus des passants.
« Venez, vous en aurez pour votre impertinence. »
Et moi, pour arrêter une pareille offense,
Belle dame, je cours vers le poste voisin,
J'y vais prendre un sergent, un sévère *romain* [1],
Qui verbalisera contre l'indigne usage,
Et s'il manquait de cœur devant un beau visage,
Puisse le malheureux à deux pas recevoir,
Tout juste sur le nez, le tapis le plus noir,
Le plus vieux, le plus laid, dont la chute imprévue
Le fasse tout à coup disparaître à ma vue !
Qu'il en ait en ceinture, en écharpe, en turban !
Puisse le vieux jupon d'une vieille maman
Descendre en tournoyant comme une cloche énorme
Et le couvrir soudain d'un superbe uniforme !
Il en est d'assez grands !... Alors notre sergent,
Forcé de devenir un peu moins indulgent,
Saurait de Kæthele braver les yeux ... peut-être ;
Parcourrait son quartier l'œil sur chaque fenêtre,
Et lorsqu'un vieux tapis voudrait nous faire don
De tout ce qui salit le parquet d'un salon,
Halte-là ! Kæthele, plus de tolérantisme !

---

[1] Sobriquet offensant que M. Jules a tort d'employer. Il ne l'aurait pas fait, sans doute, s'il eût pensé que ses vers seraient imprimés.

(*Note de l'éditeur.*)

« A ta dot faisant les yeux doux. »

Vite un procès-verbal au poudreux germanisme!
Vite apprenons là-haut que sans civilité
La plus noble Hausfrau manque de propreté.

JULES GUTMANN.

Colmar, le 2 mai.

Très-cher poëte,

Oh! tu fais bien de blâmer les tapis, de battre bien ces vilains tapis si désagréables aux passants. Je puis dire si redoutables, car c'est ainsi que mon beau chapeau de satin a été abîmé l'été dernier. Tu t'en souviens peut-être; il y est tombé un grain de groseille rouge des fenêtres de Mme N. Oh! combien j'en ai voulu à cette charmante Hausfrau. N'est-ce pas, chéri, c'est à elle que tu as voulu donner sur les doigts; tu as bien fait et je voudrais vraiment qu'elle pût lire tes vers. C'est une indignité de secouer ainsi la poussière et pis encore sur la tête des passants. Seulement, cher poëte, tu appelles cela un germanisme, et Mlle Milde prétend *qu'en terre germaine* personne n'oserait faire pareille chose; elle dit que c'est un pur alsacisme ou, si tu veux, *strasbourgisme;* je vous laisse débattre cela entre vous deux. Pour moi, je l'appelle un pur barbarisme, un acte de vrais barbares.

Je suis bien un peu de ton avis au sujet des maisons, mais un peu seulement, un *pochissimo,*

et je dis sans ironie, que les grands capuchons donnent aux maisons de Strasbourg un air de heimlich et de *bon chaud*. D'ailleurs une chose m'empêche d'en vouloir tant à ces toits sombres et sans grâce, une grande, une haute, une belle, une très-belle chose qui les domine et qui ne paraît que plus belle par le contraste de cet entourage. Tu devines, chéri, que je veux parler *de la merveille de l'Alsace*, comme dit le poëte, *del maestoso duomo!* Oh! si j'étais poëte, comme toi, je t'assure que mes regards ne s'arrêteraient pas sur les lucarnes, qu'ils glisseraient bien vite sur ces toits en pente pour aller se concentrer sur la merveille, et que je mettrais tout mon talent à la chanter. Quel dommage que mon cher frère soit poëte satirique! A ce titre, il n'a rien dit de la cathédrale, parce qu'il n'y a rien trouvé à redire. Mais alors, n'est-ce pas fâcheux d'avoir un tel genre de poésie qui ne vous fait voir que le mauvais côté des choses!

Je te taquine, très-cher, je fais de la satire aussi. Oh! vite, corrigeons cela par un bon baiser, et répétons ce long mot que nous aimons tous deux *affettuosissimamente*.

PAULINE GUTMANN.

P. S. Mutter te prie de regarder si tu ne trouverais pas des ananas; mais des ananas bien frais et bien mûrs, ce qui se reconnaît facilement au

parfum. Elle en aimerait à tout prix pour nos messieurs de la politique. Pour moi, j'aimerais bien mieux des plats géants de Knepfel.

Strasbourg, le 2 mai.

Il duomo.

I.

Voyez ce grand géant qui toujours immobile
Se dresse fièrement au-dessus de la ville !
Aussi vieux qu'il est grand, le temps, au brun pinceau,
D'une teinte de suie a barbouillé sa peau,
Mais en le vieillissant, l'a-t-il rendu plus sage ?
Voyez-le s'amuser aux plaisirs d'un autre âge,
Jouer à la poupée et dire : « Attention !
« Depuis près de mille ans je suis en faction ! »
Étrange grenadier, drôle de sentinelle,
Qui nous monte la garde en habit de dentelle !

Admirez cet habit tailladé, galonné
De bretelles, de fleurs et de bêtes orné,
D'un Christkindel enfin, d'une ménagerie.
Le bon goût offensé bien des fois se récrie :
Il blâme maint Adam privé de caleçon,
Et surtout un butor accroupi sans façon,
Qui montre au bon public recueilli pour l'office
Un objet que devrait proscrire la police,
Ou l'Église du moins qui prêche la pudeur.

Mais admirez plutôt la belle croix d'honneur ;
Elle est mise un peu bas sur le bel uniforme ;
C'est comme à la ceinture une cocarde énorme ;

Quel superbe contour! quel verre éblouissant!
Et comme le soleil, qui darde du couchant,
En jette sur le sol la ronde mosaïque
Avec un bel effet de lanterne magique!

Voyez enfin le front, ce grand front élancé,
Mince, troué, pointu, comme un pieu renversé,
Cette tête si grêle, hélas! et sans cervelle,
Que l'on admire tant, que l'on trouve si belle!
Quoi! six angles formés de cent petits bâtons,
Qui montent hérissés en huit rangs d'échelons!
Des voûtes et des jours en ligne régulière,
Et tout cela bien haut, en perchoir de volière!
Quoi! ce tas de jonchets, où les sylphes moutards
Viennent jouer la nuit loin de tous les regards,
Et, pour le jeu suivant, remettent les bûchettes!
Allons, admirateurs, prenez donc vos lunettes:
Distinguez un peu mieux; et si, malgré mes vers,
Cette tête vous plaît, la vôtre est à l'envers.

II.

(Le poëte prend lui-même ses lunettes.)

Qui ne l'admirerait, ce magnifique dôme!
Chef-d'œuvre de la foi, mystérieux autel!
Erwin fut à son front de matière économe,
Pour y montrer le ciel!

Qui ne l'admirerait, ce guerrier immobile!
Qui n'a d'autre plaisir et n'aime d'autre jeu
Que de montrer le ciel et de dire à la ville
Le mot d'ordre de Dieu!

Je vois à son habit onze fois séculaire
Des âges écoulés l'expressif souvenir,

Et j'entends murmurer son muet sanctuaire
De passé, d'avenir !

Dans son calme réduit mon ame rassurée
Se tourne vers le ciel, retrouve un doux espoir,
Ouverte au demi-jour de l'enceinte sacrée
Comme une fleur du soir !

Elle y monte le long des sveltes jets de pierre ;
Glisse vers le sommet de leurs arcs gracieux ;
Monte, monte toujours, et, sur la croix dernière,
S'envole dans les cieux.

Elle aime s'arrêter sur la sainte colline,
S'y recueillir pensive au bruit de la cité,
Et converser tout bas avec ta voix divine,
Esprit de vérité !

Quand le rayon du soir en doré la surface,
Anime anges et saints, ce peuple du ciseau,
Elle y vole joyeuse, elle y cherche sa place
Comme un léger oiseau !

Ainsi qu'une colombe échappée à la ville,
Elle vient y chercher son asile certain ;
Sur le bras du Seigneur se reposer tranquille,
Ou dormir dans sa main.

JULES GUTMANN.

Colmar, le 3 mai.

Très-cher poëte,

Que veux-tu que j'écrive aujourd'hui? Tu m'as pris mon rôle ; tu as répondu toi-même à ta poé-

fait cette faute en parlant de miettes de pain. Il

sie moqueuse par une autre, et mille fois mieux répondu que je n'aurais pu le faire. Je n'ai donc qu'à te remercier de l'une et de l'autre; surtout de l'autre. Deux images maintenant sont toujours devant mes yeux : la *fleur du soir* et la *colombe qui dort dans la main de Jésus*. Chère petite colombe, n'est-ce pas, vous serez bien sage maintenant après avoir dormi dans cette main; vous ne mériterez plus de pensums; vous serez bien prête pour le baccalauréat et vous ne direz plus de ces vilains termes de collége, qui ne sont à leur place que dans les becs des corneilles ou des éperviers. Oh! comme je voudrais vous offrir du grain, petite colombe, du biscuit, du sucre et vous voir courir et voltiger autour de moi! Hélas! au lieu de cela, c'est à vous que je suis obligée de demander des provisions bien plus matérielles pour nos messieurs de la politique :

Deux jambons de Mayence pris au n° 9, rue de la Marseillaise.

Six paniers de champagne ordinaire pour nos électeurs du village qui le prendront pour du fin.

Deux tonnelets de choucroute, première qualité. Il faut de la première qualité, parce que si nos villageois ne sont pas connaisseurs en champagne, ils le sont en choucroute, leur friandise habituelle.

Tu vois, chéri, quelles colombes nous avons à

Nous étions *à six, à dix, à vingt.*

nourrir. Je t'assure que c'est bien fatigant. Notre chère mère n'y tiendrait pas sans la belle perspective de l'élection, et moi, chéri, je serais bien tentée de donner ma démission d'adjudant n° 2 sans tes beaux germanismes poétiques qui viennent me charmer. Avec quel plaisir je cours au devant du facteur. J'en attends un nouveau pour ce soir, et je t'en remercie d'avance *affettuosissimamente*.

PAULINE GUTMANN.

Strasbourg, le 3 mai.

Tabac, bière et la suite.

J'aime ce grand village, avant-poste de Bade,
Ce bon Kehl, par lui-même assez triste, assez fade ;
Mais où l'on se pourvoit de tabac allemand,
Que l'on passe par fraude, et voilà l'agrément !
Voyez l'étudiant charmé de sa conquête
Revenir à grands pas et relever la tête,
Comme pour se moquer de l'écueil redouté,
Où cependant il craint de se voir visité.
Mais il sait gouverner en habile pilote ;
Il porte son trésor dans son dos, dans sa botte,
Et quand des douaniers il a trompé les yeux,
Il le reprend plus loin et fume tout joyeux.
Pouf ! la douce fumée en bleuâtre nuage,
Beau voile aérien, passe sur son visage ;
Pouf ! un autre le suit ; pouf ! pouf !... Cette vapeur
Représente l'esprit du jeune promeneur :

Elle flotte légère et dans l'air se dissipe.
Oui, fumez, savourez le cigare et la pipe
Dans ce climat du Rhin, où l'air humide et frais
Recèle dans son sein la fièvre des marais.
Alerte ! de vos poufs redoublez l'abondance ;
Détruisez de cet air la maligne influence.
Entendez-vous le soir les nocturnes clairons,
Le sifflement guerrier de mille moucherons,
De mille Bédouins aux formes exiguës,
Qui viennent vous percer de leurs lances aiguës ;
Vrais cosaques de l'air, diaboliques lutins,
Comment vous garantir de leurs dards assassins ?
Pouf ! pouf ! envoyez-leur quelques flots de fumée,
Aussitôt disparaît leur innombrable armée.
Ainsi d'un coup de feu la blanchâtre vapeur
Au cosaque pillard fait une horrible peur.
Mon jeune homme tout fier de braver cette engeance,
Fume avec plus de grâce, avec plus d'élégance,
Et montre un nouveau prix de son rouleau fumant :
C'est d'aider au maintien, de le rendre charmant.
Soit que pour le tenir la main prétentieuse
Prenne d'un bec d'oiseau la forme gracieuse,
Ou qu'après un baiser délicat, prolongé,
La lèvre pousse en l'air un beau jet allongé,
Oui, le cigare donne une aimable posture,
Un maintien distingué...

Mais d'où vient ce murmure ?
Est-il sur ce sujet des esprits dissidents ?
Le tabac, dira-t-on, nous abîme les dents,
Les ronge, les noircit. J'en conviens ; oui, sans doute,
Celles des Strasbourgeois sont toutes en déroute ;
Mais c'est du végétal la grande activité,
C'est l'ardeur, c'est le feu du tabac indompté.
Que vaudrait-il avec une sève endormie ?

Il cause encore, dit-on, maint et maint incendie.
J'en conviens ; c'est encor une chance à courir :
Un fumeur quelquefois, avant de s'endormir,
Laisse sur le plancher tomber une étincelle
Et grille dans son lit comme une bagatelle ;
C'était sa faute, hélas ! Celui qui veut fumer,
Sait bien qu'autour de lui le bois peut s'allumer ;
Mais vous citez un cas très-rare et peu probable.

En voici, dira-t-on, un autre inévitable :
Votre maudit tabac laisse une forte odeur,
Et la pipe surtout empeste le fumeur.
Quoi de plus dégoûtant qu'une haleine fétide !
Quel pire choléra que cette odeur perfide
Qui, lorsqu'un vieil ami se jette dans nos bras,
De son poison infect, qu'on ne soupçonnait pas,
Nous saisit tout-à-coup ! Cette attaque traîtresse
Nous fait prendre en dégoût l'amicale caresse.
Un jour, pour ce motif, le grand Napoléon
Apostropha quelqu'un : Ó le sale c....! —

J'en conviens, du fumeur l'haleine est corrompue ;
On ne peut le nier, certainement il pue,
Et cette forte odeur dure une éternité :
Vous voyez que je parle avec sincérité.
Mais, si vous redoutez les dangers de la chose ;
Si vous ne voulez pas, même à très-faible dose,
De cette odeur....Monsieur, ne fumez pas du tout :
Voilà le seul moyen ; et voilà le bon goût.

Tenez, je vous dirai moi-même un danger grave ;
Le voici : le meinherr du calumet esclave
Desséchant son palais par des flots de vapeur,
Doit bientôt l'humecter par des flots de liqueur.
D'abord il se retient et n'en veut qu'un seul verre ;

Sa table jusqu'alors nous était inconnue :

Il connaît le danger de la liqueur amère ;
Il veut frais et dispos reprendre son chemin ;
Mais le cher calumet nuit à ce beau dessein ;
Le meinherr le pressant de sa lèvre charmée,
Aspirant, expirant une fumée aimée,
Excite encor sa soif, appelle l'ambre frais,
Secours délicieux qu'il savoure à longs traits ;
Puis il guérit l'excès avec un pouf rapide ;
Puis saisit de nouveau le remède liquide ;
Puis revient sans retard au jeu du calumet ;
Puis au verre... si bien qu'à la fin il se met
Dedans, le malheureux, suivant le beau langage.

Quoi dedans ! c'est dehors que sa raison voyage ;
Elle a pris son essor loin du pauvre garçon,
Doublement enivré de poufs et de boisson.
Oh ! combien il va dire, entre ces deux ivresses,
De mots spirituels, faire de gentillesses !
Un trait nous suffira ; là-dessus soyons court :
Regardez-le sortir l'œil terne, le pas lourd,
Osciller, s'arrêter à l'angle de la rue,
Se soutenir au mur... Ah ! détournez la vue !
Et toi, puant tabac, toi bière, autre poison,
Qui métamorphosez le pauvre homme en oison
(Un terme encor plus fort était dans ma pensée),
Allons, votre sentence est dûment prononcée :
Fort ! Fuyez loin de nous à l'autre bord du Rhin,
Et, pour plus de bonheur, noyez-vous en chemin.
Arrête, jeune fille, à la robe flottante,
Tu risques d'effleurer l'ordure dégoûtante,
Ces liquides rubans, fruits de libation,
Que je donne au meinherr pour décoration.
Le mot de l'Empereur pourrait ici se dire :
O du Sau ! mais je veux seulement le traduire.
Que ne puis-je tourner un digne compliment

Avec toutes les fleurs du jargon allemand !
Eh quoi ! sur le trottoir une telle souillure !
Oser faire au public une pareille injure !
Imiter d'un barbet le sans-gêne animal
Ou d'un mangeur de glands dont on se fait l'égal !
Et même le barbet balaye avec sa patte,
Le chat sait se cacher pour fleurir votre natte ;
De la bonne d'en haut c'est le grand désespoir ;
Mais l'ivrogne au grand jour inonde le trottoir,
Sans respect pour ces mots tracés sur l'édifice :
Verboten, défendu, proscrit DE LA POLICE ;
Le style est peu correct, mais l'ordre est positif.
Il faudrait donc le fouet pour digne correctif.
Du moins qu'un bon sergent, vigoureuse personne,
Le saisisse aussitôt, l'empoigne, l'emprisonne ;
Qu'il *le mette dedans* ; alors très à propos
Le terme se dira de l'état du héros,
Et le somme un peu lourd de sa tête captive
Rappellera bientôt sa raison fugitive,
Et lorsqu'on lâchera le bel oiseau confus,
Il dira repentant : « On ne m'y prendra plus. »

JULES GUTMANN.

Colmar, le 4 mai.

Très-cher poëte,

Je me joins à toi de toute mon indignation contre la fumerie infecte et la souillure des trottoirs. Je l'avoue, il y a des gens bien ... malpropres dans mon cher Strôsbourg, et dans notre Colmar aussi.

Que j'aimerais faire lire tes vers à nos messieurs de la politique qui nous forcent chaque fois d'ouvrir les fenêtres après leur départ ! A ce M. V. qui a précisément la manie de vouloir toujours s'approcher nez à nez dans la conversation. Oh ! que j'aimerais lui faire lire :

« ..... Du fumeur l'haleine est corrompue,
« On ne peut le nier, *certainement* il pue. »

Mais, tu le sais, papa n'aime pas les vers ; il demanderait tout de suite si l'on apprend cela au Gymnase et tu recevrais quelque bonne remontrance, d'autant plus que ce cher papa fume de temps en temps, tu le sais.

Mais voilà Mlle Milde qui ne peut se taire ; elle veut encore défendre ses chers Allemands. Elle prétend que la fumerie n'est pas un germanisme ; que cet usage vient non des Germains, ni des Goths, mais des sauvages d'Amérique, et que c'est par conséquent un *sauvagisme*, c'est-à-dire quelque chose de pire qu'un germanisme ou même qu'un *barbarisme*. J'en suis bien aise.

Mais, très-cher, ce qui va bien t'étonner, c'est que papa me charge précisément de te demander un envoi de cigares. Cela s'accorde mal avec tes vers, mais très-bien avec le Champagne et l'élection. Il s'agit d'une caisse commandée au bureau de M. N. et qui n'arrive pas. Dis à ce monsieur que l'on fume un peu contre lui. N'est-ce pas,

chéri, tu aimes mieux les ananas. Maman ne veut pas croire que tu n'en aies point trouvé ; elle dit que tu t'en es régalé avec oncle.

Adieu, adieu ; mon rôle d'adjudant m'appelle. Et puis, je pourrais te lâcher quelques mots de politique, ce qui serait très-dangereux vraiment.

Ta bien-attachée sœur,

PAULINE GUTMANN.

Strasbourg, le 4 mai 1851.

Le germanisme hébreu[1].

Le plus noble animal a son laid parasite ;
Mon barbet, à mes pieds, se démène et s'agite
Pour éloigner les siens, qu'il me donne parfois ;
Commère la cigogne, au faîte de nos toits,
Poursuit tranquillement cette petite guerre
Et glisse son grand bec dans sa plume légère ;
La rapide hirondelle a beau fendre les airs,
Elle porte les siens de duvet recouverts ;
Méchants petits lutins qui, sur son aile agile,
Croient sans doute habiter une terre immobile.
Je laisse sorella raisonner sur ce fait
Et de ceux de Strasbourg je trace le portrait.

Cheveux noirs, barbe inculte et sordide tenue ;
L'air matois, l'œil au guet, ils vont de rue en rue,

[1] L'éditeur se fait un devoir d'annoncer, dès le titre de ce morceau, que Mlle Pauline réfute avec beaucoup de raison, dans sa réponse, les exagérations de son frère.

Demandant le rebut qui souille nos maisons :
Alti Lump! alti Lump! Vieux chiffons! vieux chiffons!
Avez-vous quelque meuble occupant trop de place;
Quelqu'autre dont la mode ait causé la disgrâce;
Appelez l'alti Lump; vous aurez du bonheur,
S'il ne vous trompe pas de cent fois la valeur.
Qu'un chrétien malheureux ait l'insigne faiblesse
D'aller à ce prêteur pour cacher sa détresse;
Aussitôt avec art, d'nn air compatissant,
Il en sera plumé jusqu'au vif, jusqu'au sang.

Mais venez au quartier de la gent parasite;
Faisons au Gimbelmerk une courte visite;
Le vendredi matin, lorsque des alentours
Arrive dans nos murs un rustique concours.
Aussitôt Israël, comme une fourmilière,
Qu'éveille sous le sol la chaleur printanière,
Et qui porte à la hâte, au soleil du dehors,
Ses nymphes et ses grains, tous ses menus trésors,
Israël fait de même, il dispose avec zèle,
Le long des deux trottoirs, son rebut pêle-mêle,
Tout son vieux bric-à-brac de mille objets divers,
Assiégés par les ans, par la poudre et les vers :
En deux longs défilés il en borde la rue.
Là d'ignobles souliers vous repoussent la vue;
Là mille vieux bouquins, sans ordre réunis,
Froissés, dépareillés, vermoulus et jaunis,
Offrent, à grand rabais, leur poudreuse sagesse.
Gare au fol amateur qui s'approche et se baisse,
Cherchant avec un nez friand d'antiquité!
Il recule bientôt par l'odeur infecté.
Partout, c'est un cahos de meubles invalides,
De fauteuils décrépits, de ratières, de brides,
De miroirs grimaçants, de coffres vermoulus,
De vieux clous, de vieux gonds, de chakos, de bahuts.

Tout près d'un vase immonde, ébréché par l'usage,
S'étale un verre à boire, une assiette à potage;
Plus loin une théière, au ventre qui reluit,
Couronne élégamment une table de nuit.
Et même cette croix que l'église vénère,
Y figure souvent comme un rebut vulgaire;
Le Messie attaché sur son bois de douleur
Est au pouvoir d'un juif secrètement moqueur.
Quel est le faux chrétien, quel est le nouveau traître
Qui vendit à vil prix l'image de son maître?
La loi devrait punir son trafic odieux.
Je m'éloigne indigné; je repose mes yeux
Sur le côté brillant de cette foire juive,
Sur tous ces alti Lump en longue perspective,
Vieux restes de la mort qui, déteints et râpés,
Sur de légers appuis sont pendus et groupés.
Le Tschapele coquet y flotte à la potence,
Près du vaste jupon au rouge de garance;
Le pantalon y meut ses jambes au zéphyr,
Comme pour demander à marcher, à courir.
C'est de l'adroit fripier le superbe oriflamme.
Le maître assis tout près calcule dans son ame
Le profit merveilleux qu'il ferait à l'instant
S'il vendait son rebut soudain, argent comptant;
Si quelque ange venait, de son aile rapide,
Le porter tout-à-coup chez le sauvage avide!
« Quelle vente! quel gain! Ces pauvres ingénus,
« Charmés de mes chiffons, se jetteraient dessus:
« L'un me prendrait bien cher cette jupe écarlate,
« Pour en faire une écharpe à son noir omoplate;
« L'autre s'affublerait de ce vieux pet-en-l'air,
« Et singe demi-nu se croirait très-bel air.
« Le prince de l'endroit, le roi nègre lui-même
« De ce beau Tschapele ferait son diadème,
« Et m'en donnerait bien un tas de poudre d'or!

« Mais, j'y pense... Il pourrait, le singe, le butor,
« M'assommer tout-à-coup, me dépecer sur place,
« Me griller, me croquer !... Ah ! restons en Alsace,
« Et dupons les chrétiens sans craindre pour ma peau.
« Voyons, d'abord, coiffons quelqu'un de ce chapeau :
« Qui dirait, en voyant son lustre, sa tournure,
« Que je l'ai ramassé chiffonné dans l'ordure !
« Mon art l'a fait renaître. Ainsi, quand une fleur
« Par l'orage abattue a perdu sa fraîcheur,
« Le ciel avec un souffle, un rayon de lumière,
« La revêt aussitôt de sa beauté première.
« Mon talent fait de même... Hé ! jeune voyageur,
« Prenez-moi ce castor ; soyez donc connaisseur.
« Voulez-vous un bonnet de qualité parfaite ?
« Celui-ci d'un docteur a recouvert la tête,
« Et si vous le mettez le soir et le matin,
« Vous gagnerez l'esprit de monsieur le rabbin.
« Il vaut bien, à lui seul, toute votre escarcelle.
« Prenez, pour vous munir de chaussure éternelle,
« Ces bottes dont la tige et l'empeigne ont du corps :
« Elles vous donneront d'inextirpables corps,
« Que rendra plus cuisants mon fils le pédicure.
« Vous, jeune villageois, de sinistre figure,
« Achetez ce couteau ; dans le premier bouchon,
« Son tranchant affilé vous donnera raison :
« Rien n'arrête plus tôt un méchant qui vous raille.
« Attendez, cette blouse irait à votre taille...
« Mais vraiment ! à ravir !... Vous allez l'acheter,
« Elle est de l'assassin qu'on vient d'exécuter. »

O sauveur d'Israël, Moïse, illustre sage,
Reparais ; viens briser un nouvel esclavage ;
Viens délivrer les tiens de cette abjection,
Où tu les vois plongés dans chaque nation.
Pharaon fut jadis à tes ordres rebelle,

Mais l'Alsace aujourd'hui secondera ton zèle ;
Jonchera ton chemin de fleurs et de rameaux
Pour voir fuir l'usurier des villes, des hameaux.
Oh ! vite, dira-t-elle, et bien loin de la France ;
Conduis-les au désert pour faire pénitence,
Avec leur bric-à-brac, superbe mobilier,
Et l'usure surtout, leur démon familier.

JULES GUTMANN.

Colmar, le 5 mai.

Très-cher poëte,

N'as-tu pas ri en toi-même de signer *Jules Gutmann* ton germanisme hébreu ? N'est-ce pas *Jules Bœsemann* qu'il fallait mettre ?

O mon cher *Bœsemanle*, que ne puis-je rimer comme toi ! Je te dirais de sortir le samedi et de voir si tous ces israélites qui se promènent ont l'air d'être dans l'abjection ; d'examiner s'ils diffèrent tellement des chrétiens comme il faut ; de te demander si beaucoup de ces derniers n'aimeraient pas être dans l'abjection comme les Ratisbonne, comme les Rothschild et tant d'autres fils d'Israël !

Tu me diras peut-être que tu parles de la généralité. Mais, si cette généralité des israélites est souffrante et malheureuse, n'est-ce pas en grande partie à la haine des chrétiens, à la longue persécution des chrétiens indignes de ce nom qu'elle

et bien mûrs, ce qui se reconnaît facilement au

le doit? Ne frémit-on pas en lisant dans l'histoire du moyen âge les horreurs commises contre eux?

Je laisse *Bœsemann* réfléchir sur ce fait,
Et je continue mon plaidoyer, s'il vous plaît.

Voilà bien la rime, mais j'ai manqué la mesure, ce qui te fera rire. Eh bien! riez, cher poëte, vous qui trouvez si facilement ces deux choses introuvables pour moi; mais je réussirai mieux avec la raison. Voyons, que dit-elle cette raison, par exemple, lorsque tu compares les israélites aux fourmis? Elle t'approuve, chéri; la raison dit que tu as raison; mais lorsque tu sembles les blâmer de recueillir des alti Lump et tout ce rebut « de mille objets divers, assiégés par les ans, par « la poudre et les vers, » elle dit que tu as tort; elle te demande si tu aimerais mieux que ce charmant mobilier nous restât, et qu'il servît de retraite aux rats et aux souris dans ces grands capuchons qu'a chantés un cher poëte de ma connaissance?

Mais tu accuses les israélites d'usure. A la bonne heure! Ah! blâmons l'usure, flétrissons l'usure. Je voudrais te voir rimer un beau poëme contre ce crime! Il faudrait emprisonner tous les usuriers, et alors il y aurait beaucoup de chrétiens sous les verrous. Mais, voici une remarque de papa que je te soumets : Un homme se noie. Il a des frères au bord de la rivière qui le regardent

C'est comme à la ceinture une cocarde énorme ;

sans se déranger. Le malheureux s'adresse alors à un israélite, qui lui tend la main et qui lui aide contre bonne récompense. Lequel mérite le plus d'être blâmé? L'israélite ou les chrétiens indifférents? « Poser la question, c'est la résoudre, » comme dirait M. Derb. Dans nos villages, les chrétiens avec leurs écoles, avec leurs églises, avec leurs bons prêtres, ne devraient-ils pas s'aider entre eux, si bien s'entr'aider que l'usure serait impossible?... Oh ! si je savais rimer !

Tu vois, cher poëte, ce qu'une demoiselle gagne à entendre des conversations politiques. Ne m'en veux pas. J'en ai la tête remplie de toutes ces discussions et j'espère que bientôt, bientôt, après le grand jour de l'élection, je verserai tout cela dehors, comme on vide un panier du Gimbelmerk. Ah ! quel soulagement !

Voilà Mutter qui m'appelle. A tantôt pour finir.

Très-cher frère, je me hâte de te dire adieu et de cacheter ma lettre. Sais-tu pourquoi maman m'a appelée? C'était pour me faire cette question : « Pauline, tu ne me montres plus les lettres de « ton frère. Allons, chère enfant, nous lirons en- « semble la première que tu recevras. Ne l'oublie « pas. Je serai charmée de voir s'il ne fait plus « de germanismes. » Tu comprends, cher poëte, qu'après ces mots je n'ai eu rien de plus pressé que de venir cacheter ceci, de peur que cette chérie de Mutter ne découvrît, par ma réponse, de quels

Des âges écoulés l'expressif souvenir,

germanismes tu t'occupes. Pourvu qu'elle ne me demande pas tes dernières lettres! Tu sais que papa n'aime pas les vers. Mais je compte sur la politique qui est maintenant dans son... attends... j'ai appris un mot savant de ces messieurs... qui est dans son caro... paro... paroxisme, c'est cela, dans son paroxisme. Elle fera tout oublier. Pourvu qu'elle ne donne pas de migraine à cette chère maman! C'est tout ce que je lui demande, oui tout. Et à toi, chéri, je te demande de bien m'aimer malgré ma méchante critique, car je suis toujours et de plus en plus,

La tua affettuosissima sorella,

PAULINE GUTMANN.

Colmar, le 4 mai.

Très-cher Fritz,

J'ai laissé trop longtemps ma fillette écrire seule; il me tarde de le faire moi-même et de te montrer si j'ai profité de tes leçons sur les germanismes. Je suis encore toute honteuse, cher frère, quand je pense à cette longue liste que tu as trouvée dans mes premières lettres; depuis lors j'ai étudié comme une petite écolière; j'ai parcouru plusieurs fois le cahier de Mlle Milde; j'ai écouté attentivement nos lectures; je me suis fait

aider aussi par ma chère fillette, et enfin, cher Fritz, je viens passer un examen devant toi. J'espère que tu ne me trouveras pas indigne de recevoir le diplôme de *future Parisienne*.

Le temps presse; nous voilà à la veille de l'élection, à la veille de notre départ. Si tu savais quel beau train cela cause chez nous! Nous avons des visites, non-seulement du voisinage, mais de Munster, de Ribeauvillé, de Sainte-Marie, de Guebwiller. Nous voyons arriver des gens que nous n'avons jamais connus ni d'Ève, ni d'Adam, et qui viennent se recommander à Max. Du reste, ils nous apportent d'excellentes nouvelles: toutes les voix sont pour nous. Juge si Max les reçoit bien; il ne peut rien leur refuser, et je crois qu'il les mettrait volontiers dans la choucroute jusqu'aux oreilles. Une seule chose le peine: c'est de voir la fatigue que ces réceptions me causent. Alors, pour me consoler, il me dit: « Va, chère femme, quand nous serons bien cam-« pés à Paris, alors nous rirons bien de tous ces « mangeurs et buveurs, qu'il faut ménager à pré-« sent. »

Pour moi, cher Fritz, je sens que je ne pourrai jamais être fière comme d'autres. Si un Alsacien se présente à mon hôtel, il sera sûr du meilleur accueil; seulement je tâcherai de ne pas le faire paraître dans le grand monde, à cause des germanismes. Peut-être Max accueille-t-il trop de

demandes ; je ne sais pas comment il pourra satisfaire à toutes, car, enfin, un membre de la Législative n'est cependant pas tout-puissant... On sonne... Je suis sûre que c'est encore quelque solliciteur...

Non, c'est une solliciteuse. Imagine-toi, cher Fritz, que ce n'est rien moins que cette grande aristocrate Mme Brac. Aber noch einmal!... Das ist eine Ehre!

Il faut bien que je te quitte, vraiment. Je n'ai que le temps de t'embrasser de toute mon affection.

Ta sœur, JULIE GUTMANN.

Colmar, le 4 mai.

Très-cher Fritz,

Lettre sur lettre. Il faut que je te raconte la visite de cette folle qui est venue me déranger tout à l'heure. Elle mérite bien ce nom. J'ai besoin de me soulager avec toi pour qu'on ne s'aperçoive pas de mon émotion. Madame est donc venue en solliciteuse, comme je te l'ai dit ; mais en drôle de solliciteuse. Tu vas en juger : Quand je suis entrée dans le salon, Max était déjà avec elle ; il s'impose, en effet, l'obligation de se présenter dès qu'on sonne, toujours dans le but de gagner les cœurs.

Mais, quand il a vu Mme Brac, son rôle lui a peut-être paru trop peu agréable, et il a prétexté l'heure du courrier pour sortir. Alors madame a dit de sa voix traînante : Ma chère, votre mari est donc tellement occupé ? — Veuillez l'excuser, Madame, c'est l'heure de son courrier. — Oui, répond-elle, les marchands sont esclaves des courriers, et puis ils sont gênés dans un salon. Mais, ma chère, ajoute-t-elle avec un malin sourire, je vous fais cette question à cause d'un bruit qui court en ville. Pensez ! on dit que M. Gutmann *se pose* comme candidat pour la Législative. Quelle absurdité ! n'est-ce pas ?

Pendant sa longue phrase, j'ai eu le temps de l'examiner, et je t'assure, cher Fritz, que c'est bien elle qui est une absurdité en personne. Quelle vanité chez une vieille dame ! Robe de soie gris-tendre, décolletée et faisant console par derrière ; bonnet en dentelle avec ruban bleu de ciel ; épingles avec perles et or et chapeau rose renfermant une grande figure pâle, avec de petits yeux et une bouche mince dont le sourire m'a paru des plus impertinents. Mais l'impertinence me met tout à fait à l'aise et j'ai répondu aussitôt : Madame, cette ambition d'être nommé représentant conviendrait bien mieux à M. Brac ! — Je suis charmée, ma chère, a-t-elle dit en prenant mes paroles comme un compliment, de vous entendre parler ainsi ! N'est-ce pas que mon fils a

un air distingué, tout à fait distingué, et qu'il ferait un superbe représentant? C'est ce que je lui dis toujours. Hé bien! imaginez-vous que je ne puis jamais obtenir qu'il se mette sur les rangs; lui qui n'aurait qu'à se présenter pour être élu! Ne le pensez-vous pas, ma chère? Et savez-vous ce qui le fait hésiter? Le croiriez-vous? Il craint de faire à Paris des fautes de français, des fautes qu'on appelle des germanismes. Il me dit: « Ah! « laisse-moi tranquille! On me criblerait de sar- « casmes; j'en serais bientôt percé à jour. Laisse- « moi ici à Colmar parler mon Welsch sans être « molesté. » J'ai beau dire; il est inflexible. Et moi, je me dis: Quel bon ministre il ferait avec cette obstination! n'est-ce pas, ma chère? Vous le croyez aussi; il faudrait un de Brac pour représentant et même pour ministre! (Elle a bien dit de Brac.) Alors vous verriez comme on tient tête à l'orage! Hé bien! ma chère, il le sera malgré lui; je ne veux pas lui céder, moi; je suis aussi une de Brac; je veux le faire représentant malgré lui; je le veux pour le bien de mon pays. N'est-ce pas, ma chère, je puis compter sur la voix de M. Gutmann? J'en étais sûre; aussi ne suis-je pas venue seulement pour cela. J'ai pensé, ma chère, à la grande influence de votre mari sur beaucoup d'électeurs. (A présent que tout le monde est électeur.) Vous me comprenez... Seriez-vous assez aimable pour lui faire ma commission?... Ah!

c'est drôle, a-t-elle ajouté en riant tout haut, c'est drôle qu'on suppose à votre bon M. Gutmann l'ambition de se présenter lorsqu'un de Brac craint de le faire !

Fatiguée de ce long babil et blessée de la dernière remarque, j'ai répondu : Madame, pour recommander Monsieur votre fils, comment faut-il le nommer, un *Brac* tout court, ou bien un *de Brac*, ce qui paraît être son nouveau nom ? Ma question lui a fait faire un mouvement de tête comme lorsqu'on a de la peine à avaler, et pour gagner du temps elle s'est mise à chercher sa tabatière. J'en ai profité pour ajouter : Et quels sont, Madame, les titres de Monsieur votre fils ; car, excusez mon ignorance, tout ce que j'ai entendu dire de lui jusqu'à présent, c'est qu'il est grand chasseur, grand fumeur, et, si je ne me trompe, grand buveur aussi.

Oh ! j'étais fâchée, j'étais fâchée ! Que fait, cher Fritz, ma vieille aristocrate ? Elle ne songe plus à sa tabatière ; elle se lève, se redresse ; me fait une froide révérence ; me regarde avec des yeux, mais des yeux ! puis elle dit : Ma chère, je vois que je me suis trompée en comptant sur votre voix ! Hé bien ! vous, ma chère, vous pouvez compter sur la nôtre. Oui, oui, comptez-y ; elle ne vous manquera pas.

Là-dessus elle part en branlant la tête, et je l'accompagne jusqu'à la porte du salon sans mot dire.

Je me repents de ne lui avoir pas répliqué de nouveau et bien répliqué. Ces méchants caractères ont besoin qu'on les pousse à bout de temps en temps ; j'aurais dû l'arrêter et lui dire : Ma chère dame de Brac, pourquoi ne pas vous présenter vous-même ? On serait charmé à la Législative d'avoir une bonne et belle tête comme la vôtre ; on n'élit pas les dames, c'est vrai ; mais on ferait certainement exception en votre faveur, en faveur d'une si noble et si spirituelle de Brac.

Voilà, cher Fritz, mon aventure. J'avais besoin de t'en faire part pour me soulager. Combien il me tarde que tout soit fini ! Grand Dieu ! lorsque je songe que cette triste politique me fait presque oublier mes enfants. Que fait Jules ? Es-tu content de lui ? Il est temps que je jette un coup d'œil dans sa correspondance avec Paulette ; d'autant plus que je crois pouvoir juger maintenant s'il a fait des progrès dans l'étude des germanismes. Dieu veuille nous venir en aide ! Pardonne, cher Fritz, un si long verbiage qui va bien t'ennuyer, toi qui aimes tant les lettres courtes.

Ta très-affectionnée,

JULIE GUTMANN.

Strasbourg, le 5 mai.

Chère sœur,

J'aime à écrire des lettres courtes ; mais j'aime à en lire de longues, surtout de ma sœur Julie qui raconte très-bien. Oui, ma chère, je te fais compliment de ton bon français et de ton esprit. Diable ! ce sera difficile pour moi de pêcher des germanismes là-dedans ! Voilà déjà un avantage que la politique aura produit pour vous. Je ne doute pas que Pauline et Jules ne le montrent comme toi. Je suis content de mon neveu ; il est rangé ; il lit parfaitement le soir, et ses professeurs en sont contents, du moins ils ne se plaignent pas. Lis sa correspondance ; je suis sûr que ce sera une vraie jouissance pour toi. Je lui ai demandé les lettres de sa sœur ; mais il a toujours trouvé quelque prétexte pour ne pas me les montrer : on dirait un vrai jaloux de ce trésor. Maintenant, très-chère sœur, le moment décisif approche ; c'est celui du courage. Tu es d'une famille de braves ; souviens-t-en. Si vous n'avez pour adversaires que des Bracs, la lutte ne sera ni difficile ni longue.

Ton très-attaché,

FRITZ REDLICH.

Colmar, le 6 mai.

Très-cher oncle,

Maman prenait de nouveau la plume pour t'écrire, mais elle me l'a cédée ; je n'ai pas voulu qu'elle se fatiguât à te raconter une autre aventure désagréable, une autre tragi-comédie. Tu verras bientôt que c'est à moi que la plume revenait de droit. Il s'agit, cher oncle, de ce M. Derb que tu n'aimes guère, de ce rédacteur au nez pointu qui se moque toujours du français d'Alsace. On aurait dit, hier au soir, qu'il n'était venu que pour cela. Il imitait l'un, il imitait l'autre ; il faisait parler les représentants alsaciens dans l'Assemblée législative ; enfin il tourmentait horriblement papa, qui ne m'a jamais paru autant ennuyé. Mais voilà tout à coup M. Derb qui fait lui-même un grand germanisme. Imagine-toi mon étonnement et mon plaisir, car c'était un excellent moyen de délivrer papa. Aussi je prends la parole en riant et je relève le germanisme ; le voici.

« Si vous êtes élu, Monsieur Gutmann, prenez « garde aux germanismes ; moi qui vous parle et « qui suis un homme de lettres, j'en faisais un « hier à mon insu ! »

M. Derb, au lieu d'en rire lui-même comme il aurait fait, s'il avait eu un peu d'esprit, a paru au

contraire offensé. Voyons, a-t-il dit sèchement, voyons, Mademoiselle, quel germanisme y a-t-il là, s'il vous plaît?

Monsieur, il y a l'imparfait de l'indicatif au lieu du passé défini ou indéfini. Vous avez dit : *J'en faisais un hier*, et il fallait dire : *J'en ai fait un*, ou *j'en fis un hier à mon insu*. — *Il fallait, il fallait!* voilà bien un ton doctoral; mais Mademoiselle peut-elle justifier son *il fallait?*

Maman a voulu intervenir et me faire taire, mais papa m'a fait signe de continuer et j'ai continué sans craindre le nez pointu, ni les méchants yeux du rédacteur du journal. Monsieur, ai-je dit, c'est la grammaire qui va le justifier, celle de Noël et Chapsal dit que « l'imparfait exprime l'af-« firmation comme présente relativement à une « époque passée. » Il y a donc toujours deux affirmations quand on l'emploie, et l'une est présente par rapport à l'autre, par exemple : *Je lisais quand vous entrâtes*. Si l'on veut dire simplement qu'une action a eu lieu dans un temps passé, on emploie le passé défini ou indéfini : *J'ai fait* ou *je fis hier un germanisme à mon insu*.

A merveille! Mademoiselle; mais j'aimerais savoir si vos citations sont exactes, car c'est ici un procès en forme que vous m'intentez. Si j'avais prévu votre attaque, j'aurais amené mon petit Victor qui suit l'école primaire et qui récite aussi très-bien les verbes. Quant à moi, vous compre-

nez que j'ai perdu de vue ces détails du rudiment.

Mais, ai-je aussitôt répliqué, car j'avais beau jeu, votre aveu m'étonne, Monsieur, vous qui critiquez sans cesse les fautes de langage des Alsaciens... Mlle Milde, craignant sans doute ma mauvaise tête, m'a interrompue et a dit avec son bon sourire : Si Monsieur Derb me permet de remplacer son petit Victor, je lui dirai que la règle de l'imparfait est telle que Mlle Gutmann l'a récitée. — Oh ! Mesdames, s'est écrié aussitôt le nez pointu, oh ! Mesdames, deux docteurs contre moi ! et quels docteurs !... La partie est trop inégale. — Ne me comptez pas, Monsieur, ai-je dit ; je vous laisse bien volontiers. — Et moi de même, a dit Mlle Milde, je laisse volontiers Monsieur Derb ; mais je ne laisse pas encore son germanisme sans l'avoir bien démontré. Le rédacteur salue et ma chère Milde lui fait une petite révérence, puis elle continue : Au lieu de dire : *Moi qui suis homme de lettres, j'en faisais un hier*, il fallait dire *J'en fis* ou *j'en ai fait un hier*. En effet, comme l'a très-bien dit Mlle Pauline, quand on veut dire simplement qu'une action a eu lieu dans un temps passé, on emploie l'un des deux *passés* et non l'imparfait. Celui-ci n'est légitime que lorsqu'il s'agit de deux choses passées dont l'une était présente par rapport à l'autre ; par exemple : *Dans mon enfance, je savais très-bien le rudiment. Je savais*

très-bien, temps présent par rapport à l'enfance. Autre exemple : *Je parlais contre les germanismes, lorsque j'en ai fait un moi-même*. Voilà deux actions passées, dont la première, *je parlais contre les germanismes*, était présente...

Autre exemple ! s'est écrié M. Derb en se levant tout à coup et en prenant son chapeau ; autre exemple ! et il a voulu sourire méchamment, mais il n'a réussi qu'à faire une laide grimace : *Tandis que le docteur en jupon pérorait, l'auditeur s'esquiva*. — Et personne n'en fut fâché, réplique ma bonne Milde, qui n'était pas alors comme son nom... Et voilà, cher oncle, comme notre méchant rédacteur de journal en a eu sur le nez. Combien j'en suis aise ! Il me semble que nous avons vengé tous nos chers Alsaciens ! Ce qui est sûr du moins, c'est que je me suis bien gravé dans la mémoire cette règle de l'imparfait.

Oh ! comme elles sont méchantes ! va dire mon cher oncle. Oui, bien méchantes, très-méchantes contre M. Derb le moqueur, aussi méchantes que contre nos cosaques de germanismes ; mais d'autant plus affectionnées pour des personnes comme ce très-cher oncle, auquel je saute au cou et que j'embrasse de toute mon affection.

Sa petite nièce,

PAULINE GUTMANN.

Colmar, le 7 mai.

Cher Fritz,

Je vais te surprendre ; je suis toute découragée. Moi qui me réjouissais de t'écrire bientôt notre triomphe ! Depuis deux jours tout va de mal en pis. Ce n'est que le courage de Max qui me soutient. Comment ! après tant de peines, après tant d'ennuyeuses soirées, après tant de tracas et de dépenses, ne recueillir que des mortifications ! Mais tu dois être impatient de savoir de quoi il s'agit. Hé bien ! cher Fritz, il s'agit d'indignes propos contre Max, d'indignes calomnies. Voilà le seul fruit que nous allons recueillir de nos peines, et ce qui m'indigne le plus, c'est qu'il y a des gens assez sots pour croire à ces infâmies. Ils ne valent vraiment pas mieux que ceux qui les répandent. Croirais-tu que l'on a été jusqu'à dire et à croire que Max a promis à tous les vignerons du département de vendre leur vin aux représentants dès son arrivée à Paris, et de faire un discours pour cela. On a dit encore qu'il a fait retenir pour le lendemain de son élection toutes les voitures de Colmar, tous les chars-à-bancs des villages, et qu'il fera faire un voyage de plaisir aux électeurs qui l'auront nommé, un voyage à Paris, à ses frais, et que tout ce monde assistera à son premier discours. Enfin un tas encore d'absurdités pareilles.

Je reconnais bien là M. Derb et aussi cette vieille vaniteuse Mme Brac.

Ce n'est pas tout; voilà tout à l'heure une députation ayant en tête ce beau M. Derb et un autre monsieur barbu, qui se dit envoyé de je ne sais quel comité de Paris. Et pourquoi vient-elle cette députation? Elle vient tout simplement pour proposer à Max de renoncer à sa candidature. Et pourquoi y renoncer? A cause du mauvais langage alsacien, à cause des germanismes. Et pour qui, en faveur de qui? Pour l'un de ces messieurs du comité, pour un beau parleur, pour un orateur. Il faut à l'Assemblée des orateurs. Max, qui a bien vu de quelle main venait l'attaque, a répondu: Messieurs, qui me répondra que le nouveau candidat ne fera point de germanismes? ce ne sera pas, je pense, M. Derb. Celui-ci s'est joliment pincé les lèvres. Puis il y a eu un moment de discussion animée sur la prééminence du bon sens que soutenait Max et sur l'importance du talent oratoire que développait l'honorable députation. On s'est quitté aussi bons amis à peu près que lion et tigre.

Voilà, cher Fritz, la cause de mon tourment. Qui aurait prévu que les choses s'embrouilleraient ainsi? Oh! si c'était à recommencer!... Mais nous ne pouvons plus reculer, et ce serait très-mal de ma part d'abandonner maintenant mon mari dont le courage est admirable.

Si *seulement* il ne faisait pas autant de germanismes ! Dès qu'il est en colère, ou seulement un peu animé, alors il oublie toutes les leçons. Il ne l'a que trop montré dans la discussion dont je viens de te parler.

Mais soyons donc de la famille des braves, comme tu le dis, et sachons tenir tête à l'orage jusqu'à la fin. Tu vois que je réponds moi-même à ce qui précède ; je me console moi-même, ce qui est bien le meilleur parti.

Adieu, très-cher Fritz ; embrasse pour moi notre bon Jules, dont je n'ai point encore lu les lettres. Mais à présent que j'y pense, je vais le faire ; d'autant plus que cela achèvera de me remettre.

Adieu, adieu.

Ta sœur très-attachée,

JULIE GUTMANN.

Colmar, le 8 mai.

Très-cher Fritz,

Encore une lettre que tu recevras peut-être en même temps que ma dernière. Encore des lamentations ! Imagine-toi, cher frère, que ces lettres de Jules que tu m'as engagée à lire sont pour moi une nouvelle et la plus grande cause de chagrin.

Le malheureux enfant s'occupe de vers ! voilà ce qui t'a trompé. Il passe son temps à rimer, au lieu de s'occuper de ses examens. Mon Dieu ! quelle sottise ! à quoi cela le mènera-t-il ? Il appelle les juifs un germanisme ; les brouillards du Rhin un autre germanisme ; le tabac, la bière des germanismes ; il a donc perdu la tête, ce pauvre enfant ! Je t'en prie, cher Fritz, gronde-le ; mets-le aux arrêts ; emploie tous les moyens pour le faire revenir. Je lui écrirai moi-même dès que je serai plus calme. Je tremble vraiment en pensant à la colère de Max s'il le savait. Max qui n'a jamais pu souffrir les vers !... Je vous le demande, où en serions-nous maintenant, où en serait Jules, si son père s'était occupé de vers, au lieu de son commerce ? Malheureux enfant !... Pour lui faire plus de honte, je t'envoie, cher Fritz, tout ce qu'il a écrit à sa sœur ; je pense que tu le brûleras après l'avoir lu. Je n'ai pas la force de t'en dire davantage. Pauline va t'écrire ce que je ne puis te dire moi-même. J'ai bien grondé cette étourdie d'avoir reçu et de m'avoir caché toutes ces niaiseries de son frère.

Adieu, très-cher Fritz.

Ta tout affectionnée,

JULIE GUTMANN.

Très-cher oncle,

Je viens de réussir à calmer cette bonne mère; elle dort maintenant dans son fauteuil et j'espère que la migraine la quittera. Je lui ai dit que la faute de Jules ne me paraît pas si énorme; que l'on fait faire des vers latins dans les colléges, et que si les professeurs, des hommes si graves, ne considèrent pas cet exercice comme une sottise, on doit trouver bien moins déraisonnable encore de faire des vers français; que d'ailleurs Jules a fait ces vers pour moi seulement et non pour le public, ce qui change beaucoup la chose. J'ai ajouté que cet exercice très-difficile, comme nous nous en sommes assurées, Mlle Milde et moi, a fait faire beaucoup de progrès à Jules. En effet, cher oncle, je t'assure que Mlle Milde n'a pu trouver aucun germanisme depuis lors dans ses lettres. Je t'en prie, dis-le bien à maman; cette assurance la consolera.

Arrivons, très-cher oncle, à cette vilaine politique. C'est elle qui est tombée sur les nerfs de notre excellente mère et qui la rend si irritable. C'est vraiment trop fort! C'est horrible d'oser imprimer des indignités comme on l'a fait contre papa! Imagine-toi que l'on ose dire qu'il n'a fait aucune étude, qu'il a été d'abord petit commis à Baden, où il écrivait dans les comptes *un liver cucer,* au lieu de *une livre de sucre;* qu'il s'est en-

suite établi en France, où il a fait prospérer un commerce de cuirs ; que ce genre d'industrie est très-honorable, sans doute, mais qu'il n'est pas une garantie que M. Gutmann parlera un très-bon français dans l'Assemblée législative et prononcera de beaux discours... et mille autres méchancetés semblables. Papa aurait dû mépriser ces infâmies, n'est-ce pas, cher oncle? C'est ce que nous lui avons toutes conseillé. Malheureusement il a écouté son indignation et a répondu par une adresse aux électeurs que nous n'avons lue que lorsqu'elle était déjà imprimée. On y voit toute la noblesse du caractère de papa, mais il y a malheureusement des germanismes qui donneront prise à la malignité. Je t'en envoie un exemplaire, cher oncle, toi qui es notre bon conseil. Je t'en prie, écris à maman et remonte-la. Elle s'imagine qu'on parle de nous dans toute l'Alsace, qu'on nous persifle dans les journaux, qu'on va nous montrer au doigt quand nous sortirons. Pour moi, je ne crains rien de tout cela. La réputation de papa est trop bien établie. Maintenant, très-cher oncle, je te quitte pour aller aider Mlle Milde à préparer notre réception de ce soir, heureusement notre dernière soirée politique, car l'élection a lieu demain.

Ta très-affectionnée nièce,

PAULINE GUTMANN.

Électeurs!

On me reproche que *j'étais petit* commis à Baden, c'est-à-dire que *je sortais* des humbles rangs du peuple : est-ce qu'un homme du peuple *n'ose pas* vous représenter?... Électeurs, on me reproche encore que *je gagnais* ma fortune dans le commerce des cuirs; est-ce qu'un honnête industriel *n'ose pas* vous représenter?

Électeurs du Haut-Rhin! celui qui *commençait* par être *un petit* commis connaîtrait mieux les besoins du peuple; celui *qui était* l'auteur de sa fortune par le travail, par la probité, et *rien d'autre*, saurait donner de bons conseils pour augmenter celle du pays.

Électeurs! *voici* ce qu'on me reproche, *et voici* ce dont je fais mes meilleurs titres auprès de vous!

Salut et fraternité.

MAX GUTMANN.

Strasbourg, le 9 mai.

Très-chère sœur,

Malgré les germanismes, je fais compliment à ton mari de son adresse aux électeurs, dis-le-lui bien. C'est le ton alsacien noble et franc. Cela vaut mieux que de longs discours étudiés et de

belles phrases. Une bonne vie de travail et de probité est le style le plus correct. Je crois que bien des journalistes moqueurs seraient très-embarrassés de parler celui-là. Ne crains pas, chère sœur, les germanismes de ton mari, ni son échec aux élections. Songe combien il y a dans la capitale de ce persifflage dont vous faites maintenant l'expérience et qui ne vous trouverait pas, comme ici, défendus par un grand entourage d'estime et d'amitié.

Écoute bien ce qui suit :

Si mon cher beau-frère n'est pas nommé, je vous attends tous ici après-demain pour en rire tous ensemble.

Maintenant, très-chère sœur, permets-moi d'être l'avocat de Jules et de ses vers. Ils ne sont point du tout mal tournés, je te l'assure, et ils prouvent un progrès dans le style ; mais ce qu'il faut y blâmer, c'est l'exagération, c'est l'esprit anti-alsacien. Mon cher neveu s'est exalté, je le vois, à la pensée d'aller à Paris. Dieu sait de quel feu brûlerait cette tête juvenile, si votre projet réussissait. Il pourrait devenir, comme tant d'autres, follement bouffon et satirique. Tant mieux pour lui si son père n'est pas nommé ; ce sera un premier remède.

En voici un second. Je vais lui donner à traduire un morceau de poésie que m'envoie un ami d'Offenbourg, morceau remarquable par l'exagé-

ration contraire. Jules dénigre l'esprit allemand, Carl Rüge dénigre l'esprit français. Ce bon Carl est le père du jeune homme que vous avez vu chez moi dernièrement et qui suivait ici les cours de droit. Ce jeune homme étant tombé malade, le père est venu le voir et l'a ramené à Offenbourg. Il faut qu'il ait été impressionné d'une manière bien fâcheuse pour ne pas venir me dire bonjour cette fois. Peut-être sa poésie est-elle un reproche indirect ; je le lui demanderai dans ma réponse. Voilà une lourde tâche pour la muse de Jules ; tant mieux ! Qu'il y rumine ; c'est ce que je demande. Je veux guérir son exagération par celle de mon Allemand. Il paraît que c'est une maladie inévitable de messieurs les poëtes.

Enfin, chère sœur, ne crains pas que l'on vous tourne en ridicule. A peine ici parle-t-on de vos élections. C'est que nous sommes trop occupés des nôtres. Attendons quinze jours et tout ce bruit aura cessé ; personne n'y pensera plus. Chacun reprendra son bon petit train de vie.

Embrasse pour moi ma chère nièce ; présente mes hommages à Mlle Milde, et toi et ton brave mari, songez, quoi qu'il arrive, que vous avez vos épaulettes, de bonnes épaulettes, morbleu ! et que vous pouvez vous passer d'un petit galon.

Ton très-attaché,

FRITZ REDLICH.

Colmar, le 11 mai.

Très-cher Fritz,

Gott Lob und Dank! Enfin, tout est terminé!... Voilà cette petite folle de Paulette qui voudrait m'empêcher de t'écrire, parce que, dit-elle, je ne suis pas assez calme. Mais si, petite chère, je suis calme; je suis même bien mieux, je suis toute contente; je suis enchantée! *enchantirt!* D'abord tout est fini, comme j'ai dit; c'est déjà très-bien. Mais ce qui est on ne peut plus heureux, c'est que Max n'est pas nommé... Quel malheur, cher Fritz, s'il l'eût été!... quel malheur! Aller à Paris à présent! dans ce temps de révolution, pour courir le risque d'être égorgé d'un jour à l'autre! Je plains vraiment de tout mon cœur MM. A. B. C. Je me dis en pensant à ce que nous avons lu dans Thiers: Qui sait si ces pauvres représentants, qui sont si contents aujourd'hui, ne seront pas un jour emprisonnés, exilés, déportés! Qui m'assurera du contraire? Max se rit de ma crainte. Hé bien! moi, c'est comme un pressentiment et je suis enchantée, je le répète, je suis ravie que Max n'ait pas été nommé. Et puis, cher Fritz, quitter son chez soi so heimlich, quitter ses habitudes, ses amis, et pourquoi? Pour aller dans un monde frivole et moqueur... Oh! réflexion faite, j'aime bien mieux pour mes enfants ce bon petit

train de vie alsacienne, comme tu le dis, cette vie simple et noble.

Merci, cher Fritz, de ce que tu me dis et de ce que tu fais en faveur de Jules. Je lui pardonne ses vers ; mais il ne faudra pas en parler à Max, qui entendrait difficilement raison là-dessus. Surtout que Jules ne se permette plus de médisance contre l'Alsace. Arrange, s'il te plaît, cette petite affaire entre nos enfants et toi.

Je ne t'en dis pas davantage, très-cher Fritz, exprès pour avoir plus longuement à causer demain. Je t'annonce notre arrivée pour neuf heures vingt minutes, par le premier convoi ; véritable train de plaisir pour nous tous et surtout pour

ta très-affectionnée,

JULIE GUTMANN.

Colmar, le 12 mai.

Très-cher Jules,

Quelle charmante journée nous avons passée hier ensemble ! Quel beau temps ! quelle douceur dans l'air ! quel charme dans les fleurs et dans la verdure de l'Orangerie ! Je vois encore se balancer autour de nous les touffes de lilas et les grappes dorées des cytises ! Mais quel charme surtout de se trouver en famille, de se promener, de se réu-

nir à table en famille! Oh! combien cela vaut mieux que toutes les réunions politiques, politico-fumeuses, politico-ennuyeuses!

Écoute, cher Jules, il faut que nous ayons une réunion semblable tous les quinze jours; il le faut absolument. En voilà une bonne idée! Toi, chéri, entreprends l'oncle de ton côté; sois bien sage, propose-lui la lecture à haute voix et fais-la d'une manière brillante; il sera aussitôt des nôtres. Quant à Mutter et à papa, je m'en charge. Maintenant, cher frère, que me donneras-tu pour ma bonne idée? Que peut donner un poëte, sinon des poésies!... Mais c'est un don superbe cela, Monsieur! Vite, vite, envoyez-moi cette traduction que vous faites du fameux morceau allemand! Combien il me tarde de la lire et de comparer le génie du poëte d'Offenbourg à celui de Jules Gutmann! A demain, n'est-ce pas?

Maintenant, raisonnons un peu, cher frère; c'est amusant de raisonner comme nous le faisons, sans tabac, ni politique. Hé bien! je ne puis admettre avec toi et Mlle Milde la beauté de certains germanismes, comme:

Si seulement tu venais!
Sois donc gentil.
Cette maison est bien heimlich.
La flanelle donne bon chaud.

Je vous ai laissés soutenir cette opinion sans

vous contredire, parce que cela plaisait à papa ; mais entre nous, chéri, le mot de *beauté* est trop fort ; c'est assez de dire que ces tournures sont harmonieuses et qu'on peut les tolérer peut-être en province, à cause de la difficulté de rendre aussi bien les mêmes pensées correctement. Vous avez surtout admiré le germanisme de l'excellent pasteur Oberlin : *Elles n'osent pas se perdre ;* mais d'où vient l'impression favorable que nous font ces paroles, quoique incorrectes ? N'est-ce pas du souvenir de ce pasteur illustre qui pouvait bien se passer de la beauté du langage, lui qui avait tellement celle de l'ame. C'est cette dernière qui vous a donné le change. Supposez ces paroles : *Elles n'osent pas se perdre* dans la bouche d'un professeur, d'un représentant, d'un avocat, et tout le monde en sera choqué.

Voilà, chéri, qui est profondément raisonné, n'est-ce pas ? et tu vas me rendre les armes tout de suite ; mais non, garde-les, je te les laisse pour tes examens, pour cette terrible lutte du baccalauréat, et en retour, je te demande la fameuse traduction.

N'est-ce pas que mon marché te convient ? Oh ! comme il me va bien à moi-même ! Vite, vite, Monsieur, payez-moi, payez-moi.

Mais j'ai moi-même contracté une dette que je vais payer volontiers par un bon baiser. Hier, cher Jules, tu as fait l'éloge de l'Alsace. Quel hé-

roïsme! ou plutôt quel progrès! Tu as remarqué, je l'ai vu à ton sourire, le plaisir que j'en éprouvais. Je te serai bien plus redevable prochainement. Allons vite, que je voie entre les mains du facteur une lettre de dimension extraordinaire pour

ton impatiente et affectionnée sœur,
PAULINE GUTMANN.

Strasbourg, le 13 mai.

L'esprit français.

(Traduction de l'allemand.)

Voyageur imprudent, tu conduis vers la France
Ton trésor le plus cher, ton fils, ton espérance.
Il est noble, il est pur; je le vois au beau feu
Qui colore sa joue et luit dans son œil bleu.
Arrête... Il laisserait sur la terre étrangère
Cette double santé, ce charme de son père.

L'honneur, me réponds-tu, brille au delà du Rhin;
La piété fleurit sous le dôme d'Erwin,
Avec tous les rameaux de la science humaine;
Mais nous avons ces biens sur la terre germaine,
Et nous les avons purs, tandis qu'à leurs attraits
Se joint sur l'autre bord le fol esprit français,
Le rire libertin, poison de la jeunesse,
Qui détruit dans le cœur tout élan de noblesse.
Apprends ce qu'à Strasbourg mes yeux viennent de voir.

La foule était sortie aux rayons d'un beau soir,
Tout le monde élégant se promenait en file

Sur un large trottoir près de l'Hôtel-de-Ville.
Tout à coup devant eux, oh ! spectacle imprévu !
Un artiste vulgaire, au visage barbu,
Étale sur le mur, propose pour emplettes,
Des Vénus, des Phrynés en blanches statuettes,
Offre à tous les regards un choix de nudités,
Comme un appel flagrant aux basses voluptés.
J'ai vu la jeune fille, à côté de sa mère,
Y blesser sa pudeur ; le lycéen, son frère,
S'égayer à l'aspect du gypse corrupteur.
Voudrais-tu pour ton fils cette leçon d'honneur ?
Plus loin, devant l'hôtel, un brillant étalage
Retient les promeneurs et ferme le passage :
Quel chef-d'œuvre y voit-on ? Mes regards étonnés
N'aperçoivent encor que Laïs et Phrynés ;
Toujours le même esprit, toujours cette peinture
Qui prend son idéal dans une fange impure,
Et qui même choisit, pour égarer nos sens,
Dans les livres sacrés des sujets indécents :
Nous peint devant Joseph une épouse adultère,
Et Thamar abusant son coupable beau-père ;

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Je détourne les yeux de cet art effronté.
Mais où donc les porter pour fuir l'obscénité ?
Ici la porcelaine, à l'angle de la rue,
En chefs-d'œuvre mignons la présente à ma vue ;
Là, fardée avec soin des plus belles couleurs,
Elle fait resplendir l'appareil des fumeurs,
Et la leçon toujours sur cet émail adhère.
Hé quoi ! peintre français, l'image d'une mère,
A défaut de l'honneur, n'a-t-il pu retenir
Ta main qui profanait un si grand souvenir ?

Je voudrais voir ces joncs de brillante monture,
Ces rotins vigoureux quitter la devanture,
Se dresser menaçants, frapper avec vigueur,
Et briser en éclats cet émail corrupteur,
Et donner au marchand de peintures pareilles
Un bon prix de vertu bien chaud sur les oreilles.

Que diraient de Strasbourg les austères aïeux,
Ces braves Rathsherren au cœur simple et pieux,
S'ils voyaient ce désordre ? Ah ! je crois les entendre :
« Geschwind fort, en prison marchez sans plus attendre,
« Toi peintre et toi vendeur, prenez-moi ce chemin.
« Quoi ! le balai public ôte chaque matin
« L'ordure de la rue, et vous croyez peut-être
« Que l'ordure élégante a le droit de paraître,
« Le droit de débiter son dangereux poison ?
« Apprenez au Zuchthaus un peu plus de raison. »

Frère, ce châtiment serait doux pour l'injure ;
Plus propre est le ruisseau qu'une telle peinture,
Et de parler ainsi je n'ai que trop le droit :
J'avais un fils chéri dans ce funeste endroit,
Grand, fort comme le tien, plein d'honneur, d'innocence.
Il devait y trouver des trésors de science,
Et de le voir partir ma douleur se calmant,
Je disais : Il sera chez un peuple allemand ;
Il verra mêmes mœurs, même noble franchise ;
Près du dôme d'Erwin, près d'une telle église,
Il lèvera souvent ses regards vers le ciel,
Et, d'en haut, cherchera le vieux toit paternel.
Combien je m'abusais ! Une lettre tardive
M'apprend qu'il est souffrant ; je me hâte, j'arrive ;
Je retrouve mon fils faible, pâle, alité ;
Plus de jeune vigueur, plus de sérénité !
Il m'embrasse pourtant, me serre avec tendresse,

Et ses yeux, un instant, ont brillé d'allégresse.
Je retrouve du moins son bon et noble cœur ;
Mais ce mal, d'où vient-il ? d'où vient cette pâleur ?
Hélas ! sur son état le croyant peu sincère,
Je cherche autour de moi quelque objet qui m'éclaire ;
Je crains de découvrir tout à coup, sur les murs,
Des artistes français quelques produits impurs...
Rien de tel, la raison et la piété même,
Je vois notre Durer et les sujets que j'aime ;
Les souffrances du Christ ; je vois l'esprit du ciel,
L'opposé de l'esprit bas et matériel.
Cette vue aussitôt a dissipé ma crainte ;
J'embrasse mon enfant d'une plus douce étreinte.
Pour un plus doux repos j'arrange l'oreiller,
Quand je sens mes soupçons soudain se réveiller !...
Un livre est caché là sous la plume discrète...
Quel est donc cet auteur de lecture secrète ?
Quel est ce confident qu'on ne quitte jamais ?...
Hélas ! un Béranger ! Le pur esprit français !
Le poison déguisé sous le plus beau langage.

Mon enfant, la rougeur qui te monte au visage.
Est l'arrêt du poëte, un arrêt sans appel,
Quel que soit son talent, son renom immortel.
Malheur à l'écrivain, serait-il un Homère,
Qui fait rougir un fils sous les yeux de son père !
A qui l'admirateur n'oserait confier
Ce qu'il a de plus cher, l'honneur de son foyer !
Il fallait ce talent, mon fils, pour te séduire ;
Un vulgaire écrivain n'aurait pu, pour te nuire,
Assez haut vers ton cœur élever son essor ;
Il fallait Béranger avec sa lire d'or ;
Il fallait de sa main la coupe enchanteresse
Pour faire chanceler l'honneur de ta jeunesse...
Oh ! ne m'interromps point. Je devine, je sais

Par quel attrait puissant le poëte français
A su gagner d'abord ton ame poétique ;
Je sais de quelques vers l'accent patriotique...

Mon fils, l'homme inspiré qui, de belles couleurs,
Ose couvrir ainsi le désordre des mœurs,
Au lieu d'en présenter le puissant antidote,
N'est point un noble artiste, un digne patriote ;
Celui qui rit tout haut, dans sa folle gaîté,
Du culte que le peuple a toujours respecté,
De l'hymen qui nous donne une mère chérie,
Ne peut être appelé l'ami de la patrie :
Il en est l'ennemi d'autant plus dangereux
Que par les nobles chants de ses moments heureux,
Par le sourire exquis de sa muse touchante,
Il séduit au poison notre ame confiante.
Tu diras : Des héros il charme le malheur
Par de sublimes vers dignes de leur valeur,
Dignes du chef fameux qui guida leur courage ;
Mais demande au guerrier blanchi par le grand âge,
A qui le seul honneur maintenant est resté,
S'il voudrait du chanteur dans son intimité ?
S'il laisserait apprendre à son fils, à sa fille,
Ces refrains si vantés, où tant de verve brille,
Si pleins d'esprit français ? Non, le prudent vieillard
Tiendrait l'ami suspect sagement à l'écart,
Craignant avec raison cette injure sanglante,
Son fils rendu satire et sa fille bacchante.

Hâtons-nous, cher enfant ; fuyons de ce pays ;
Encourage au départ tes membres affaiblis ;
Dis-toi que nous quittons cette France fatale,
Pour aller respirer dans la terre natale,
Y retrouver l'air pur du foyer paternel
Et te guérir bientôt par ce baume du ciel.

une nouvelle et la plus grande cause de chagrin.

Non, il n'est pas perdu, sa rougeur me l'assure.
Frère, garde le tien de pareille blessure,
Tiens-le loin du contact des Français dissolus
Qui lisent Béranger et ne rougissent plus.

Offenbourg, le 21 avril 1851.

C. Rüge.

Chère sœur,

Voilà cette satire que tu attendais avec impatience et qui ne peut guère t'intéresser. Ce n'est qu'une déclamation d'un bout à l'autre. J'en ai adouci plusieurs passages et même retranché un qui t'aurait trop choquée. Malgré cela, tu trouveras sans doute les pensées du poëte d'Offenbourg bien impertinentes. Pour moi, je dis que ce M. Rüge *rugit* très-sottement contre l'esprit français qu'il ne connaît pas. C'est l'histoire du voyageur qui met par hasard le pied sur notre sol, voit un homme avec des cheveux roux et retourne dire chez lui : « Tous les Welsches sont roux ! » Non, monsieur le poëte badois (je devrais dire badaud, vous le mériteriez), les écarts de quelques-uns de nos peintres ne sont pas l'esprit français ; les écarts d'un grand poëte ne le sont pas davantage, et votre jeunesse allemande, monsieur le Deutsch, sachez-le bien, tous vos étudiants allemands à petites casquettes et à grandes pipes ne

respirent pas dans leurs universités un air de science, ni de piété plus pur que le nôtre ; demandez-le à votre Ludwig lui-même, de qui je le tiens.

Mais, chère Pauline, c'est à toi que je dois m'adresser et non à ce pauvre homme qui a écrit sous l'impression d'un vif chagrin et qui peut-être blâme lui-même maintenant ses exagérations. Du moins regrette-t-il certainement son dernier vers, qui est par trop absurde :

« Der liest den Béranger, und schamlos sich aufführt. »

Je t'assure que j'ai eu joliment de la peine à me maintenir en traduisant cela. Oncle l'a compris, et après la lecture de mon travail, qu'il a soigneusement comparé avec l'original, il a pris son meilleur air d'oncle et m'a dit : « Merci, mon « garçon. N'est-ce pas ? C'est une rude tâche que je « t'ai donnée ? Ne trouves-tu pas comme moi que « la satire est un vilain genre ? » Et là-dessus il m'a fait des yeux comme s'il était dans le secret de mes germanismes rimés. Tiens-les bien sous clef, je t'en prie, chère Pauline ; je serais extrêmement fâché qu'on les vît, du moins avant les corrections nécessaires. Apporte-les-moi, s'il te plaît, à notre première réunion de famille. Charmante idée que tu as eue de demander ces réunions et d'insister pour les obtenir. Seulement, je voudrais qu'elles eussent lieu alle Wochen, et

non alle vierzehn Tage. Adresse, s'il te plait, une supplique là-dessus à papa, et pour la rendre irrésistible, fais-la en mauvais allemand. De mon côté, je gagnerai notre cher oncle par d'excellentes notes des professeurs. Plus de satires, plus de moqueries; fi de ce vilain genre! Grâce à M. Rüge, je le déteste maintenant.

Que de choses j'aurais à t'écrire encore! car je n'ai rien dit des articles que tu discutes dans ta lettre; mais attendons pour cela nôtre prochaine réunion et terminons par cette formule d'adieu, toujours la même et toujours très-sincère,

ton très-affectionné,

JULES GUTMANN.

P. S. Ne me dis rien du départ des nouveaux élus; je me représente très-bien le bruit qu'on fera; je vois dans le pompeux cortége ceux que tu nommes les beaux Turcs, portant leurs barbes ganz gravitätisch. Qu'ils ouvrent un peu plus les yeux qu'à l'ordinaire, et ce sera tout à fait imposant. Mais fi de la satire! Je ne leur en veux pas; au contraire, je me trouve trop heureux de rester dans notre chère Alsace. Enfin, cessons ce griffonnage dont tu es sans doute fatiguée, et mettons ici une bonne fois le mot

FIN.

ERRATA.

P. 60, vers 2; p. 66, vers 14; p. 69, vers 2, au lieu de : *Garé à Baragouin*, lisez : *Gare Baragouin*.

P. 73, au lieu de : *Deuxième partie*, lisez : *Seconde partie*.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

FAUTES DE PRONONCIATION.

Pages.

Préface 1

Aux jeunes Maiselokker 7

CHAPITRE PREMIER.

Méthode de M. Jeanmougin pour bien prononcer les lettres { Z, J, B, D, G / S, CH, P, T, K } 16

1er exercice. Z et S 16

2e exercice. J et CH 18

3e exercice. B et P 19

4e exercice. D et T 20

5e exercice. G et K ou C dur 21

CHAPITRE II.

Méthode de l'auteur ou celle des mots communs aux deux langues 23

1er exercice. Z et S 23

2e exercice. J et CH 25

3e exercice. B et P 27

4e exercice. D et T 28

5e exercice. G et K ou C dur 29

CHAPITRE III.

Cinq fables où les endroits difficiles à prononcer sont imprimés en italiques 31

Pages.
Les deux voyageurs, par Florian 33
Exercice supplémentaire sur F. et V. 35
Le vieillard et ses enfants 37
Le gland et la citrouille 38
Le vieillard et les trois jeunes hommes 39
Le cheval et le poulain 41

Chapitre IV.

Menus récits 43
Luise 43
Mon enfant 44
Ugène, Ugénie 44
Vingte 44
Le hameçon, le hectare et le hectogramme 45
Je demande en gâro 46
Le général des bains 46
Une charade au pied des Vosges (Désert) 47
Autre charade (Jalousie) 48
L'oie au choux 48
Les trois réunis 49
Socrate avait été fou 50
Le rocher qui pond 50
Petit Stumpfele 51
Combien j'ai tort 52
Une leçon de musique 52
L'homme à la poupée 53
Ce sont des têtes-nues 54
Louis-Philippe entouré de cartes 55
Combat entre un coq et un général 55
Monument ériché 57

Chapitre V.

Récapitulation 59

SECONDE PARTIE.

GERMANISMES.

Pages.

Préface 75
Dédicace à un jeune Maiselokker 77
M. Max persiste dans sa candidature malgré les objections de son beau-frère 83
Conseil de M. Fritz au sujet des germanismes . . . 85
Mme Gutmann s'alarme 85
Etudes des germanismes (cahier de Mlle Milde) . . . 231
Mes tire-bouchons (meine Pofen) 88
Cris des rues de Strasbourg 117
Mots allemands francisés 118
Comparaison entre le français et l'allemand . . . 121
Suite de la comparaison 122
Orthographe des noms des rues et des écriteaux . 127
Fautes des écrivains de Strasbourg 131
Une phrase tournée à l'allemande 132
Défense de la phrase 133
Termes des collégiens 135
Je pense à toi 153
La France et l'Alsace (groupe de M. Grass) . . . 158
Choix de germanismes 160
Brouillard, Kuepfel et embonpoint 166
Cause des brouillards ; défense de l'embonpoint . . 169
Toits et tapis 171
La cathédrale (*Il duomo*) 176
Tabac, bière et la suite 180
Le germanisme hébreu 186
Défense des israélites 190
Mme Gutmann continue à se faire illusion 193
Mme Brac 196
Germanisme de M. Derb 201

Pages.
Mme Gutmann se décourage. 205
Adresse de M. Max aux électeurs 211
Mme Gutmann est enchantée de l'échec de son mari . 214
L'esprit français (poésie allemande que M. Fritz fait traduire à son neveu pour le corriger de ses exagérations par une contraire) 218

FIN DE LA TABLE.

CAHIER DE GERMANISMES

DE Mlle MIEDE.

SUBSTANTIF.

Il y a dans cette ville de *belles routes* (de belles rues).

Notre *demi-globe* est moins froid que celui du Sud (notre hémisphère).

Aidez-moi à faire des *fidibus* (des allumettes de papier).

Cela coûte deux *Groschen* (20 centimes).

L'éclair tomba sur un arbre (la foudre).

Il demeure *à la fin* de la ville (au bout).

Où sont *les garçons?* Appelez *les garçons* (où est N. et ses frères? où sont ces jeunes garçons? les jeunes gens?)

Il nous a cité un beau *vers* de la Bible, Ps. XCIV, vers 9 (un beau verset).

Notre vache a deux *jeunes* (deux veaux).

J'aime beaucoup voir une poule avec *ses jeunes* (avec ses poussins).

La chatte a *des jeunes* (des petits).

C'est une belle *mélodie*, une *vieille mélodie* (un bel air, un vieil air).

Allons, bijou, fais un *serviteur* à Madame (un salut).

Kæthele, où est votre *Madame?* (Catherine, où est votre maîtresse?)

Tenez, remettez à *Johan* ce *trinkgeld* de ma part (remettez à Jean ce pourboire).

Notre *puits* est dérangé; on a beau pomper, l'eau ne coule pas (notre pompe).

A la fête de papa, nous avons *lâché* des soleils et des *raquettes;* alors le *police* est venu et il voulait nous faire un rapport (nous avons fait partir des fusées, brûlé des soleils, alors le sergent de ville est venu...).

Les soldats ont tiré *à boulets* (à balles).

Ce boulanger fait bien les *Wekken* (petits pains).

Cette cuisinière fait bien les *Noudeln* (les nouilles), les *Kougelhopf* (les babas).

Il aime trop boire la *schoppe* (chopine).

C'est très-bon de brûler des *Lohkäse;* ça tient le feu (de brûler des mottes).

Voyez ce beau cheval, ce beau *Rappe*, comme il paraît plein d'ardeur! (ce beau cheval noir).

ARTICLE.

Un chef-d'œuvre *de l'*architecture (d'architecture).

ADJECTIF.

Ce jeu est *léger* (facile), vous l'apprendrez bientôt.

Montrez-moi quelque *chose d'autre* (autre chose).

Il n'est venu *personne d'autre* que M. Redlich (il n'est venu aucune autre personne que M. Redlich).

Venez me voir le dimanche de Pentecôte. Nous irons le *jour prochain* au Hohlandsberg (nous irons le lendemain).

Mon frère viendra nous voir *l'autre année* (l'année prochaine).

Ses habits étaient *tout pleins* de taches (couverts de taches).

Il y a *tout plein* de violettes au bord de ce chemin (beaucoup de violettes).

Il fait *bon chaud* ici. On est *bon chaud* avec ces habits (il fait une chaleur agréable ici. On est chaudement dans ces habits).

L'air est *fraîche* le matin ; c'est très-agréable (l'air est frais).

Le professeur d'histoire est *gentil* (bon, doux).

Ce bœuf *est gentil*, n'ayez pas peur (n'est pas méchant).

Un géant *gros* comme une tour (groß, grand).

Il est *méchant* contre moi parce que j'ai ri (böse, il est fâché...).

Maman, ne sois pas *méchante* contre moi, si je viens si tard (fâchée).

Comme on est heimlich dans cette chambre! (comme on est bien! comme on est agréablement!...).

J'ai le *temps long* ici (je m'ennuie ici).

Ce puits est cent pieds profond (profond de cent pieds).

PRONOM.

Elle est *une* Allemande (elle est Allemande)

Je *la* demanderai si c'est vrai (je lui demanderai...).

Je *m'en* rappelle (ich erinnere mich davon, je me le rappelle, je m'en souviens).

Nous allons souvent à Hombourg, *un* village près d'ici (à Hombourg, village près d'ici).

Je *me* suis acheté un beau canif (j'ai acheté...).

Je *me* remercie... Il se remercia et s'en alla (ich bedanke mich... je vous remercie, il remercia et s'en alla).

Je *me* guérirai bien vite de ce rhume (je guérirai de mon rhume).

Je souhaite que votre rhume *se* passe (que votre rhume passe).

Je déteste ces gens; *ils* sont des fourbes... (ce sont des fourbes).

Devinez *qu'est-ce que c'est* (devinez ce que c'est).

Voilà ce *que* tu as besoin (ce dont tu as besoin).

C'est un couteau *qu'on* se sert à la cuisine (dont on se sert à la cuisine).

Je *n'y* pensai pas de le lui dire (je ne pensai pas de le lui dire).

VERBE.

Il *peut* lire, dessiner, nager (il sait lire...).

Je n'*en peux rien*. Qu'est-ce *que j'en peux?* Oui tu *en peux* (je n'y peux rien ; ce n'est pas ma faute...).

Monsieur, votre domestique vous fait dire que vous *devez* sortir (vous fait prier de sortir).

Illuminer des gravures (enluminer).

Il est allé *botaniser* sur la montagne (herboriser...).

Es brennt! es brennt! *Il brûle! il brûle!* (au feu! au feu!)

Il *brûle* chez M. Meyer (le feu est chez M. Meyer).

C'est la servante qui *a allumé* la maison (qui a mis le feu à la maison, qui a incendié la maison).

Qu'est-ce qu'il vous plaît? (plaît-il?)

Cela ne *se convient* pas (cela ne convient pas ; c'est inconvenant).

Il *dort* dans cette chambre ; je *dors* dans celle-ci (il couche dans cette chambre ; je couche dans celle-ci).

Vous *deviendrez* malade. Comment êtes-vous *devenu* malade? (vous tomberez malade... vous prendrez une maladie).

Est-ce que cela *vous goûte*? (trouvez-vous cela bon?)

Je ne croyais pas qu'*il pleuve* (je ne croyais pas qu'il plût).

Il *a fallu que j'aille* au haut de la ville (que j'allasse).

Dites-moi comment vous avez trouvé Londres? *J'y viendrai* aussi une fois (j'y irai... je veux y aller aussi...).

Hier, *je priais* votre frère de venir dîner avec moi ; il *me répondait* : Je ne puis ; je dois aller à Colmar (hier je priai Monsieur votre frère de venir dîner avec moi ; il me répondit...).

Dimanche les gendarmes *prenaient* un voleur, puis tout-à-coup il s'échappait de leurs mains (prirent un voleur, puis il s'échappa de leurs mains).

Si vous *voudriez* travailler, vous trouveriez *déjà* de l'ouvrage (si vous vouliez travailler, vous trouveriez bien de l'ouvrage).

S'il ferait beau, nous irions à Baden (s'il faisait...).

Ils se hâtent de les secourir, *quoique* eux-mêmes *pourraient perdre* la vie (quoiqu'ils puissent eux-mêmes perdre la vie).

Si le chien *mourirait*, *c'est qu'on* dirait que

c'est moi qui en suis la cause (si le chien mourait, on dirait...).

Vous *prenez* de trop grands pas (vous faites de trop grands pas).

Il faut vite *chercher le médecin* (il faut aller chercher...).

Vite, *cherche-moi de l'eau* (allez-moi chercher de l'eau).

Voyez, *j'ai reçu* une nouvelle dent (il m'est venu une nouvelle dent).

Si vous sortez sans manteau, vous *recevrez* le rhume (vous prendrez, vous attraperez le rhume).

La reine *reçut un* fils beau comme le jour (eut un fils...).

Pensez, on se bat à Paris (imaginez-vous, figurez-vous, on se bat à Paris).

Pense, M. N. est mort (figure-toi que M. N. est mort).

Mais qu'est-ce *que vous pensez*? Nous n'avons jamais parlé de cela (mais que vous imaginez-vous?...).

Attends, *je veux* tout de suite te donner ton livre (je vais tout de suite te donner ton livre).

Je veux chercher un parapluie, et nous sortirons (je vais chercher...).

En allant à Colmar, nous *sommes passés* par Rouffach (nous avons passé par Rouffach).

Ce pauvre homme ne sait de quoi *il veut nourrir* sa famille (ne sait comment nourrir sa famille).

Il *voulait* pleuvoir et nous entrâmes dans une maison (il allait pleuvoir...).

J'ai *pensé que je voulais* lui donner votre adresse, mais je ne l'ai pas trouvée (j'ai voulu lui donner votre adresse).

C'était un fameux rhinocéros celui de la foire de Saint-Jean ; il aurait bien *pu déchirer* les barreaux de sa cage (il aurait pu briser les barreaux...)

Cette maison a été *déchirée par* un orage (renversée).

Les Russes sont en guerre contre les Anglais ; je crois que ceux-ci *gagneront* (seront vainqueurs, l'emporteront).

Qui *a gagné*? qui *a emporté* la victoire? (qui a remporté la victoire?)

Quelle belle chasse! nous avons *tiré* un énorme sanglier (nous avons tué un énorme sanglier).

Montrez-moi le lièvre que vous avez *tiré* (que vous avez tué).

Je passais tranquillement, lorsqu'il *a commencé* à me dire des injures (lorsqu'il s'est mis à me dire des injures).

Je l'ai heurté sans le vouloir, et il *a commencé* à pleurer (et il s'est mis à pleurer).

Il a *hérité un* grand domaine (d'un grand domaine).

C'est une maison *que j'ai heritée* de mon oncle (dont j'ai hérité de mon oncle, que j'ai eue en héritage de mon oncle).

Je me recommande (paroles pour prendre congé, j'ai l'honneur de vous saluer).

Je me *laisserai faire* un habit (je me ferai faire un habit).

Laissez-vous faire des bottes comme les miennes (faites-vous faire des bottes...).

Il *laisse élever* ses enfants avec le plus grand soin (il fait élever...).

Ce garçon ne *donnera* qu'un têtu (ne deviendra, ne fera qu'un têtu).

Qu'est-ce que *ça donnera?* (que deviendra cela? qu'en résultera-t-il ?)

Je voudrais que j'avais... (je voudrais avoir).

Il *s'est mangé une indigestion* (il s'est donné une indigestion).

Je me *suis marché des ampoules* aux pieds (je me suis fait des ampoules en marchant).

Il s'est *marché une épine* dans le pied (il s'est enfoncé une épine dans le pied).

Prête-moi ta règle pour me *ligner* (pour me tracer).

Irons-nous *baigner* ce soir? (irons-nous au bain? Irons-nous nous baigner?)

Il a *frappé dix heures* (il a sonné dix heures).

Mouche ton nez (mouche-toi).

Il y a une heure qu'il est sorti ; comme *il fait* longtemps (comme il reste longtemps.)

Comme il *a fait* longtemps (comme il a été longtemps).

Je *mettrais ma vie* pour le voir encore une fois (je donnerais ma vie...).

Je *soignerai* votre lettre, *pour votre* lettre (je prendrai soin de... j'aurai soin...).

Maman, est-ce *que j'ose sortir?* — Non, tu *n'oses pas*, car tu t'enrhumerais (m'est-il permis de sortir? puis-je sortir?).

Tu n'oses pas mettre ton pion là. — Certainement *j'ose*. — Monsieur, est-ce qu'il *ose* mettre son pion là? — Oui, *il ose* (tu ne peux mettre, il ne t'est pas permis de mettre).

M. le pasteur Oberlin dit un jour en parlant de miettes de pain: « Elles *n'osent* pas se perdre » (il ne faut pas les laisser perdre).

Adolphe, *voulons-nous* jouer aux chiques? (veux-tu jouer).

Allons, nous *voulons jouer* à attrape (allons, jouons à attrape).

Il *doit* toujours porter des lunettes (il est obligé de porter toujours...).

Il y avait tant de fumée dans la chambre, que *je devais* sortir (que je fus obligé de sortir).

Je devais toujours rire (j'étais toujours obligé de rire).

Adieu, cher ami, je *resterai* toujours ton très-attaché (je serai toujours...).

Adieu, cher enfant, reçois un baiser de ta mère *qui t'aime* (de ton affectionnée mère).

Ne *prenez pas pour mauvais* que je vous dise cela (ne prenez pas en mal, en mauvaise part).

Il s'est *fait méprisable* par sa conduite (il s'est rendu méprisable par...).

L'algèbre *fait cela plus facile* (l'algèbre rend cela plus facile).

Je vais te raconter l'histoire d'une paysanne qui *maria* un roi (qui épousa un roi).

Pauline, aimerais-tu *marier* un militaire? (épouser).

Attendez, *je suis* tout de suite fini (j'ai tout de suite fini).

Il *jouit une* heureuse vieillesse (il jouit d'une...).

Je suis fâché *que vous êtes venu* trop tard (que vous soyez venu...).

Attendez là *jusque je viens* (jusqu'à ce que je vienne).

Salomon *pria pour* la sagesse (demanda la sagesse).

ADVERBE.

Sancho dit en lui-même : C'est *déjà* bon ! (c'est bon, c'est très-bon).

Attends *seulement*, il se taira *déjà* (attends, il se taira bien).

Essaie *une fois*, et tu verras si ce n'est pas très-difficile. Tais-toi *une fois* (essaie donc et tu verras, tais-toi donc).

Socrate répondit : *Si seulement* j'avais autant

d'amis qu'il pourrait en loger ici (que n'ai-je autant d'amis qu'il pourrait en loger ici) !

J'ai été *beaucoup de fois* à Mulhouse. Il a plû *beaucoup de fois* pendant les vacances (j'ai été souvent à Mulhouse).

Demain on vendangera *tout partout* (on vendangera partout).

Ton moulin ne *va de longtemps* pas aussi bien que le mien (ne va de beaucoup pas aussi bien que le mien).

Nous avons déjà *longtemps* nos couvertures de laine (nous avons depuis longtemps nos couvertures; il y a longtemps que nous avons nos couvertures de laine).

Adolphe, veux-tu me prêter ton canif? — *Pourquoi pas?* (warum nicht?). — Veux-tu venir avec moi à la promenade? — *Pourquoi pas?* (volontiers).

Il faut se tenir tranquille, *sans ça* on vous donne des pensums (autrement on vous donne des pensums).

Je vais me mettre aussitôt à votre habit, vous n'attendrez pas longtemps *dessus* (vous ne l'attendrez pas longtemps).

Vous le croyez, mais *moi pas* (vous le croyez, mais je ne fais pas de même; mais je n'en crois rien).

PRÉPOSITION.

Vous êtes un géant *contre* lui (un géant auprès de lui).

Le chien est docile *contre* son maître (envers son maître).

Tournez-vous *contre* le nord (vers le nord, du côté du nord).

Il lui dit *avec* une voix terrible (d'une voix terrible).

Il faut toujours s'occuper *avec* quelque chose (de quelque chose).

Je t'ai acheté un canif, es-tu content *avec?* (en es-tu content?)

Demain tante ira à Mulhouse et elle me prendra *avec* (elle m'amènera avec elle).

Je suis content *avec* lui (de lui).

Partir *avec le* point du jour (au point du jour).

Le prisonnier *avec le* masque de fer (au masque).

Avec dessein (à dessein).

Nous étions *à* six à table ; nous étions *à* treize, *à* vingt (nous étions six, treize à table).

C'est la clef *à* mon appartement (de mon appartement).

L'empereur mourut *au* 5 mai 1821 (mourut le 5 mai 1821).

Kehl est situé une lieue de Strasbourg (à une lieue).

De bouche *à* bouche (de bouche en bouche).

Jusque Pâques (jusqu'à Pâques).

Je parle du combat *à* Wagram, *à* Austerlitz (de Wagram, d'Austerlitz).

Il va *à la maison* (zu Haus, il va chez lui).

Il ne faut pas être ensemble, il faut être chacun *pour soi* (chacun à part).

J'avais pitié *pour lui* (j'en avais pitié).

Veillez *pour* la sûreté du fort (à la sûreté).

Je me réjouis *pour* Pâques (je me réjouis de l'arrivée de Pâques).

Il est *trois quarts pour deux* heures (il est deux heures moins un quart).

Qu'est-ce que tu me *donnes pour*? (qu'est-ce que tu m'en donnes?)

Nous fîmes un drapeau en mettant un mouchoir *après un* bâton (au bout d'un bâton).

Attelez vite les chevaux *après* la voiture (à la voiture).

On demande *après vous* (on vous demande).

Après une demi-heure il revint. *Après quelques* années il se maria (il revint une demi-heure après; quelques années après il se maria).

Jamais il n'arrive à l'heure; il faut toujours attendre *sur lui* (il faut toujours l'attendre).

Le riche est souvent orgueilleux *sur* ses richesses (de ses richesses).

On éclata de rire *sur lui* (à ses dépens).

Vous trouverez cela vendredi *sur le* marché (au marché).

Je l'ai rencontré *sur* la rue (dans la rue).

N. B. Si Fénélon, Racine et Châteaubriand eussent été Alsaciens, ils auraient écrit peut-être au lieu de :

« Aussitôt le mouton sort du parc *dans* la prairie (sur la prairie).

« Qu'un seigneur éminent... criât à haute voix *dans* les places publiques (sur les places publiques).

« Je m'assis *à un* carrefour solitaire de la cité des morts (sur un carrefour). »

Tu viens de boire *hors de* mon verre (tu viens de boire à mon verre).

Il y a une tasse *de trop peu ;* j'ai beau compter, il y en a une *de trop peu* (une tasse de moins ; j'ai beau compter, il en manque une).

Vous contrariez cet enfant ; viens *chez moi*, Fritz, viens *chez ta mère*, mon petit (viens près de moi).

Ton père est là dans son cabinet ; tu peux aller *chez lui*, mais ne fais pas de bruit (aller près de lui, vers lui).

On voit le Hohlandsberg *depuis* Bâle (de Bâle).

On voit un panorama superbe *depuis* la plate-forme de la cathédrale (de la plate-forme de la cathédrale).

CONJONCTION.

Dieu soit loué *que j'aie trouvé* un libérateur ! (de m'avoir fait trouver un libérateur).

Si vous ne vous taisez pas, marmots, *c'est que je* vous chasse (si vous ne vous taisez pas, je vous chasse).

Un ouvrier dormait à l'ombre d'un arbre au lieu de travailler. Son maître lui dit : Paresseux, tu ne mérites pas que le soleil t'éclaire. L'ouvrier répondit : *C'est pourquoi que je me suis mis à l'ombre* (l'ouvrier lui répondit : C'est pour cette raison que je me suis mis à l'ombre ; voilà pourquoi je me suis mis à l'ombre).

Cette rue n'a pas plus *que* quatre pas de large (plus de quatre pas).

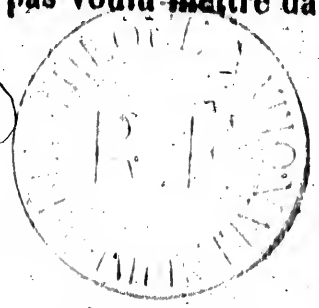
Il n'est pas plus *que* huit heures (pas plus de huit heures).

J'ai étudié *jusque* Jules est venu (jusqu'à ce que Jules soit venu).

Ce paquet est à garder *jusqu'on* vienne le prendre (jusqu'à ce qu'on vienne le prendre).

Plus qu'on a de mérite, *plus qu'on* est modeste (plus on a de mérite, plus on est modeste).

INTERJECTION.

O Weh! Herr Jeh! (oh! malheur! grand Dieu!)

On entend souvent ces interjections mêlées au français alsacien, et d'autres moins belles que Mlle Milde n'a pas voulu mettre dans son cahier.